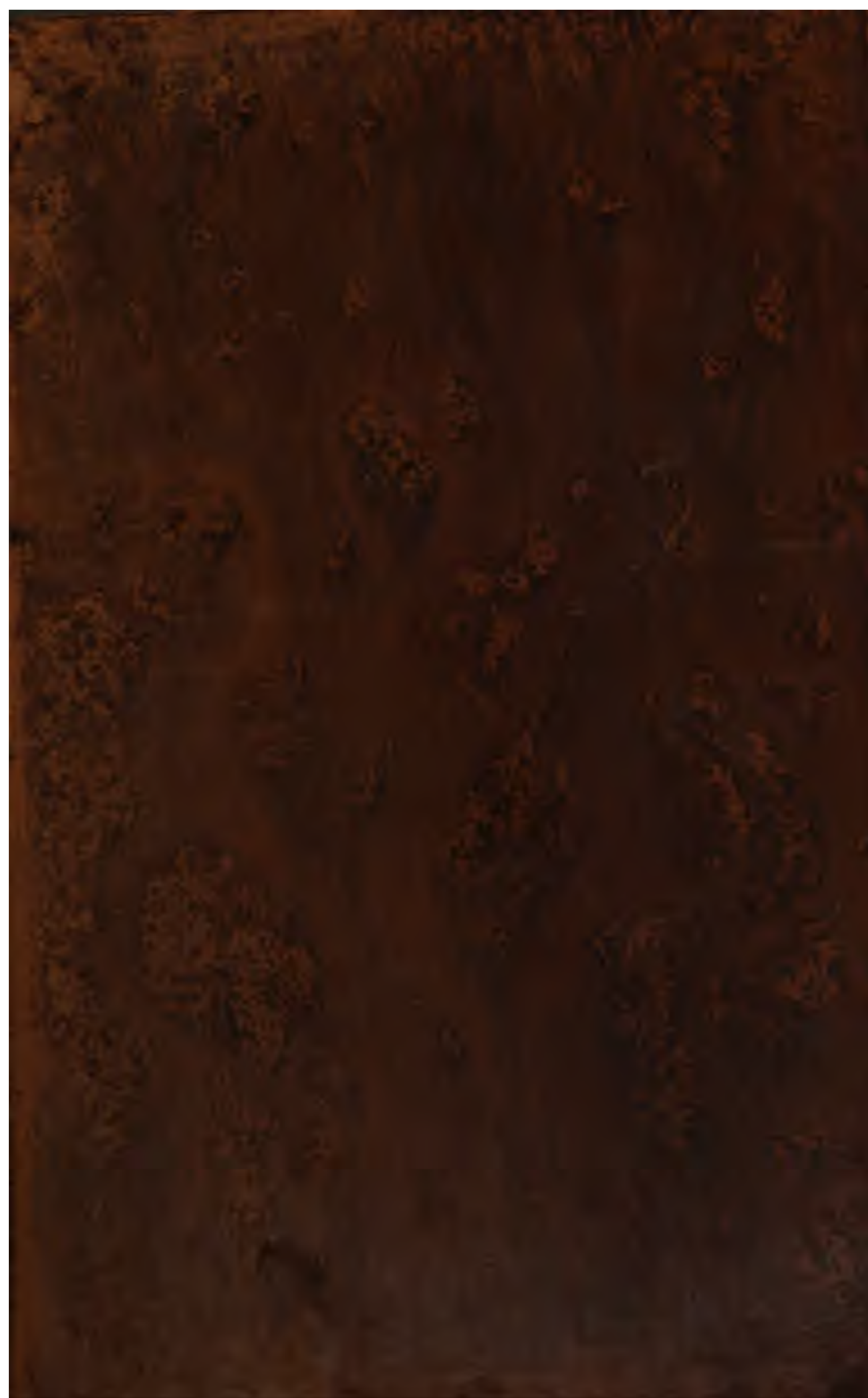
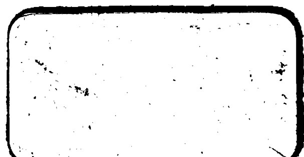




LE
LYCÉE ARMORICAIN.

Revue de l'Ouest.

DIX-SEPTIÈME VOLUME.



A NANTES,
IMPRIMERIE DE MELLINET,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE NANTES, DE LA SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE DU MORBIHAN ET DE LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE DE MULHOUSE.

JANVIER 1831.

17.e Volume. An 1831. 97.e Livraison.

LE

LYCÉE ARMORICAIN,

Revue de l'Ouest.

Mina.

Le premier bien, c'est
l'amitié d'une femme.
M.me de Stael.

SUITE.

— Je suis heureuse maintenant, se disait chaque jour Mina, en voyant sur le front de Léopold, l'expression de calme et de sérénité que donne le contentement de soi-même.

— Je suis heureux maintenant, disait Léopold de son côté; car le but que lui avait montré son amie, plaisait

à son cœur qui avait besoin d'affections, et à son esprit que ne pouvaient satisfaire entièrement des occupations frivoles et sans résultat : près d'elle, il venait chercher le courage de surmonter les difficultés de travaux souvent pénibles, et Mina savait à la fois le distraire et le consoler des dégoûts inséparables de l'étude de l'histoire et surtout des lois. Soumis au plus doux des empires, à l'empire d'une affection sincère et désintéressée, Léopold aimait à sentir l'influence de Mina sur son esprit ; il aimait à reconnaître cette supériorité qui voilait à tous les yeux une aimable modestie ; il aimait à faire dépendre d'elle son bonheur et jusqu'à sa volonté, jusqu'à cette volonté que si long-temps personne n'avait pu ployer à la sienne.

— « Sans toi, lui disait-il souvent, que serais-je devenu ! j'aurais vogué comme un insensé au milieu des flots si changeants d'une mer inconnue... Tu m'as montré un but ; tu as éveillé en moi les nobles sentiments qui font le citoyen ; tu as rempli mon cœur du saint amour de l'humanité, tu m'as fait comprendre ma dignité d'homme... tu es ma boussole, mon guide ! Mina, j'aime à sentir que si je suis quelque chose, je le suis par toi ! »

Ces paroles exaltaient encore l'affection de Mina pour Léopold : chez elle, l'amitié avait tous les caractères de l'amour ; elle ne pouvait aimer faiblement quand elle aimait ; mais le sentiment qu'elle éprouvait, plus vif, plus tendre peut-être que l'amitié, avait une pureté, une générosité qui n'accompagnent pas toujours l'amour. Le bonheur de son ami était l'unique objet de ses pensées ; elle souffrait des peines que lui donnait la passion

désordonnée inspirée par Herminie ; elle le plaignait d'aimer qui ne pouvait sentir ce qu'il valait ; elle partageait la joie que faisait naître un raccommodement inattendu ; et ce dévouement si profond, cette rare abnégation de soi-même excitaient dans Léopold une reconnaissance passionnée.

» N'est-ce pas, lui disait-il alors, n'est-ce pas que si tu étais *elle*, tu m'aimerais ? n'est-ce pas que tu ne prendrais pas plaisir à torturer mon cœur, à changer pour lui en amertume les plus douces jouissances ? à l'abreuver de douleurs. Mina souriait d'un air mélancolique et répondait : « L'amour vit de troubles et de déchirements ; plus il fait verser de larmes, plus il excite d'orages, plus son empire est grand. Pour aimer avec délire, il faut peut-être que la raison fasse sentir combien l'être que nous chérissons est peu digne de notre amour ; il faut que la jalousie fasse siffler ses serpents... il faut enfin haïr et adorer tout ensemble.. Et l'on se marie par amour, et l'on prend pour compagne ou pour compagnon de toute sa vie un être que la raison nous a montré comme ne méritant ni notre confiance, ni notre estime !... »

Mina s'arrêtait, et Léopold détournait l'entretien ; quelquefois il se levait et la quittait brusquement, et Mina sentait son cœur se serrer : « Que j'aurais été heureuse, se disait-elle, si j'avais pu être aimée comme il l'aime. »

Pour bannir ses pensées importunes, elle allait visiter une famille dont elle était le seul appui ; une famille que des infortunes non méritées avaient fait tomber dans la misère, et qu'elle avait aidée long-temps avant de se trouver dans la position brillante qu'elle devait à

l'appui de Léopold. Grâce à ses soins, M. de Wolfberg avait obtenu depuis peu une petite place; elle espérait faire entrer le fils dans un des colléges fondés par le prince; et, en attendant, elle était l'institutrice de cet enfant et de sa sœur Amélie, qu'elle aimait d'un amour de mère.

Dans cette maison, comme partout où elle était connue, Mina exerçait l'influence que donne toujours, non la raison froide et sèche d'un cœur insensible, mais cette raison éclairée, solide, aimable et douce qui s'est développée au sein du malheur, et que d'amères expériences ont fortifiée. A la seule apparition de Mina, toutes les figures s'épanouissaient.

« Voilà ma bonne amie ! » s'écriait le jeune Frédéric en courant étourdiment à sa rencontre.

— « Ma bonne amie, ma bonne amie ! » disait Amélie, avec l'accent le plus tendre; et elle l'embrassait affectueusement.

— « Soyez la bienvenue, M.lle Willelmine, disait à son tour M. de Wolfberg, qui lui tendait amicalement la main et mettait de côté sa pipe chérie. »

— « Bonsoir Mina, disait M.me de Wolfberg, d'un air plein de douceur et de cordialité. «

Mina s'asseyait à sa place accoutumée; on causait un moment.

— « J'ai bien travaillé, ma bonne amie ! s'écriait soudain Frédéric, impatient d'attirer son attention. »

— « Et moi aussi ! » s'écriait Amélie, de son côté. Mina répondait : « Voyons cela ! » et, à l'instant, la table était couverte de cahiers de toutes les grandeurs, de livres, de plumes, de crayons. Avec une patience

dont on ne l'aurait pas crue capable, Mina donnait des explications jusqu'à ce qu'on l'eût bien comprise; elle répondait complaisamment aux objections; elle encourageait les questions; elle permettait les commentaires; aussi ses leçons étaient-elles, pour le frère et la sœur, un doux passe-temps. Et Dieu sait quelle joie c'était quand on avait mérité l'approbation de Mina!

— « Que vous me rendez heureuse, mes chers enfants! disait souvent Mina. Tous les deux, vous me faites goûter les plaisirs de l'amour maternel!... »

— « Oh! tu aimes mieux Amélie que moi! « répliquait vivement Frédéric.

— « Ta sœur est plus âgée, elle me comprend mieux mon enfant.... et puis elle a besoin, comme femme, d'une tendresse plus grande, de soins plus assidus, plus délicats. Tu n'es mon élève que momentanément; elle le sera, mon Amélie, tant que mes soins lui seront nécessaires. »

Et le regard affectueux de Mina répondait au regard reconnaissant de la douce Amélie.

M. et M.me de Wolfberg auraient souhaité que Mina travaillât plus spécialement à développer les dispositions heureuses que montrait leur fille pour la peinture et la musique; mais Mina s'occupait, au contraire, d'exciter chez son élève le goût des études sérieuses, et elle engageait M.me de Wolfberg à ne pas souffrir qu'Amélie s'accoutumât à être remplacée par elle dans les détails pénibles du ménage.

— « Croyez-moi, disait-elle, l'existence des artistes est, pour une femme surtout, la plus misérable des existences. Sans parler des dangers auxquels sont ex-

posées les femmes peintres ou musiciennes, n'est-ce pas quelque chose de redoutable que cet état d'exaltation où les entretient l'exercice seul de leur art ? les émotions fortes leur sont nécessaires; et les émotions fortes épuisent l'âme; alors, quand est passé l'âge des passions, quand il faut retomber dans la classe des gens paisibles, ou raisonnables, elles cherchent vainement à remplir le vide qu'elles sentent autour d'elles et en elles; désaccoutumées des travaux de leur sexe, elles ne savent que faire de leurs loisirs.... non, non, si je le peux, votre Amélie ne sera point artiste. Luxe et indigence, tel serait son partage : les richesses de son imagination lui rendraient plus amère sa pauvreté réelle; cette pauvreté qui l'obligerait à quitter une occupation chérie pour descendre aux soins les plus misérables d'une misérable vie.... Ah ! gardons-nous de faire une artiste de votre Amélie. Je peux et je veux la mettre en état de devenir institutrice dans quelque famille opulente; c'est le moyen peut-être de lui procurer un jour un bon établissement.... une artiste ne peut être ni épouse, ni mère de famille, ou bien elle n'est plus artiste.... et votre Amélie n'est pas faite pour l'isolement dans lequel je suis condamnée à vivre. »

Depuis que Mina avait été nommée premier peintre de la cour, elle avait pu modifier ses projets pour le bonheur de son Amélie; déjà elle les mettait à exécution en s'imposant mille et mille privations, afin de lui former une dot du fruit de ses économies, et elle travaillait avec une ardeur nouvelle; lorsque Léopold reprochait à Mina de ne pas ménager assez sa santé affaiblie par le chagrin, elle répondait avec le sourire du

contentement : « Moi aussi j'ai trouvé un but à mes travaux; et ces travaux me deviennent plus faciles et plus chers que jamais. »

— « Quel est donc ce but ? » demandait Léopold.

— « Celui de faire un peu de bien. »

— « Ne pourriez-vous me mettre de moitié dans vos bonnes actions ? »

— « Non, pas dans celle que je projette. Cependant il vous serait possible.... j'ai un protégé à vous recommander. » Et Mina, pour la première fois, parla de M. de Wolfberg; elle fit valoir ses titres à la bienveillance, à l'appui de tous les honnêtes gens; et, peu de jours après, M. de Wolfberg était nommé secrétaire particulier du cabinet du premier ministre.

— « Ce que c'est, dit-elle avec gaieté en apprenant cette nouvelle, que d'avoir pour ami un homme en faveur à la cour ! Léopold, vous me rendez bien heureuse! je vous présenterai demain mon protégé.... si je ne savais que votre présence embarrasserait une modeste famille, je vous engagerais à venir avec moi jouir de la joie que cette nomination inattendue va causer....

— « Dispensez-m'en, au contraire, je vous en prie, et veuillez même ne pas me nommer. »

— « Bien volontiers, répondit Mina. » Elle n'avait pas le plus léger désir de faire connaître Léopold à son Amélie; elle savait combien promptement l'imagination s'exalte à cet âge ; elle craignait l'excès de la reconnaissance de cette pauvre enfant pour un bienfaiteur doué de tous les avantages extérieurs qui produisent le plus d'impression sur les femmes, et elle se disait, en souriant devant son mi-

roir : « Ne sais-je pas bien , toute vieille que je suis, que j'ai craint un moment de l'aimer un peu plus que la raison ne le permettait! cette crainte était mal fondée; mais si j'avais eu quelques années de moins, Dieu sait où m'auraient entraînée, peut-être, mon cœur et ma tête ! »

Chemin faisant, Mina se livra comme dans son jeune temps, au plaisir de laisser son imagination voyager sans contrainte dans le pays des chimères. Celle qu'elle caressait avec le plus d'affection, c'était l'union de Léopold et d'Amélie. « Comme elle l'aimerait ! se disait Mina.... il a besoin d'être aimé avec passion, sans distraction, sans partage.... Amélie l'aimerait ainsi; il lui faut un cœur tout à lui.... il posséderait à lui seul le cœur d'Amélie; il serait sa seule pensée, son premier et son seul amour.... il trouverait réuni en elle les grâces de l'esprit et la bonté du cœur; l'instruction et la modestie, une douce gaieté, et la sensibilité la plus vraie.... quoi qu'en disent les hommes, ils ne prendront pas pour femme celle qui les égale en force d'âme, celle qui se distingue de son sexe par des qualités supérieures ; deux êtres supérieurs peuvent s'admirer un moment, et seulement de loin.... mais dans le mariage, il faut un maître, et l'homme doit l'être.... il serait heureux, bien heureux.... mais mon Amélie c'est un ange de douceur, de bonté ; c'est un cœur si tendre, si aimant!... saurait-il le comprendre? saurait-il sentir tout le bonheur qu'elle peut donner ? »

Les idées gaies s'évanouirent, et la figure de Mina, lorsqu'elle arriva chez M. de Wolfberg, avait une expression si sérieuse, que toute la famille crut qu'il lui était arrivé quelque chose de fâcheux. »

— « C'est tout le contraire, répondit Mina en reprenant sa gaieté. Je viens présenter mes félicitations à M. le secrétaire particulier du cabinet de son Excellence M. le premier ministre. » Et elle fit un profond salut à M. de Wolfberg, en ajoutant presqu'aussitôt : « Embrassez-moi, moi, mon vieil ami, vous êtes nommé, vous recevrez votre brevet sous peu de jours. »

Chacun se regardait stupéfait.

— « Embrassez-moi donc ! répéta Mina avec impatience. Ce n'est point une plaisanterie comme vous semblez le croire.... M'en permettrais-je une de cette espèce ? »

Amélie, la première, lui sauta au cou ; Frédéric joignit ses caresses à celles de sa sœur, et M. de Wolfberg et sa femme serraient dans les leurs les mains de Mina en balbutiant quelques mots sans suite, tant leur surprise était grande. Aucun d'eux ne pouvait se persuader de la réalité de cette nouvelle, qui allait bien au-delà de leurs espérances, et les larmes de la reconnaissance se mêlaient bientôt aux élans de la joie la plus vive.

— » Comment avez-vous fait ? », demandait M. de Wolfberg ?

— « Ah ! disait sa femme, cette nomination lui a coûté, pour l'obtenir, bien des pas et des démarches ! »

— « Elle ne m'a coûté, répondait Mina, qu'un seul mot de recommandation à quelqu'un qui peu beaucoup, et dont le cœur vaut mieux que la tête. »

— « Oh ! dites-moi son nom, ma bonne amie, s'écria Amélie, afin que je puisse le prononcer chaque matin et chaque soir dans mes prières .. »

— « C'est justement ce qu'il m'est défendu de dire. »

— « Ainsi, reprit Amélie, notre bienfaiteur dédaigne jusqu'à l'hommage secret de notre reconnaissance ! »

— « Il ne dédaigne rien, mais il ne se croit aucun titre à votre gratitude ; ce qu'il a fait pour M. de Volfberg, il le ferait pour tout autre personne ayant comme votre père, ma chère petite, des droits à l'estime et à l'appui des honnêtes gens ; ainsi parlons d'autre chose. »

— Eh! bien, dit Amélie, ce sera votre nom, ma bonne amie, votre nom auquel j'aurais voulu pouvoir unir le sien, que je dirai dans mes prières. Ce sera sur vous que j'appellerai les bénédictions du ciel ! Ah ! vous êtes notre ange tutélaire ! » Et elle se jeta de nouveau dans les bras de Mina qui répondit avec la plus vive affection à ses caresses.

La soirée se passa dans ces douces causeries qui ne laissent à la mémoire aucun souvenir distinct, mais qui satisfont le cœur et le remplissent d'une joie paisible, et Mina s'en revint au palais en se disant : « Personne assurément, dans cette brillante demeure, n'ira chercher le repos avec autant de tranquillité d'âme que moi... Comment, mon ami, vous voilà ! ajouta-t-elle à la vue de Léopold en habit de bal, qui l'attendait dans son appartement. Vous voulez que la soirée soit complète. Je viens de voir des gens bien heureux, heureux par vous... »

— « Moi aussi je suis bien heureux ! » dit Léopold dont les yeux brillaient d'un éclat extraordinaire.

— « Et vous êtes venu partager votre bonheur avec moi ?... Mon ami, je vous en remercie. »

— « Oui, je suis le plus heureux des hommes !... c'est le comble du bonheur, n'est-ce pas, que de *mépriser* ce qu'on aima ? »

— « Grand Dieu ! que dites-vous ! »

— « Si vous saviez comme je la méprise ! si vous saviez quelle joie j'éprouve à le sentir ! »

Mina lui prit la main ; cette main était brûlante.

— « Léopold, vous êtes malade, dit-elle avec l'expression d'une vive compassion. Venez vous asseoir ici près de moi. »

Il obéit machinalement ; mais se montrant insensible aux témoignages d'amitié de sa sœur adoptive, il affectait de rire, et disait : « Je ne croyais pas qu'il fût si facile de passer de l'amour au mépris..... car je ne la hais pas !... Mon Dieu, non ! Demain, je la verrai sans la plus légère émotion.... Elle cherchera des larmes dans mes yeux ; elle attendra des reproches de ma bouche ; les reproches, les larmes flatteraient encore sa vanité, comme il l'ont flattée si long-temps ! Elle a pris plaisir à mes souffrances !... J'avais la faiblesse de lui dire comme elle me rendait malheureux !.. Je suis guéri, tout à fait guéri... Oh ! laisse moi pleurer sur ton cœur ! » S'écria-t-il soudain en se jetant dans les bras de Mina, et il fondit en larmes.

Mina pleurait avec lui ; elle ne songeait pas à essayer de le calmer, encore moins à lui faire sentir sa folie, à le faire rougir de la douleur à laquelle il s'abandonnait ; Mina savait dès long-temps qu'il est des

moments dans la vie, des moments cruels où l'âme la plus forte, succombant sous le poids de ses peines, a besoin de se laisser aller à toute la faiblesse qui suit le délire des passions.

— « Ne parlons plus d'elle ! non jamais ! » dit Léopold ; et il pressa fortement la main de Mina. « Je souffre, je souffre ! mais ces souffrances amèneront ma guérison !.. C'est un fer rouge appliqué sur une blessure toute saignante. Mina ! Elle m'a *trompé !*... Entends-tu, Mina ? Elle m'a *trompé* ! Elle a donné sa tendresse... Elle aime... Et celui qu'elle aime... est indigne de son estime... Elle le sait !... »

Il se leva, et se mit à marcher à grands pas. « Aimer ! *Elle*, aimer !... » *Il* le croit... cela suffit ! j'ai cru aussi qu'elle m'aimait... Ce n'était qu'une feinte... qu'un jeu ! Quel jeu cruel !.. Mina, le prince veut m'envoyer en mission. »

— « Il faut accepter, mon ami. »

— « J'accepterai... Non, je resterai... Elle croirait que je la fuis, que je redoute sa présence, et sa vanité jouirait de cette croyance... Mina, sais-tu, dis-moi, sais-tu ce que c'est que d'être réduit à mépriser ce qu'on aima ? »

— « Oui, je le sais; et mieux que toi, peut-être ? »

— « Mieux que moi ? »

— « Mieux que toi. En ce moment tu ne la méprises pas, tu regrettes seulement ton erreur... Le mépris, si elle le mérite en effet, viendra plus tard ; alors tu sentiras un froid mortel glacer ton cœur et ton sang ; alors, avant de rougir d'elle, tu rougiras de toi-même ... alors tu croiras sentir la vie se détacher

de toi, et le froid de la mort te gagner... Ta tête seule sera encore brûlante, et ta mémoire te rapportera jusqu'aux plus légers souvenirs du passé, et chacun de ces souvenirs éveillera en toi une douleur qui te fera sentir que tu existes encore ! La nature entière te semblera se couvrir de deuil... et enfin... plus de souvenir d'attente, ni d'espoir... Plus de passé, de présent, d'avenir.... plus rien ! »

— « Plus rien ! » répéta Léopold, et ses dents se serrèrent.

Les lèvres de Mina étaient agitées par un tremblement convulsif. « Oh ! comme alors, dit-elle après un moment de silence, comme alors on voudrait mourir !... Comme tout ce qui compose la vie, vous pèse !.. Tout est douleur, tout est découragement, abattement !... L'âme, accablée, n'excite plus la pensée dans l'intelligence ; on ne vit pas réellement.... La vie n'est qu'une sorte de rêve pénible dont on attend le réveil... Ce réveil arrive enfin... »

— « Et alors, Mina ?... »

— « Alors la raison reprend son empire; fatigué de l'orage, on cherche à reposer sa tête sur un cœur ami... Mais où trouver un ami ? comment reprendre quelque confiance, quand l'être qu'on avait déifié vous a *trompée* !... Moi aussi, Léopold, je fus *trompée*, bassement *trompée*... Oui, trompée dans mes affections les plus chères... Quand la raison fut revenue, je sentis que j'avais dû l'être, car je m'étais trompée moi-même en *lui* supposant des qualités qu'*il* ne possédait pas ; en *lui* prêtant des vertus qu'*il* n'avait pas... Mon premier mouvement avait été de me venger.... Mais ja-

mais, non, jamais je n'eus à me reprocher d'avoir suivi ces premiers mouvements qu'excite le délire de la douleur.... Je me détournai de *lui* et je pardonnai !.. Ce n'était que justice, puisque tout ce qui m'avait charmé en *lui* n'était que le fruit de mon imagination ; puisque je *l*'avais *rêvé*... ce qu'*il* ne fut jamais...... Aujourd'hui peut-être *il* regrette de m'avoir perdue... Peu m'importe... Je ne regrette rien, moi ; pas même ma longue erreur... Ce que j'ai regretté quelquefois, je vous l'ai dit déjà, ce sont ces souffrances que j'ai endurées avant que le bandeau fût entièrement tombé ; ce sont ces alternatives de haine et d'amour.... Oh ! comme alors j'étais peintre et poëte !.... Mais aujourd'hui !... Aujourd'hui, mon ami, je commence à sentir que ces jouissances amères que donne la tourmente des passions, ne valent pas les jouissances si vraies et si pures des affections douces que la raison approuve, et que l'estime consolide... »

— « Ah ! ces affections douces, peuvent-elles suffire pour remplir le cœur ? »

— « Pas à votre âge, peut-être, mon ami, mais elles y suffiront plus tard ; et alors si vous étiez uni à un être jadis adoré et vu maintenant sous son véritable aspect, quelle consolation, quel adoucissement pourriez-vous trouver à un malheur sans remède ? A un malheur qui pèserait sur vous à toutes les minutes du jour, qui envelopperait votre existence entière d'un crêpe funèbre !... »

Léopold continuait à aller et venir avec agitation sans répondre.

— « Je vous verrai demain, dit-il enfin, ce soir je

suis dans un trouble... qu'aucun mot ne saurait peindre. *Elle m'a trompé* ! Cette idée domine toutes les autres. Adieu, Mina, adieu, mon bon ange, adieu. »

— « Il ne s'éloignera pas, car il l'aime encore ! » se disait Mina. Après le départ de Léopold, elle resta longtemps plongée dans une profonde rêverie, et la nuit se passa sans qu'elle pût goûter un seul moment de repos.

Léopold, en effet ne voulut pas s'éloigner ; mais personne au monde, si ce n'est Mina, ne se doutait de la douleur profonde que cachait une apparente gaité : cette gaîté allait souvent jusqu'à l'extravagance. Plus que jamais il se lançait dans le monde, on le trouvait partout; Herminie le rencontrait en tout lieu ; mais vainement elle avait recours aux ruses sans nombre de la coquetterie ; il était toujours avec elle également et froidement poli ; elle ne pouvait obtenir même de ces marques de dedain qui annoncent que le cœur qu'on a blessé, n'est pas encore guéri.

— « Donne moi du courage, disait souvent Léopold à son amie. Je dois *la* voir ce soir ! »

— « Il vaudrait mieux l'éviter. »

— « Non, non : j'aime à humilier sa vanité par mes attentions pour les femmes dont l'esprit, la beauté, lui portent ombrage. »

— « Et ces attentions, vous ne pensez pas qu'elles peuvent avoir des dangers pour celles à qui elles s'adressent ! »

— « Bon ! Est-ce que chez toutes les femmes la vanité ne l'emporte pas sur le sentiment ? En est-il quelqu'une qui soit capable d'aimer? »

— « Ah ! Léopold ! »

— « Oh ! pardon, pardon mon amie ! Mais les anges comme toi sont rares, oh bien rares ! si tu voulais m'aimer, toi, Mina ; m'aimer avec passion, avec délire !.... »

— « Que feriez-vous, mon pauvre ami, de ma passion, de mon délire ? Il ne vous manquerait plus que d'être aimé sans pouvoir aimer vous-même, pour vous enlever le peu de raison qui vous reste ! »

— « Mais je t'aime, Mina : je t'aime ! »

— « Oui, comme une sœur, comme une amie... »

— « Ah ! plus que cela ! si tu savais quel empire tu as sur moi ! si tu savais comme ton image, comme ta pensée me suivent partout, comme j'aspire au moment où je te verrai.... »

— « Mon ami, j'en peux dire autant.... et cependant tout cela n'est pas de l'amour ! »

— « Mina, savez-vous un rêve que j'ai fait quelquefois ? »

— « Lequel donc ?

— « Je me suis dit je voudrais que Mina eût une fille : dans la fille de Mina je trouverais cette élévation d'âme, ce cœur aimant et passionné, cette imagination vive qui donnent à mes sentiments pour elle quelque chose de si tendre et de si exalté ! »

— « Léopold, je l'ai souhaité aussi quelquefois... puis je me suis dit : Mais *serait-elle heureuse !* »

— « Et vous en avez douté ? »

— « Oui, mon ami ! »

— « Vous en avez douté ! » répéta Léopold du ton du reproche.

— « Si j'avais une fille, reprit Mina, elle serait loin d'être ce que je suis....

— « Pourquoi cela ! »

— « Pourquoi ? mais songez donc que ce qui vous plaît en moi, est le fruit d'une longue expérience et des leçons cruelles du malheur ! A dix-huit ans, je n'étais pas ce que l'infortune m'a faite. Qu'est-ce qu'une femme à dix-huit ans ? Une fleur à peine dépouillée de son enveloppe. Son âme, son intelligence appartiènnent encore à l'enfance ; si toutes les deux ne sortent de la ligne commune. La timidité, les convenances les retiennent dans des bornes si étroites, qu'elles sont pour ce qui les entoure, comme si elles n'existaient pas. Au printemps, mon ami, il n'y a que des fleurs et point de fruits ; au printemps soufflent les zéphyrs; en été seulement le vent brûlant du midi courbe les épis dorés et les arbres chargés de ces fruits que le printemps vous avait promis..... Eh ! bien, Léopold, vous voudriez trouver dans la fille de Mina, les graces, la naïveté, la candeur du jeune âge, unies à ce que donnent seules la connaissance du monde et la dure expérience qui flétrit trop tôt la fraîcheur de la jeunesse et la dépouille de son heureuse ignorance..... Vous voyez bien qu'en songeant à tout cela, j'ai eu raison de me faire cette question : « *Mais serait-elle heureuse ?*

Léopold se tut un moment, puis il dit ; Vous avez raison. Nous autres hommes nous exigeons bien plus que nous-mêmes nous ne pouvons donner. Nous voulons que notre compagne réunisse les qualités du cœur et de l'esprit les plus opposées ; nous voulons qu'elle soit à la fois notre amie et notre sujette, notre égale et

notre inférieure ; que ses talents puissent flatter notre amour-propre, et que ses vertus privées la fassent descendre sans répugnance à ces détails dont nous dédaignons de nous mêler ; nous voulons enfin qu'elle ait les grâces de l'enfance et les attraits de la maturité..... Non-seulement nous le souhaitons, nous le voulons, mais nous prétendons que cela soit ; l'amour nous le persuade, et quand l'amour est passé, quand son bandeau est tombé, nous punissons durement de notre erreur celle dont nous avions fait une idole et que notre injustice réduit alors au rôle d'esclaves !.... Mina, vous avez raison ; et je vous remercie d'avoir osé me dire que si vous aviez une fille, vous ne me confieriez pas sans crainte le soin de son bonheur !.... O Mina ! combien chaque jour je bénis le destin qui m'a donné pour amie une femme telle que toi !... J'ai un ami, Mina, un véritable ami, mais il ne sait pas me comprendre comme toi, mais sa raison à lui est rude et âpre, au lieu que la tienne est adoucie par la bonté de ton âme, par les grâces de ton esprit de femme et par cette aimable indulgence qui te porte toujours au pardon généreux plutôt qu'à la vengeance. Mina, je veux devenir tel que vous puissiez dire un jour : *si j'avais une fille je la lui donnerais avec joie.* »

Les années s'écoulaient, et Mina encourageait Léopold à tenir la promesse qu'il lui avait faite ; et Léopold, pour conserver l'estime de Mina, ne cherchait que dans le travail des distractions à ses peines. Afin de se distraire de la pensée d'Herminie, maintenant importune, il s'était fait nommer membre de plusieurs sociétés philantropiques qui travaillaient à répandre l'ins-

truction jusque dans les classes les plus obscures; et il montrait un zèle, un empressement à se rendre utile, qui engageaient ses confrères à le charger des missions les plus délicates et des travaux les plus pénibles.

— « Je ferme les yeux; disait-il souvent à Mina, pour ne pas voir combien l'espèce humaine est détestable, combien peu elle mérite qu'on s'occupe d'elle, et je les ouvre seulement sur ses besoins, sur sa misère, sur les moyens de l'améliorer peut-être en diminuant pour elle les chances de mal faire que lui offrent la pauvreté, l'ignorance ou l'oisiveté. Je ne suis pas heureux, Mina; mais je me supporte, et je commence à pouvoir supporter les autres; c'est quelque chose. »

— » C'est beaucoup, répondait « Mina. Son sort était aussi devenu des plus doux. L'amitié de Léopold, celle de la famille de Wolfberg et la tendresse de son Amélie, embellissaient sa vie, et la considération, l'estime générale dont elle jouissait, remplissaient son cœur de la joie la plus vive. On se faisait un honneur d'être de la société intime de Mina; la faveur dont le prince l'honorait, imposait silence même à l'envie, tout en l'excitant, et il n'était pas un courtisan qui ne voulût pouvoir se vanter d'être *excessivement* lié, avec celle que la princesse admettait dans ses réunions particulières. L'esprit de Mina avait repris toute sa gaîté, toute son originalité, et elle profitait de la liberté de tout dire que lui donnait son titre d'artiste, pour faire connaître à ses souverains, qui la chérissaient, le plaisir si rare à la cour de ces aimables causeries où les agréments de l'instruction se mêlent à d'heureuses saillies.

— « Que je suis fier de mon âmie!... » Disait quelquefois Léopold en fixant sur elle des regards brillants de tendresse et d'orgueil.

— « Vous ne pouvez pas l'être plus que je ne le suis de mon Léopold, répondait Mina doucement émue. Puis elle ajoutait plus bas : « Oh ! que n'ai-je une fille! »

— « Mina, reprenait Léopold, si je me marie jamais, je veux que ce soit vous qui me choisissiez une compagne. »

— « J'y ai pensé quelquefois... mais à présent personne ne me paraît digne de vous. »

— « Personne, Mina? absolument personne ? » .

Mina détournait l'entretien : tantôt elle craignait de s'abuser sur le mérite de son Amélie et de la voir avec des yeux trop maternels; tantôt elle craignait au contraire que Léopold ne sût pas deviner tout ce que valait cette Amélie chérie, et que, s'arrêtant à l'extérieur, il ne songeât point à chercher à pénétrer cette belle âme qui se peignait dans de fort beaux yeux dont les longues paupières étaient souvent abaissées par la modestie.

Amélie n'avait rien de ce qui frappe et attire les regards au premier aspect. Naturellement timide, elle parlait peu, et se tenait le plus possible à l'écart; mais, dans l'intimité, elle était charmante; sa figure sérieuse s'animait alors; un sourire angélique donnait à ses traits réguliers une expression enchanteresse, et, du son de voix le plus pur, elle exprimait avec naïveté les pensées de son âme candide. Sa gaîté n'avait point de brillant éclat; mais son rire était franc et folâtre. Excepté ses

parents, peu de personnes savaient tout ce que l'éducation avait développé en elle de talents et de moyens. Quoique timide, elle n'était point gauche, et si sa voix tremblait quand elle chantait devant des étrangers, si elle rougissait en se mettant au piano ou en montrant ses dessins, c'était avec tant de grâce, qu'on aurait regretté de la trouver moins craintive et moins modeste.

— « Elle est charmante! » se disait Mina chaque fois qu'elle la revoyait, et c'était chaque jour.

« Je voudrais que Léopold pût la connaître... Mais elle le connaîtrait aussi, et l'amour s'introduit bien promptement dans le cœur par les yeux; surtout chez une jeune fille de dix-huit ans! Ne l'aurais-je donc élevée avec tant de soin que pour la voir devenir victime d'une passion sans espérance! »

La pauvre Mina cherchait inutilement un moyen de rapprocher Amélie et Léopold, sans mettre en danger le repos de la première, lorsque le hasard la servit, en paraissant la contrarier d'abord.

Les occupations multipliées du jeune comte ne lui laissaient guères le loisir de disposer de ses journées; il venait le matin de bonne heure chez Mina, ou bien le soir; un jour il arriva à une heure où elle ne l'attendait pas; Mina peignait et Amélie posait. Toutes les deux rougirent au même instant, et, pour la première fois depuis bien des années, Mina se trouva déconcertée au point de ne savoir comment sortir de l'embarras où la mettait la présence de Léopold.

— « Ah! c'est vous, M. le comte! » dit-elle sèchement.

Amélie abaissa encore plus ses longues paupières; elle

était toute honteuse de se voir en présence d'un *comte*, d'un seigneur de la cour.

— « Oui, c'est moi répondit Léopold. Si j'avais su que vous étiez occupée.... »

— « Vous savez que je le suis toujours... Est-ce que vous avez quelque chose d'important à me dire ? »

— « Rien du tout; mais pouvant disposer d'un moment... »

— « C'est fort aimable à vous. »

— « Vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites, répliqua Léopold en riant. Ma visite vous déplait.... »

— « Faites-moi le plaisir de passer dans ma bibliothèque, je suis à vous à l'instant.... »

— « Je ne veux pas qu'à cause de moi vous interrompiez la séance de Mademoiselle.... »

— « Je vous rejoins dans cinq minutes. »

— « Ne vous fâchez pas, j'obéis. »

Quand il eut disparu, Mina se leva comme pour s'assurer que la porte était fermée; mais c'était tout au contraire pour l'entr'ouvrir. En quelques minutes sa tête avait fait bien du chemin. — « Je ne veux pas qu'*elle le* voie s'était dit Mina; mais je veux que lui il *l*'entende. »

Elle revint se mettre à son chevalet.

— « Eh bien! ou en étions-nous? dit-elle à Amélie. »

— « Je n'en sais rien, ma bonne amie, répondit celle-ci tout bas. »

— « Oh! vous pouvez parler haut; la porte est fermée, et personne ne nous écoute. De quoi parlions-nous donc? »

— « Je l'ai oublié. »

Mina fit un geste d'impatience.

— « Est-ce que je pose mal? » demanda timidement Amélie.

— « Non, mais vous avez repris votre air sérieux et réfléchi;.... il me faut un sourire.... un sourire franc et sans apprêt comme celui qui était tout à l'heure sur vos lèvres. »

Mina eut beau faire, elle ne put ramener ce sourire dont elle parlait. La timide Amélie, embarrassée par l'apparition inattendue de ce seigneur de la cour, préoccupée par la pensée qu'il était dans la pièce voisine et qu'il pouvait entendre le son de sa voix, la timide Amélie n'était plus elle.

— « Nous remettrons la séance à demain, s'écria soudain Mina en jetant ses pinceaux. Aujourd'hui, je ne ferais rien de bon..., peste soit de l'importun! »

— « Vous n'êtes pas fâchée contre moi? » demanda Amélie déjà prête à se retirer.

— « Contre toi, mon enfant, ma fille chérie! Est-ce que je peux jamais être fâchée contre toi!.... Embrasse-moi. Adieu; à demain. J'irai peut-être voir tes parents ce soir. » A peine la jeune fille avait-elle fermé la porte de l'atelier, que Mina courut à celle de la bibliothèque et l'ouvrit brusquement, bien persuadée, parce qu'elle le souhaitait, qu'elle allait surprendre Léopold aux écoutes.... Il n'y avait personne dans cette pièce..

— « Quelle discrétion! dit Mina tout haut, c'était bien la peine, ajouta-t-elle plus bas, de tant me mettre en frais pour la faire causer!.... Ah! c'est donc ici que

vous avez jugé à propos de vous établir, » s'écria-t-elle en trouvant Léopold dans le petit salon qui précédait sa chambre à coucher.

— « Mais qu'avez-vous ce matin ? demanda le jeune comte en attachant sur elle un regard pénétrant. Voilà la première fois que vous me donnez lieu de penser que je ne suis pas toujours le bienvenu chez mon amie ! »

— « Vous savez bien le contraire. »

— « Je croyais le savoir… aujourd'hui j'en doute. »

— « Comme il vous plaira. »

— « Au nom du ciel, qu'avez-vous, Mina ? »

— « J'ai de l'humeur, j'en conviens. »

— « Est-ce parce que j'ai interrompu votre séance, ou bien parce que j'ai vu votre modèle ? »

— « Pourquoi cela me fâcherait-il que vous ayez vu cette jeune fille ? »

— « Je n'en sais rien ; mais vous pourriez et elle aussi avoir des raisons… »

— « Quelles raisons ? Il n'y a point de mystère dans tout ceci entendez-vous ? C'est pour la mère que je fais ce portrait. »

— « Je n'en doute pas. »

— « C'est fort heureux, quand je vous dis que cela est. »

— « Mais qu'avez-vous donc, encore une fois ? répéta Léopold ? »

— « J'ai… que vous m'impatientez, et que je voudrais vous savoir aux antipodes ! »

— « Le souhait est tendre ! »

— « Vous le méritez par votre intention manifeste de me contrarier. »

— « Moi ! Je n'avais pas du tout l'intention de vous contrarier, je n'en avais d'autre que de venir passer auprès de Mina une matinée tout entière. Autrefois elle m'aurait su gré.... »

— « Allons, vous me cherchez querelle maintenant! Cela est bon entre amans, mais entre amis... Donnez-moi la main, et que tout soit fini. »

— « Tout ne sera pas fini si promptement, dit Léopold, en s'emparant des deux mains de Mina et en la faisant s'asseoir près de lui. Il me faut une petite vengeance de cette humeur *sans motif*, de cette brusquerie à laquelle vous ne m'avez pas accoutumé. Voulez-vous que je vous dise la cause véritable de vos *contrariétés ?* »

— « Dites... dites donc vite! »

— « Eh bien! vous êtes fâchée que j'aie vu *aujourd'hui*... la jeune fille dont... vous voulez faire ma femme. »

— « Vous êtes un fou, répliqua Mina en cachant avec peine le dépit qu'elle éprouvait d'avoir été devinée. Vous ne rêvez qu'amour et mariage... »

— « C'est possible, mais osez dire que je n'ai pas frappé juste! »

— « Eh bien! oui, s'écria Mina, prenant à l'instant son parti; c'est la vérité; je voudrais que cette enfant pût vous plaire,... n'est-ce pas vous dire que je l'en crois digne, et que je la juge capable de vous rendre heureux ? »

— « Pourquoi donc ne m'avez-vous pas permis de rester ? Vingt fois j'ai assisté aux séances que vous donnez aux dames de la cour ou de la ville.... Mais aujourd'hui, vous m'avez chassé, c'est le mot. »

— « Oui, c'est le mot.

— « Ensuite vous êtes venue entr'ouvrir la porte de la bibliothèque que j'avais fermée, et je vous ai entendu dire à votre modèle, qu'elle pouvait parler haut..... »

— « Voilà que vous recommencez à m'impatienter, et beaucoup! »

— « Cela m'a donné à penser. Je me suis dit qu'il n'était pas bien de tromper la confiance de cette jeune fille qui, vous croyant sur parole, allait jaser, jaser..... »

— « Oh! pour le coup, s'écria Mina en essayant brusquement de retirer ses deux mains que Léopold tenait toujours, c'est trop fort!... »

— « Ne voulant pas me rendre complice de ce véritable guet-à-pents.... »

— « Vous êtes un impertinent, et si ma main droite était libre.... »

— « Je suis venu m'enfermer ici pour *ruminer* à mon aise.... et en *ruminant*.... j'ai deviné... ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire. »

— « Eh bien! oui, tout cela est vrai d'un bout à l'autre! Etes-vous satisfait à présent! »

— « Pas encore; je vois les résultats, mais je ne comprends pas la cause.... »

— « Vous allez la comprendre à l'instant. Cette jeune fille mérite tout l'amour, toute l'estime d'un honnête homme; elle n'a contre elle que le manque de fortune. Sa naissance n'est pas égale à la vôtre; mais elle appartient à une famille chez laquelle les vertus semblent être héréditaires, et cette hérédité-là vaut

bien celle des titres; son père est gentilhomme, d'ailleurs; voilà pour le monde. »

— « Oui, Mina, vous avez raison; voilà pour le monde. Après? »

— « Eh bien! après, après..... Depuis six ans je travaille à perfectionner chez elle les dons de la nature, et depuis deux ans je pense sans cesse au bonheur qu'elle donnera à son époux... »

— « Après? »

— « Si vous continuez de la sorte, cet époux ce ne sera pas vous.

— « Je vous dirai à mon tour que, si vous continuez de la sorte, c'est-à-dire que si vous m'empêchez toujours de faire connaissance avec elle, il est probable qu'elle ne sera jamais ma femme.

— « Eh! puis-je l'exposer au danger d'aimer sans être aimée peut-être? Voilà *la cause* de ma singulière conduite. Vous avez pour vous les avantages extérieurs, ceux de la fortune, ceux du rang, et enfin les droits que vous donne déjà sur le cœur d'Amélie la reconnaissance; car c'est la fille de M. de Wolfberg, de mon protégé qui est aussi le vôtre... C'est trop de moitié pour tourner la tête à la pauvre enfant; et si, à ces prestiges, se joignaient les charmes de votre entretien... car vous êtes aimable, Léopold; vous le savez de reste, quoique vous ne songiez jamais à vous en prévaloir; si enfin quelques attentions sans conséquence pour une femme du monde, se mêlant à tout cela, lui faisaient croire à la *possibilité* de vous plaire... Mon ami, j'ose le dire, mon Amélie est digne de vous; c'est le plus bel éloge que j'en puisse faire... cependant il serait possible

qu'elle n'eût pas en elle assez d'attraits pour vous attacher ; pour être appréciée à sa juste valeur, elle a besoin d'être vue dans l'intimité, dans l'intérieur de sa famille.. et je tremble de vous y introduire... »

— « Je comprends toutes vos craintes, bonne Mina, dit Léopold avec sensibilité. Non que je me croie *irrésistible* comme vous paraissez le supposer, quoique sachant aussi bien que moi que je ne le suis pas, j'en ai fait l'épreuve ; mais enfin je comprends à merveilles ce que mon rang, et le titre peu mérité de *bienfaiteur*, peuvent avoir d'influence sur une jeune imagination, sur une jeune fille élevée dans la solitude... Mais pourtant peut-on aimer sans connaître? et j'ai besoin d'aimer celle qui doit être la compagne de toute ma vie. Si j'étais un flatteur, je vous dirais : *Disposez de ma main, de mon cœur ; ma confiance en vous est si grande, que je vous laisserai fixer seul mon sort.* Mais je ne suis point un flatteur, et à quelque point que vous possédiez ma confiance, mon estime, je suis bien aise, dans une affaire de cette importance, de voir par mes yeux... »

— « C'est ce que je veux aussi ! » dit Mina en se levant soudain ; elle avait un air si satisfait, que Léopold ne douta pas qu'elle n'eût trouvé un moyen de tout concilier : il ne se trompait point.

Mina ouvrit son secrétaire ; elle prit dans un tiroir un médaillon, quelques papiers, et revenant vers Léopold, elle dit : « Cette aquarelle fut faite, il y a peu de mois. Amélie était ici au piano ; elle me chantait quelques couplets composés par son père pour la fête de sa mère, et dont elle avait fait la musique. Frappée de l'expression de sa figure, en ce moment d'inspiration, je

pris mes crayons, mes pinceaux, et retenant Amélie au piano, je sus entretenir l'exaltation où elle était, aussi long-temps que cette exaltation me fût nécessaire pour ébaucher ce croquis... Il est très-ressemblant... »

Léopold regardait en silence la figure angélique par son expression, que renfermait le médaillon. Des cheveux, brun-clair, naturellement bouclés; couronnaient dans un désordre pittoresque, le front le plus uni, le plus blanc, et se jouaient autour d'un cou charmant, à peine voilé par un simple fichu de gaze. Il y avait dans toute cette tête quelque chose de pur et d'aérien, qui fixait long-temps les regards, et faisait battre le cœur.

— « Quelle est belle ! » s'écria Léopold.

— « Non, mon Amélie n'est pas ce qu'on appelle *belle*, mais elle a ce qui séduit toujours, une physionomie où se peint la bonté de son cœur. Voici, ajouta Mina, quelques fragments d'un journal qu'elle écrivit pour moi pendant les six semaines qu'elle alla passer à la campagne avec sa mère chez une parente, il y a un an. Vous y verrez encore quelques traces d'enfantillage; mais Amélie n'avait alors que dix-sept ans. Emportez tout cela, mon ami; et quand vous aurez lu, vous me direz ce que vous pensez de cette enfant-là. »

Dans la soirée, Léopold lut le journal d'Amélie, et il ne put dormir la nuit suivante; le lendemain, dès l'aurore, il le relisait encore, ayant sous les yeux le portrait: certains passages surtout étaient relus et relus sans cesse, particulièrement ceux-ci :

« Ma bonne amie, je suis restée long-temps ce soir à ma fenêtre; le ciel était si beau! quelle pitié d'étu-

dier l'astronomie dans les livres ou sur le globe terrestre, quand on peut voir le ciel devant soi tout parsemé d'étoiles brillantes! et comme cette vue-là fait naître des idées! J'ai pensé à ce que vous m'avez dit de l'*infini*! L'infini, je ne le comprenais pas autrefois... maintenant je le sens en moi; il est dans ma tête, dans mon cœur surtout. Que Dieu est bon de nous avoir donné, à nous pauvres vermisseaux, la faculté de le concevoir, de le comprendre, et pour cela, il suffit de l'aimer; dès qu'on l'aime, l'âme est si grande, si grande!... c'est que cela agrandit l'ame d'aimer ce qui est grand et beau...

. . . .

« J'étudie, je travaille comme si vous étiez là, comme si vous deviez venir voir, le soir, mon travail de la journée. Ce que je sais, je vous le dois, ma bonne amie, et cela me fait un plaisir! Que j'aime à vous aimer!... Quelque chose que je fasse, votre souvenir s'unit à tout. Il me semble que vous êtes en moi et autour de moi. Le matin, en m'éveillant, je pense à vous; si je lis, je pense à vous; si je travaille, je pense à vous... à la promenade, dans la solitude ou au milieu de la société de ma tante, je pense encore à vous. Comment font donc les personnes qui n'ont pas d'amie? Il y en a comme cela, car vous me l'avez dit, et vous ne dites jamais que la vérité. Oh! je les plains! J'aime bien maman, mais pas de la même manière que vous, et pourtant je l'aime! oh! Dieu le sait! Et mon père, et mon frère... Mais vous, c'est quelque chose qui ne ressemble pas à mon amitié pour eux. Il y a en vous quelque chose d'un être supérieur, quelque chose d'un ange!... et vous êtes aussi mon bon ange!...

. . . .

« Ma bonne amie, qu'est-ce que c'est donc que l'amour, que cette passion dont on parle tant et qui fait faire de si vilaines choses, comme d'abandonner son père et sa mère pour suivre un étranger ? Nous avons, dans ce pays, une jeune femme qui a fait ainsi ; elle s'est laissée enlever par son amant, aujourd'hui son mari. Depuis quelque temps, elle est de retour ici ; mais elle est bien malheureuse. On dit que son mari est aussi dur pour elle qu'il était tendre autrefois, et cela parce que les parents, en pardonnant, ont annoncé qu'ils ne donneraient pas de dot à leur fille, puisqu'elle s'était mariée malgré eux. Ah ! comment peuvent-ils, pour un peu d'argent, contribuer à la rendre malheureuse ! mais il faut aussi que le mari soit un vilain homme, un avare... ; pourtant s'ils n'ont pas de quoi vivre !... Et les parents sont dans l'opulence... Ah ! quand je vois un petit coin de ce monde, dont vous m'avez quelquefois parlé, je n'ai plus envie du tout d'en voir davantage.... . .

. . . .

« Ma bonne amie, il faudra absolument que vous m'expliquiez ce que c'est qu'on nomme amour. Bien des gens disent, chez ma tante, qu'au prix de l'amour, l'amitié ce n'est rien. Rien ! Peut-on donc aimer plus que je ne vous aime ! Ma bonne amie, vous ne doutez pas, n'est-ce pas, que je vous aime de toute mon âme, de toutes mes forces... eh ! bien, pourtant... comment vous dirai-je cela ? vous ne vous en fâcherez pas, je l'espère ? Eh ! bien, pourtant, s'il fallait choisir lequel je préférerais d'être séparée de vous ou de maman, à tous jamais... ma bonne amie, pardonnez-le moi... oh ! en y

pensant seulement, mon cœur s'est serré au point que j'étouffais et que je me suis mise à pleurer, à sangloter... et voilà que je pleure encore. .

. . . .

« Ma bonne amie, je veux être comme vous, aimée de tout le monde. Il y a des personnes qui disent que c'est impossible; mais je vois bien par votre exemple que cela est possible au contraire.... Pourtant quand je pense à tout ce que vous êtes et à ce que je suis.... Mais il ne faut pas se laisser décourager. Oui, je conçois qu'on doive bien choisir ses amis, car quand on les aime, ils font de vous ce qu'ils veulent et s'ils ne sont pas bons... Mais peut-on aimer ceux qui ne le méritent pas? . . . .

. . . .

« Nous partons demain! oh! bonheur! je vais vous revoir! vous, mon guide, vous mon bon ange, vous à qui je dois tout... Je vais vous revoir! J'entendrai le son de votre voix, je reconnaîtrai le bruit léger de vos pas sur l'escalier, je me sentirai dans vos bras; vous me direz : « *Mon Amélie!* » Oh! comme vous le dites tendrement!... Tout mon cœur en tressaille de plaisir. Ma bonne amie, je vous aime, je vous aime! »

Léopold arriva chez Mina de bonne heure dans la matinée... Et six mois après, il était l'époux d'Amélie.

La jeune comtesse de Waldern parut à la cour; sa candeur, sa modestie excitèrent les railleries de quelques femmes, et lui valurent les hommages de tous les hommes. Léopold voyait sans inquiétude la foule des courtisans s'empresser auprès d'elle; si quelquefois un mouvement de jalousie involontaire serrait son cœur, cette jalousie ne prenait sa source dans aucun soupçon

outrageant pour Amélie; elle naissait de la crainte délicate de ne pas être aimé autant qu'il aimait, et un sourire, un regard suffisait pour calmer ce doute.

— « O Mina, disait-il à son amie, jamais aucune parole ne saurait peindre la félicité que je te dois! Mon amour pour celle dont tu as formé le cœur, semble augmenter chaque jour; il remplit mon âme, ma pensée, il embellit tous les objets, il les pare des plus riantés couleurs..... Tout est bonheur pour moi, tout est jouissances, si vives et si pures!..: O Mina! Et tu disais que l'amour ne donne pas le bonheur! »

— « Il y a tant de sortes *d'amour*, répondait Mina en riant, que les plus habiles n'y connaissent rien. Quelque fondé que soit celui qu'Amélie vous inspire, il passera; mais un sentiment plus doux encore peut-être, lui succèdera. »

L'amour passa en effet, et pourtant Amélie ne perdit rien aux yeux de son époux. Le temps développait de jour en jour les dons qu'elle tenait de la nature, de jour en jour elle devenait plus capable de comprendre celui dont elle était la compagne, l'amie; l'estime, la confiance augmentaient des deux côtés; chacun s'était fait d'abord une habitude, puis un besoin de l'approbation de l'autre, et ils étaient certains d'avance de l'obtenir, car ils n'avaient pour ainsi dire qu'une même pensée, qu'un même sentiment.

— « Eh! bien? » disait Mina!

— « Tu as raison, comme toujours, répondait Léopold. Cependant, Mina, je me souviens qu'une fois tu me dis qu'on pouvait se lasser même du *bonheur*! Tous, nous sommes heureux, et aucun de nous ne s'en lasse! »

— « Vous vous en seriez lassé, alors, répartit Mina. Comparez ce que vous étiez lorsque la fougue de la jeunesse ne vous montrait de félicité que dans le délire des passions, avec ce que vous êtes aujourd'hui! La raison, le temps, la réflexion surtout en calmant cette effervescence, vous ont donné ce qu'il fallait pour sentir le prix du trésor que vous possédez. »

— « La raison, le temps, la réflexion seulement, Mina? Ah! dis que je te dois tout, oui tout! Tu as été pour mon Amélie et pour moi un génie tutélaire! Ta bienfaisante influence se fera sentir jusque dans notre vieillesse... »

— « Et nos enfants, ajouta Amélie, apprendront de nous à prononcer ton nom avec amour et vénération! »

— « Oh! puissent-ils un jour, s'écrièrent les deux époux en s'élançant ensemble dans les bras de leur amie, puissent-ils un jour trouver une seconde Mina! »

S. U. DUDRÉZÈNE.

Chant d'Adieu

A FERNEY-VOLTAIRE.

HOMMAGE A M.me LA C.e CHARLOTTE DE BUDÉ DE FERNEY.

Adieu, riant séjour, qu'un immortel génie
Embellit de ses dons, pendant que l'univers
S'éclairait en lisant et sa prose et ses vers !...
Adieu Ferney ! adieu, solitude chérie !...
  Vous qu'aimaient mon cœur et mes yeux
  Aspects enchantés, frais bocage,
  Chantres ailés au doux ramage,
  Et vous, maîtres de ces beaux lieux,
  Hélas ! recevez mes adieux !

Mont géant, couronné de neiges éternelles,
Fleuves naissants, glaciers, beau lac aux flots d'azur
Dont le brillant cristal réfléchit un ciel pur;
Merveilles qui toujours me sembliez nouvelles ;
  Vous qu'aimaient mon cœur et mes yeux,
  Aspects enchantés, frais bocage,
  Chantres ailés au doux ramage ;

Et vous, maîtres de ces beaux lieux,
Hélas ! recevez mes adieux !

A mon cœur attristé compatit la nature ;
Le ciel n'a plus d'azur, les oiseaux sont sans voix,
Et les fleurs sans parfum. Déjà même à nos bois
Le souffle de l'automne arrache leur parure.
Vous qu'aimaient mon cœur et mes yeux,
Aspects enchantés, frais bocage,
Chantres ailés au doux ramage,
Et vous, maîtres de ces beaux lieux,
Hélas ! recevez mes adieux !

Eugène G.

Ferney-Voltaire, 20 *novembre* 1830.

Essai sur les Salaires

ET LES PRIX DE CONSOMMATION DE 1202 A 1830.

Demande d'une Enquête à la Chambre des Députés,

PAR M. DUCHATELLIER, DE QUIMPER.

Trompée tant de fois par ces brillantes théories, fruit d'un vain enthousiasme ou de l'esprit de système, la France rejette aujourd'hui tout ce qui ne s'appuie pas sur des faits, tout ce qui n'a pas de résultats définitifs. Quand il s'agit de réédifier presqu'en entier notre édifice social, il faut l'asseoir sur des bases immuables, et lorsque parmi tous ceux qui viennent apporter le tribut de leurs lumières il se rencontre un homme de bien dévoilant une de ces vérités essentielles au bonheur des peuples, il ne saurait y avoir assez de voix pour la proclamer dans tout le royaume. Celle que révèle l'ouvrage que nous annonçons est de ce nombre; elle met le doigt sur une des plaies les plus profondes de la société, et, comme une lèpre dévorante, s'étend de jour en jour et dévore le bien-être et l'existence du peuple.

Pour remonter ainsi à la cause du mal et en suivre le développement progressif avec les preuves à l'appui, il a fallu plus que la science de l'économiste, il a fallu cette courageuse persévérance qui surmonte le dégoût des recherches les plus arides, les détails les plus abstraits, et s'anime d'un patriotisme vrai et éclairé. Nous sommes fiers de le dire, c'est un de nos compatriotes, dont nous avons plus d'une fois eu occasion de louer les travaux remarquables, qui a approfondi avec la puissance des chiffres une question sur laquelle nos économistes avaient jeté le brillant des phrases. Nul doute que ce travail important ne devienne l'objet des méditations des membres de la chambre des députés auxquels l'auteur, M. Duchatellier, l'adresse; en attendant, nous croyons rendre service à nos lecteurs en le résumant ici aussi succinctement que nous pourrons.

M. Duchatellier, loin de partager l'opinion de beaucoup d'économistes qui regardent que la condition générale des classes inférieures est en progrès soutenu pense qu'il en est tout autrement; suivant lui, ce n'est point assez pour le travailleur d'avoir de l'emploi, il faut encore que les lois soient convenablement protectrices de ses intérêts; or, il n'hésite pas à dire que jusqu'à présent ces lois ont été loin de garantir convenablement les intérêts dont il parle. Un fait évident pour lui le démontre; il est simple et concluant: c'est que le prix du travail, le produit de la main-d'œuvre, dans les développements successifs de l'industrie, restent constamment au-dessous de l'augmentation relative du prix des choses.

D'où il résulte, ajoute-t-il : 1.° que l'artisan tire un moindre profit de ses peines et de son travail à mesure que nous avançons ; 2.° que s'astreignant à un travail plus long et plus pénible pour satisfaire les mêmes besoins, la classe des travailleurs, ainsi que l'ont déjà remarqué beaucoup de fabricants et de chefs d'ateliers, ne peut arriver que lentement au bénéfice de la civilisation, si ce n'est même que cette classe et ces hommes perdent, sous plus d'un rapport, et de leurs forces physiques et de leurs forces morales ; 3.° que les grands capitalistes, en cumulant des masses énormes de numéraire ou de valeurs quelconques, établissent dans l'état, dans la société, une distance de plus en plus grande entre les extrêmes de cette société, fait assez exactement énonciatif de la vague et ambitieuse préoccupation qui nous remue et nous tourmente incessamment dans tous les éléments de notre sociabilité.

Le mal, d'après l'opinion de l'auteur, provient en partie de l'injuste et inégale répartition de l'impôt. Arrivant directement au fait matériel de l'existence, que chacun aujourd'hui calcule admirablement bien par le total des moyens acquis ou possédés, notre compatriote considère qu'il ne saurait y avoir de mieux pour cela que de suivre, dans l'ordre et la succession des siècles, le rapport constant et instantané du travail aux objets de consommation, et de reconnaître ainsi, comme il le dit, par le prix de l'un et de l'autre, la somme du bien être susceptible d'être réalisée pour l'individu dans tel ou tel régime légale d'existence politique.

Des tableaux très-curieux, présentant d'abord l'état des objets de consommation avec leurs prix tel qu'il a été possible de se les procurer depuis 1202 jusqu'à 1750, puis l'état des salaires et façons pour le même laps de temps et les mêmes périodes, viennent développer l'opinion de l'auteur. Voici quels en sont les principaux résultats:

De 1202 à 1750 les objets de première nécessité ont augmenté de 4541 pour cent, les objets de deuxième nécessité de 2419 pour cent, les salaires de 2196 pour cent, ce qui vient à-dire bien exactement qu'en 1750 un travail donné, capable d'un produit quelconque, ne pouvait plus représenter, en objets de première nécessité, qu'une valeur de plus de moitié inférieure à celle que le même travail eut représenté en 1202.

D'après un autre tableau, il ressort que de 1350 à 1750 les objets de première nécessité ont acquis une augmentation de 1761 pour cent, ceux de deuxième nécessité de 1023 pour cent, et les salaires de 781 pour cent, c'est donc encore là une défaveur de plus de moitié au détriment de la classe ouvrière.

Soit maintenant l'état comparé du prix des objets de consommation et de main-d'œuvre de 1575 à 1600, et de 1706 à 1725. L'augmentation des objets de première nécessité se trouve être de 222 pour 0/0, celle des objets de deuxième nécessité, de 54 pour 0/0, et celle du prix de main-d'œuvre de 101 pour 0/0. C'est donc encore la même proportionnelle entre les objets de première nécessité et le produit du travail.

Pour s'appuyer sur de nouveaux faits et de nouveaux renseignements l'auteur examine l'état relatif du prix

des choses pour les années 1790, 1800, 1810, 1820 et 1830 ; l'état des fournitures générales de la guerre de l'année 1800 à 1813 ; l'état des salaires de diverses espèces usités de 1790 à 1830. Les résultats des rapprochements de ces divers tableaux démontrent que les prix de consommation de 1790 et 1830 se sont élevés de 111 p. °/₀ tandis que les salaires appartenant à ces mêmes colonnes ne se sont élevés que de 37 p. °/₀.

Si l'on répète le même calcul pour les années 1800 et 1830, on reconnaîtra sur ce point, que les prix de consommation ont augmenté de 60 p °/₀, tandis que les salaires loin de s'être accrus ont baissé de 22 p. °/₀.

Prenant un terme de comparaison encore plus rapproché de 1810 à 1830, on trouve que dans cet espace de temps, les prix de consommation ne se sont, il est vrai, élevés que de 12 p. °/₀ ; aussi les salaires ont-ils fléchi, ils sont en perte de 6 p. °/₀. « Ainsi, dirons-nous avec l'auteur, premier fait : Les prix généraux d'objets de consommation, pour le dix-neuvième siècle, comme pour les précédents, s'élèvent-ils, les salaires ne les suivent jamais ; sont-ils stationnaires, les salaires sont aussitôt en baisse. Nous ne présenterons pas ici les autres faits non moins curieux qui résultent du rapprochement de ces deux tableaux. Dans un autre chapitre l'auteur se livre à des recherches du même genre sur le paupérisme en France, la population indigente, les faillites, les détentions pour dettes, les sépultures, etc., nous allons donner ces divers résultats.

La population indigente secourue par les établissements hospitaliers de Paris, était en 1786 de 28,855 individus, en 1822 de 35,630, différence en plus 6,775

nombre qui dépasse évidemment ce que l'augmentation de population pourrait justifier. Il faut aussi remarquer que les familles et les adultes secourus à domicile ne sont point compris dans cette indication. Leur nombre s'éleva en 1821 à 35,208 familles et 77,192 adultes, ce qui formerait, en comptant quatre personnes par famille, une masse de 218,024 individus réduits à la misère, sur une population d'environ 750,000 ou plus d'une personne sur quatre, et pourtant ce nombre s'est encore considérablement élevé, puisqu'en 1829 on l'évaluait à 297,000 indigents que l'on porte à présent à 40,000 environ la population des hôpitaux, dans le même hiver de 1829, et l'on aura 337,000 individus sur 750,000, ou la moitié de la population de Paris réduite aux expédients.

L'espace nous manque pour indiquer les autres progressions ascendentes, nous indiquerons seulement le chiffre de l'époque la plus éloignée en 1815. Nombre des faillites en 1815, 107; en 1829, 422. Nombre de détenus pour dettes à Sainte-Pelagie: en 1817, 379; en 1827, 752. Nombre des articles déposés au Mont-de-Piété de Paris: en 1815, 853,624, représentant une somme de 16,386,254; en 1827, 1,201,486, réprésentant une somme de 22,869,091. C'est ainsi que le nombre de faillites se quadruple dans l'espace de quinze ans; que le nombre des détenus pour dettes se double dans dix; que les engagements au Mont-de-Piété s'élèvent de 50 p. %; que les hopitaux s'encombrent. L'auteur cherche de nouvelles preuves tirées du cours de la consommation; et traite ensuite du rapport de l'ascendance de la criminalité à la condition des classes ouvrières.

Après avoir indiqué le mal, M. Duchatellier propose le remède : ce n'est point à nous qu'il appartient de juger des vues qui pourront paraître gigantesques ; son important travail est soumis aux deux chambres, nous ne doutons pas qu'il ne fixe leur attention. Et si quelques-uns des faits mis en avant contredisent, ainsi que l'auteur le dit dans sa préface, des opinions accréditées, il ne les a exposées que pour éclairer ceux qui ont une pensée pour le peuple ; demandant une enquête, si elle peut être utile, une réfutation si ses assertions sont hasardées ; pensant d'ailleurs en toute loyauté et toute conviction, que, quelque vérité qui ressorte des débats, elle ne peut être qu'une garantie de mieux être et de plus parfaite justice pour tous.

3.e Lettre

SUR LA PHILOSOPHIE DE PLATON (1).

SUITE.

DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

Vous convenez bien que Platon est un des plus grands philosophes de l'antiquité ; et pourtant vous ne pouvez vous défendre de certaines idées peu favorables, qui viennent se mêler dans votre esprit aux éloges qu'on lui donne, et que vous lui accordez vous-même volontiers. Mais ces idées, vous ne pouvez vous en rendre compte ; c'est un nuage qui obscurcit à vos yeux la gloire de Platon ; vous ne savez pas ce qui l'a formé, vous voyez seulement qu'il existe. N'en soyez pas étonné; ce nuage est l'effet d'un préjugé général ; c'est le résultat de tous les reproches que vous avez entendus, ou que vous avez lus contre sa philosophie. De simples assertions ne le

(1) Voyez la 88.e et la 94.e livraisons.

dissiperaient pas; les éloges les plus pompeux ne le feraient point s'évanouir, il faut surtout faire connaître la doctrine de ce sage, ou plutôt celle de son maître, et montrer combien elle peut être utile, même dans ses écarts et ses erreurs, à la connaissance de la vérité, à la régénération et au bonheur du genre humain !

Vous remarquerez d'abord, dans la philosophie de Platon, un caractère qui vous la fera aisément goûter; c'est qu'elle tend essentiellement à relever la dignité de l'homme, à lui donner une haute idée de sa nature et de ses droits, à lui inspirer de nobles et généreux sentiments, à fortifier l'empire de la vertu; en un mot, elle tend essentiellement à rendre l'homme meilleur. N'est-ce pas là le caractère que doit avoir, avant tout, la vraie philosophie? Oui, sans doute, et c'est surtout celle qui convient à notre époque; car c'est la seule qui convienne à des hommes libres, ou qui veulent le devenir. Que des esclaves revendiquent pour eux une philosophie matérialiste, qui ne voit dans l'homme qu'une machine organisée, soumise à l'action nécessaire des sens et à la seule influence des objets extérieurs, nous la leur abandonnons volontiers. Qu'ils s'applaudissent de ses beaux systèmes et de ses explications physiologiques; qu'ils nous citent avec orgueil les savants qui la défendent; nous leur répondrons : « D'après votre doctrine, la liberté n'est qu'un mot, la vertu, une erreur, les mœurs une sottise, la vie et l'intelligence un peu de sang mis en mouvement, des fibres ébranlées par l'impression des objets matériels; l'homme tout entier, un être misérable qui ne l'emporte sur les plus vils animaux que par une organisation un peu plus

parfaite ; ainsi, la nature humaine est par vous avilie, dégradée, condamnée au plus honteux esclavage, renfermée dans un cercle inévitable d'erreurs, de misères, et de perversité, sans rien apercevoir au-delà qu'un affreux néant. C'est donc là une doctrine de mort ; aussi ce n'est qu'à l'aide du scalpel et sur des cadavres que vous l'étudiez. Nous ne voulons point d'une telle philosophie. » Voilà ce que nous répondrions avec raison aux philosophes matérialistes.

Mais qu'on nous présente une de ces doctrines de vie qui élèvent l'âme, et donnent à ses sentiments un plus noble essor ; nous nous en saisirons avec empressement, parce que nous sentons qu'il y a là liberté, dignité et grandeur. Et cette doctrine, c'est au fond même de la conscience, c'est dans le sanctuaire de la pensée, de l'intelligence, et de la vie, que nous irons l'étudier. Elle est propre à former des âmes libres et fortes, peu importe qu'elle ait donné dans quelques écarts, qu'elle se soit quelquefois égarée loin du monde réel ; nous ne dédaignerons pas ce riche trésor, parce qu'on y trouve un peu de gravier. La Philosophie de Platon a-t-elle ce caractère ? Un exposé simple et fidèle de sa doctrine suffira pour vous en convaincre. Je vous indiquais, dans ma dernière lettre, quatre vérités fondamentales que j'avais remarquées dans le *premier Alcibiade* ; je dois maintenant vous donner quelques détails, et vous montrer comment Platon les concevait.

Première vérité : *La vraie sagesse ne peut venir que de Dieu.* Si dans nos écoles un maître de philosophie commençait son cours par une pareille proposition, ses

jeunes auditeurs seraient sans doute tentés de rire, et s'imagineraient déjà qu'on va leur faire un sermon. C'est pourtant ainsi que Socrate débutait avec Alcibiade, qui certes n'était pas un dévot, et Alcibiade ne s'en formalisa point. Son bon sens lui fit sans doute apercevoir sur le champ que rien n'était plus naturel, quand on veut acquérir la vraie sagesse, que de chercher avant tout quelle en est la véritable source. L'homme peut-il la trouver en lui-même; ou bien doit-il l'attendre de l'Etre infiniment sage par qui tout existe? Voilà une question qui me semble de la plus grande importance en philosophie. Mon intention n'est pas de l'examiner et de la traiter comme elle le mériterait; ce n'est pas un cours de philosophie que je fais avec vous; je ne veux que vous mettre sur la voie en vous indiquant celle que Socrate avait tracée à ses disciples, et que Platon suivit avec tant de gloire. Je me bornerai donc, dans cette lettre, à vous rappeler ce que Platon nous a conservé des pensées de son maître sur ces grandes questions.

Socrate venait de démontrer au jeune Alcibiade combien était grande son ignorance dans l'art de gouverner un peuple. « Eh bien! quel est donc le moyen de dissiper les ténèbres de mon ignorance? reprend avec vivacité le jeune athénien... O Socrate! pourriez-vous me l'indiquer? Car, jusqu'ici, vous êtes le seul qui paraissiez m'avoir dit la vérité. — *S.* Je puis vous l'indiquer. Mais ici nous avons besoin de réunir nos efforts pour prendre les vrais moyens de devenir meilleurs. Car quand je parle de la nécessité de s'instruire, je ne l'applique pas seulement à vous; je le dis encore

bien plus de moi-même. Sur ce point, il n'y a entre vous et moi qu'une seule différence. — *Al.* Laquelle donc? — *S.* Periclès est votre tuteur, mais le mien est bien meilleur et bien plus sage. — *Al.* Eh! quel est donc le vôtre? — *S:* C'est DIEU, mon cher Alcibiade. »

Un peu plus loin je remarque encore cet endroit du dialogue. « *S.* Savez-vous maintenant comment vous pourrez bannir de votre âme tous les mouvements, toutes les affections contraires à la vraie sagesse? — *Al.* Je crois le savoir. — *S.* Et comment? — *Al.* Si vous le voulez, ô Socrate. — *S.* Cela est fort mal dit, Alcibiade. — *Al.* Comment donc fallait-il dire? — *S.* Si DIEU le veut. — *Al.* Oui, c'est cela même, si DIEU le veut. »

Ce n'est pas seulement dans le *premier Alcibiade*, qu'est proclamée cette vérité que la sagesse vient de Dieu, on la trouve dans bien d'autres traités des Dialogues de Platon. « Il faut, dit-il dans le 7.e livre de la République, il faut que l'âme, quittant ce séjour ténébreux qui l'environne, s'élève jusqu'à l'ÊTRE, par la seule route qui y conduit; et c'est cette route que nous appelons la vraie philosophie. »

Il termine son Phèdre par cette prière : « O Dieu bon! donnez-moi d'être beau intérieurement; et faites que tout ce que je possède extérieurement soit conforme à mon intérieur! Je ne me croirai riche, qu'autant que je serai sage. »

« Je n'ai de moi-même aucune sagesse, ni petite, ni grande : Dieu seul est sage, répète-t-il souvent dans l'Apologie. Ils croient savoir quelque chose, lors-

qu'ils ne savent rien. Pour moi, comme je ne sais rien de moi-même, je sens aussi ne rien savoir; et c'est en cela seulement que je parais plus sage. »

Il ne s'explique ni moins fortement, ni moins clairement, dans son Théagène, et dans d'autres endroits de ses écrits qu'il serait trop long de vous citer. C'en est assez pour vous convaincre combien Socrate, et après lui Platon, étaient persuadés de cette vérité, que la vraie sagesse vient de Dieu, c'est tout ce que je me propose en ce moment. Passons à la seconde vérité : *Ce qui constitue l'homme, ce n'est ni le corps, ni l'union de l'âme et du corps, mais l'âme seule.* Cette seconde proposition effaroucherait peut-être plus encore que la première. La définition sémi-matérialiste qu'on a coutume de donner de l'homme, dans nos écoles de philosophie, les plus éloignés en apparence du matérialisme, a été la source de tant de notions fausses sur la nature humaine, qu'il n'est pas facile, sur ce point, de nous ramener à la vérité. Voyons comment Platon envisageait l'homme, et quelle idée il se formait de sa véritable nature.

« Celui qui se sert d'un objet, et cet objet même dont il fait usage, sont nécessairement deux choses différentes. La scie avec laquelle on coupe, n'est pas l'ouvrier qui coupe. Or, l'homme se sert de son corps; l'homme est donc autre chose que ce corps qu'il emploie à différents usages; mais qui est-ce qui se sert du corps, si ce n'est l'âme? et cette âme, en effet, ne commande-t-elle pas au corps comme à un instrument dont elle a besoin pour exécuter les actes qu'elle désire. L'homme ne peut donc être qu'une de ces trois

choses : où l'âme, ou le corps seul, ou la réunion de l'âme et du corps. Ce n'est pas le corps seul ; car nous sentons que ce n'est pas le corps qui se commande à lui-même ; il est soumis à l'empire *d'un autre*, et *cet autre*, puisqu'il commande, doit lui être supérieur. Le corps seul n'est donc pas l'homme ; mais n'est-ce point la réunion de l'âme et du corps ? Nous sentons que l'homme est un, et qu'il est aussi celui qui commande. Or, ce n'est pas le corps et l'âme réunis qui commandent. L'âme a toujours l'empire, le corps est toujours instrument. Ce n'est donc pas la réunion de l'âme et du corps qui constitue proprement l'homme. C'est donc l'âme seule... Si cette vérité avait besoin d'une nouvelle preuve, il n'y aurait qu'à examiner avec soin ce que j'ai appelé *l'être en lui-même*.

» Il n'y a donc en nous, continue-t-il, rien de plus grand, rien de plus excellent que notre âme. Ainsi celui qui ne connaît que son corps et ce qui a rapport au corps, ne se connaît pas lui-même... Celui donc qui prend soin de son corps, prend soin d'une chose qui lui appartient, mais il ne prend pas soin de lui-même, et celui qui ne pense qu'à amasser de l'argent, par exemple, non-seulement ne s'occupe pas de lui-même, mais il ne s'occupe pas même de ce qui lui appartient : c'est quelque chose de plus éloigné de lui encore... C'est donc de notre âme que nous devons prendre soin ; c'est à la perfectionner que nous devons employer tous nos efforts. »

J'ai un peu abrégé ce passage du premier Alcibiade ; mais j'ai conservé le raisonnement et la pensée de Platon dans toute leur intégrité, je n'ai supprimé que

les détails où il entre pour fortifier son sentiment, détails qui n'étaient pas nécessaires pour vous le bien faire connaître. Cette doctrine serait-elle goûtée de nos jours ? La faire adopter comme certaine, ou même comme vraisemblable, serait une tâche, peut-être, bien difficile, dans un siècle qu'on peut, sans le calomnier, accuser d'être un peu trop matérialiste. Cependant les avantages qui en résulteraient pour la société me paraissent si grands, qu'il serait bon d'essayer. Mais comment parler de la troisième vérité que j'ai remarquée dans ce même dialogue de Platon ? *L'âme humaine ne peut se connaître, si elle ne se voit dans* CELUI QUI EST *comme dans un miroir.* Certes, voilà une proposition qui sent fort la mysticité. Ce ne serait pourtant pas aux yeux du vrai philosophe, une raison pour la rejeter sans examen. Il y a des vérités qui paraissent fort étranges au premier abord, et qui n'en sont pas moins des vérités souvent très-utiles. Sans chercher à approfondir celle dont il s'agit ici, voyons comment Platon a développé sa pensée.

« S. Comprenez-vous bien, je vous prie, le sens de cette inscription si célèbre de l'oracle de Delphes : *Connais-toi toi-même* ? — Al. Que voulez-vous dire, Socrate ? — S. Je vais vous communiquer ce que je soupçonne du sens de cette inscription, et du conseil qu'elle donne. Il me semble que pour vous le faire bien comprendre, on ne peut trouver de comparaison plus propre que celle-ci, tirée de la vue. — Al. Comment cela ? — S. Ecoutez ; faites bien attention. Si cette inscription parlait à notre œil, comme

elle parle à un homme, et qu'elle lui dit : regarde-toi toi-même ; que penserions-nous qu'elle lui conseillerait ? Ne serait-ce pas de se regarder dans une chose où l'œil peut se voir lui-même ? — Al. Sans doute. — S. Et quelle est la chose que notre œil peut voir en même temps qu'il s'y voit lui-même ? — Al. Un miroir, ou autre chose semblable. — S. Fort bien. N'y a-t-il pas aussi dans l'œil un endroit qui fait le même effet qu'un miroir ? — Al. Oui, il y en a un. — S. Vous avez donc remarqué que toutes les fois que nous regardons dans un œil, nous apercevons notre visage dans cette partie de l'œil placée devant nous, et qu'on appelle prunelle, comme dans un miroir qui rend parfaitement l'image de celui qui s'y regarde. — Al. C'est très-vrai. — S. Un œil considérant un autre œil, et se regardant dans cette partie qui est la plus parfaite, et qui seule à la faculté de voir, s'aperçoit donc lui-même. — Al. Cela est évident. — S. Et si l'œil se regardait dans toute autre partie du corps de l'homme, il ne s'y verrait pas ? — Al. Non, assurément. — S. L'œil, pour se voir lui-même, doit donc se regarder dans un autre œil, et dans cette partie de l'œil, où réside toute sa vertu, c'est-à-dire la vue ? — Al. Oui, sans doute. — S. Mon cher Alcibiade, n'est-ce pas ainsi pour l'âme ? Ne doit-elle pas, pour se voir elle-même, se regarder dans une âme, et dans cette partie de l'âme, où réside toute sa vertu, qui est la sagesse ? — Al. Cela me paraît ainsi. — S. Et pouvons-nous concevoir une autre partie de l'âme plus parfaite, et en quelque sorte plus divine, que celle où réside la science et la con-

gesse ? Al. Je ne le crois pas. -- S. Or, cette partie de l'âme est celle qui ressemble à la divinité, et celui qui s'y regarde, et qui y contemple tout ce qui est divin, Dieu et la sagesse, celui-là seul pourra se connaître parfaitement. »

Je ne doute point qu'en lisant ce passage, bien des gens, même de ceux qui se disent philosophes, ne verraient là qu'une doctrine bien obscure et bien insignifiante. Cependant, pour peu qu'ils voulussent encore écouter Platon un instant, ce sage leur répondrait : « Qui de vous est descendu dans ces abymes souterrains, où des esclaves enchaînés travaillent, vivent et meurent? Supposez qu'ils y naissent, ces enfants de la nuit : ne pourront-ils pas croire qu'il n'y a d'autre lumière que la lueur éteinte de la lampe qui les éclaire ? Si un être vivant annonce dans ce tartare qu'il est un soleil auprès duquel leur charbon allumé ne serait qu'une ombre, les malheureux ne seront-ils pas assez à plaindre pour en douter? Et si, rompant leurs chaînes, on les produit à la splendeur de l'astre du monde, quel ne sera pas d'abord leur aveuglement ! Quelles cuisantes douleurs n'éprouveront-ils pas jusqu'à ce que, ne reposant plus leur vue sur l'ombre des êtres, ils puissent considérer le vif éclat de la réalité ! Tel est notre état, mes amis, telle est notre faiblesse ; mais, dès que nous pourrons fixer nos regards sur le soleil des intelligences, nos yeux seront guéris. » (Républ. Liv. 7.)

Quatrième vérité proclamée dans le premier Alcibiade : *L'âme qui se connaît devient l'image de Dieu ; sans cela elle ne peut être ni juste, ni sage, ni heureuse*. Cette vérité n'est que la conséquence des trois

autres. Voici comment Platon l'expose : « Nous ne pouvons rendre un objet meilleur, si nous ne connaissons pas cet objet, et ce qui lui convient. Nous ne connaîtrons donc jamais l'art de rendre l'homme meilleur, si nous ne savons pas ce que c'est que l'homme. Or, si nous parvenons à découvrir *celui qui est*, nous nous connaîtrons ; mais tant que nous l'ignorerons, nous ne pourrons jamais acquérir la connaissance de nous-mêmes... Or, celui qui ne se connaît pas lui-même ne sait ce qu'il fait ; et, par conséquent, il se trompe souvent dans sa conduite, tant privée que publique. Celui qui se trompe agit mal, et celui qui agit mal ne peut être heureux. Nul ne peut donc être heureux, s'il n'est sage et bon. Tous les méchants sont donc malheureux. Ainsi, la puissance, les richesses ne suffisent pas pour rendre l'homme heureux ; il faut encore la sagesse.... Oui, Alcibiade, si vous agissez avec droiture et équité dans vos propres affaires, comme dans celles de l'état, vous plairez à DIEU et vous lui deviendrez semblable. Pour cela, vous ne ferez rien sans avoir, comme je vous l'ai dit, l'œil fixé sur la lumière divine. Car c'est en vous regardant dans cette lumière que vous verrez vous-même, et que vous reconnaîtrez les biens qui vous sont propres. Si, au contraire, vous agissez contre les droits de la vraie justice, ne considérant que *ce qui est opposé à Dieu et à la lumière* vous resterez plongé dans l'ignorance de vous-même, et vos actions participeront à la nature de l'objet *non divin et ténébreux*, sur lequel vous aurez fixé vos regards. Il n'est pas possible, nous dit-il encore dans son Théétète, que le mal soit entièrement banni de la société des hommes ; il

enveloppe nécessairement la nature mortelle et le monde que nous habitons. C'est pourquoi nous devons nous efforcer de nous éloigner le plus possible de ce séjour du mal, et nous nous en éloignons quand nous travaillons à nous rendre semblables à Dieu par la justice et la sainteté unies à la sagesse. »

Eh ! bien, ne trouvez-vous pas qu'il y a dans cette doctrine quelque chose de véritablement grand, et qui répond au noble désir que vous avez de vous perfectionner et de devenir meilleur. Il y a là des vérités utiles ; et quel fruit ne produiraient-elles pas, si on s'occupait de les approfondir et de les expliquer dans les cours de philosophie. En apprenant aux jeunes gens ce qu'ils sont dans la réalité, ce qu'on a droit d'attendre d'eux pour le bonheur de la société, on formerait des âmes fortes et généreuses, capables de comprendre en quoi consiste la vraie liberté : au lieu que cette philosophie matérialiste ou semi-matérialiste, qui règne dans nos écoles, n'est propre qu'à dégrader, énerver les esprits, et à ne nous donner, même avec des institutions libres, qu'une société esclave, qui ne secouera un joug importun que pour s'en imposer un autre ; parce qu'elle manquera toujours des vertus et des mœurs, qui peuvent seules former un peuple libre.

Y.

Le Siége de Nantes en 1793.

28 ET 29 JUIN.

Extrait des Mémoires d'un Garde National.

Le jour du danger était venu, l'insurrection, comme une rapide avalanche, entraînait en roulant à travers les campagnes, les habitants des châteaux et les populations des villages. Ces bandes d'abord timides, dispersées dans les hameaux, retranchées derrière les buissons, étaient devenues des armées qui marchaient en bataille, avaient des canons et prenaient des villes. Déjà leurs masses profondes couvraient les deux rives de la Loire, et, dans leur cercle immense, enveloppaient notre vieille cité. L'attaque était prochaine; ce jour même, demain, peut-être, qui pouvait dire quel serait notre sort!...

Quelques corps décimés par la mitraille, quelques

détachements de volontaires obtenus à force de supplications, deux ou trois mille habitants, soldats improvisés, n'ayant que du courage et du dévouement; étaient seuls à défendre une ville de deux lieues de circonférence et ouverte de toutes parts, contre un ennemi que la renommée disait être vingt fois plus nombreux, et qui, dans l'ivresse du triomphe, nous regardant déjà comme une proie facile, accourait en foule, pareil à des loups affamés pour prendre part à la curée.

Au nord, c'était la grande armée d'Anjou, fière de ses nombreux succès, maîtresse de toute la rive droite de la Loire, depuis Saumur jusqu'aux portes de Nantes; elle marchait sous les ordres de Cathelineau, de Bonchamp, de vingt autres chefs expérimentés qui ne craignaient plus de lutter avec les généraux de la république. Respectés de leurs soldats, ils imposaient la puissance de leurs talents, de leur bravoure, à ces masses remuantes et indisciplinées de paysans que soutenait encore une foule de déserteurs français et allemands, de contrebandiers, de gardes-chasse, tous gens habitués à la fatigue et familiarisés avec le danger.

Au sud, s'avançaient les insurgés du Bocage de la Vendée, de la rive gauche de la Loire, les soldats de Charette; là, il n'y avait point d'armée, à bien dire; c'étaient des bandes éparses, divisées par paroisse et marchant sous vingt chefs différents, pour la plupart ignorants barbares et peu maîtres de leurs soldats qui les défaisaient au gré de leurs caprices. Mais cette troupe désordonnée, quand venait le moment de

l'attaque, se formait en redoutables phalanges, qui se ruaient avec des cris de rage sur les bataillons républicains, et, dispersées par la mitraille, fuyaient pour se reformer plus loin et charger de nouveau leur ennemi étonné.

Ces campagnards, arrachés à leur vie simple et paisible, habitués depuis des siècles à une soumission sans bornes, avaient retrouvé tout-à-coup, comme leurs ancêtres, dignes rivaux des Romains, cette audace qui s'accroît avec le mépris de l'autorité, cette fureur terrible qui s'exalte à l'espoir du pillage, aux flammes de l'incendie. Recrutant dans leur course les paysans qu'ils rassemblaient au son du tocsin, les nobles qu'ils obligeaient à marcher confondus dans leurs rangs, ils partaient sans munitions, sans armes et trouvaient des vivres et des canons; vingt fois abattus, leurs bandes renaissaient plus nombreuses, plus acharnées, et lassaient parfois le robuste courage de leur vainqueur.

Maîtres de toute la rive, à l'exception de Paimbœuf qui luttait avec une constance héroïque, leurs camps assis dans la lande de Ragon, aux Cléons, à la Croix Moriceau, menaçaient nos postes avancés du Pont Rousseau et de Saint-Jacques.

Vainement les agents du Comité Nantais parcouraient les départements voisins, implorant l'assistance des patriotes en faveur de notre malheureuse ville, une funeste insouciance rendait vains tous leurs efforts, et les soldats du général Biron, annoncés, attendus de jour en jour, n'avaient point encore paru. Pourtant un mouvement bien combiné entre les forces rassemblées à Tours et l'armée de Poitou, pouvait d'un

seul coup abattre l'insurrection. Mais le projet de marcher sur Paris, contre les anarchistes, préoccupait toutes les têtes : notre cité était abandonnée à elle-même : on eût dit qu'une perfidie atroce voulait, en nous accablant, livrer à nos ennemis la Bretagne et peut-être la France elle-même.

Le sang de nos frères venait de couler dans une attaque meurtrière aux portes de la ville; la garde nationale avait vu tomber son chef, le brave Coeslier, qui, frappé d'un coup mortel, criait au général Beysser : « Je meurs pour mon pays, je suis content. » Malgré ce sinistre et sanglant prélude, malgré les terribles menaces contenues dans la proclamation des chefs de l'armée d'Anjou (1), et l'avis du général Bonvoust, qui avait déclaré la défense impossible, les Nantais ont repoussé d'un commun accord la capitulation honteuse qui leur est offerte; ils jurent de venger leurs frères ou de mourir pour la défense de leur cité et de leurs familles. Nantes est mis en état de siége, le salut de tous est confié au général Canclaux, commandant en chef l'armée des côtes, vieux guerrier prudent et expérimenté. Le brave Beysser, commandant temporaire de

(1) Les conditions de cette capitulation étaient que le drapeau blanc fût arboré sur les murs de la ville, que la garnison mît bas les armes et apportât les drapeaux nationaux pliés, que toutes les caisses publiques fussent également apportées, que toutes les armes et munitions fussent remises, et qu'on envoyât pour ôtages les membres de la Convention, alors en mission à Nantes. En cas de refus, la ville, si elle tombait au pouvoir de l'ennemi, devait être livrée à une exécution militaire, et la garnison passée au fil de l'épée.

Nantes, doit lui prêter l'appui de son énergie, de son courage ; mais les talens, les vertus guerrières de ces deux chefs pouvaient-ils suppléer au petit nombre de nos défenseurs, et détourner l'orage prêt à fondre sur nous ?

Le 28 juin, on annonce que l'ennemi est en marche ; les habitants courent aux armes ; tout s'apprête pour la défense : l'armée est aux avant-postes ; des batteries, des bateaux armés protègent le cours de la Loire. Soudain une nouvelle terrible circule au sein de la cité et frappe tous les cœurs. Le poste de Nort a été attaqué et forcé ; le 3.e bataillon de la Loire-Inférieure, réuni aux gardes nationaux du lieu, l'a défendu avec acharnement depuis huit heures du soir jusqu'à cinq heures du matin ; il a fallu céder au nombre, à la trahison, et évacuer la ville en sauvant le drapeau. Dès-lors, le plan conçu par l'ennemi allait recevoir son exécution ; toutes les routes désormais lui étaient ouvertes, toutes les communes du département étaient soumises aux deux armées dont les colonnes s'avançaient vers nous pour nous presser, en même temps, au nord et au midi. Déjà les soldats du camp de Ragon, devenus plus audacieux en apprenant le succès de leurs alliés, se montrent devant le poste du Pont-Rousseau, et, parodiant la joie républicaine, dansent la *carmagnole* autour d'un feu de joie ; un coup de canon arrête leur chant et tue ou disperse les danseurs.

Beyssen est accouru, furieux de tant d'audace et croyant que l'attaque principale va être dirigée sur ce point ; il veut pour le service de l'artillerie que les maisons du faubourg soient abattues et que les

habitants rentrent dans la ville avec leurs effets; bientôt le bataillon des Côtes-du-Nord abandonne par ses ordres le poste avancé qu'il occupait en tête du faubourg et prend position en deçà de la Sèvre.

Canclaux, de son côté, vient d'être prévenu que la colonne signalée sur la route d'Ancenis, s'avançait rapidement. Le camp formé près du village de Saint-Georges, ne pouvait tenir contre des forces imposantes, l'ordre d'avancer et de se porter aux barrières est donné. Mais en homme habile, le général veut cacher ce mouvement aux yeux de l'ennemi qui commençait à se montrer, il fait engager à dessein le combat par l'avant-garde, pendant que les effets, les charriots rentrent dans la ville. Dans peu d'heures la retraite est opérée heureusement et les troupes sont en bataille aux barrières. La nuit est venue, toute attaque a cessé; l'armée entière reste sous les armes, et dans la ville on attend avec anxiété ce jour qui doit décider de notre sort.

J'étais demeuré assis à ma fenêtre, tout prêt à marcher au combat; je voyais briller au loin dans la campagne les feux des ennemis; les *qui vive!* des sentinelles, qui parvenaient jusqu'à moi, et le pas lent et mesuré des patrouilles troublaient seul ce vaste et imposant silence auquel allait succéder avant peu le carnage et la mort. Mes regards s'abaissaient tristement sur cette ville si calme, si paisible; mon cœur se serrait en pensant que dans quelques heures, peut-être, tout ce qui frappait mes regards allait devenir la proie des flammes. Alors, je soupirais et détournais la vue pour contempler mon enfant sommeillant

doucement dans son berceau près de sa mère, qui, la tête penchée sur son sein, venait d'oublier pour un instant ses fatigues et ses longues et mortelles angoisses.

Mon âme était affaissée sous le poids d'un horrible avenir; une pensée unique dominait mon être, enchaînait mes facultés... L'horloge vient de sonner deux heures. Tout-à-coup un bruit effrayant me fait tressaillir; je prête l'oreille... plus de doute c'est le canon; le combat commence; par un mouvement convulsif je m'arrache de la fenêtre et je saisis mes armes. En ce moment, Marie s'éveille, pâle, étonnée, me considère, jette un cri... Une décharge d'artillerie venait de retentir jusqu'à elle; elle tombe entre mes bras, suffoquée, presque mourante. — Pauvre femme, dis-je, en la reportant sur son siége, ayons confiance en Dieu! Je déposai un baiser sur le front de mon fils; je sentis la main de Marie qui par un mouvement convulsif cherchait à me retenir: Oh! reste, me dit-elle, reste auprès de moi! — Et qui te défendrait, qui sauverait notre enfant? Tu as raison... mon ami; puis d'une voix expirante en me désignant du doigt, le lieu de l'attaque elle ajouta: Charles, mon père est là... Je le sais, répondis-je en frémissant, prié le ciel pour lui, pour nous trois, et, après l'avoir serrée dans mes bras, je m'élançai hors de l'appartement.

Déjà un murmure confus, qui allait croissant d'instants en instants, remplissait toute la ville; puis voilà le tumulte à son comble, des hommes armés sortent de toutes les maisons, débouchent par toutes les rues, demandant où est l'ennemi; des lumières apparaissent

aux fenêtres, des femmes s'y montrent en poussant des cris de terreur ou de vengeance; des cavaliers passent rapidement; après eux, ce sont les lourds caissons de l'artillerie, et les troupes qui marchent au pas de charge en chantant la *Marseillaise*, pendant que les sons lugubres du beffroi, et du tambour, qui bat la générale, retentissent au loin dans la cité.

C'était, à la fois, un admirable et déchirant tableau que cette métamorphose opérée tout-à-coup dans une ville, naguère si paisible, et étrangère, depuis des siècles, aux chances désastreuses de la guerre et aux horreurs d'un siège. Sa population de commerçants, d'ouvriers pacifiques, s'était changée tout entière, comme par enchantement, en une population de soldats; il n'y avait chez tous qu'une seule pensée; les femmes mêmes semblaient partager l'exaltation des combattants et surmonter leur faiblesse, pour s'occuper uniquement du soin d'être utiles à leurs défenseurs.

Le combat était engagé sur les Ponts; mais à la mollesse de l'attaque, il était aisé de reconnaître qu'on avait seulement tenté d'opérer une diversion. En effet, quelques heures après, une vive canonnade se fait entendre sur la route de Paris; on s'y bat avec acharnement. Bientôt la colonne ennemie, descendue de Nort, se déploie sur les routes de Rennes et de Vannes; les débris du 109.e régiment, martyr de la liberté en Amérique, trop faibles pour résister à ces corps soutenus d'une formidable artillerie, abandonnent le camp de la Sauzinière pour rentrer dans les faubourgs. Alors l'ennemi ne trouvant plus d'obstacles, établit ses batteries sur la route, à demi-portée de canon de nos postes;

ses tirailleurs se jetent dans les champs, dans les jardins, occupent les maisons voisines, et engagent une vive fusillade avec les nôtres.

A huit heures, la bataille est devenue générale; il n'est pas un sentier, une avenue autour de notre cité, qui ne soit le théâtre d'un combat sanglant et acharné. Que d'héroïsme et de férocité, que de vertus et de fanatisme dans cet épisode de nos guerres civiles! Là, c'est le malheureux paysan qu'une voix puissante et redoutée pousse au carnage, au nom de la religion, et par l'espoir du pillage d'une ville opulente; c'est l'instinct simple et grossier, dont on fait une férocité hideuse, et qui méconnaît la voix du chef, contraint de gémir sur des crimes qu'il ne peut arrêter. C'est l'honnête homme entraîné dans cette arène de sang, qui retrouve un ancien ami dans les traits de sa victime, ou tombe frappé de la main d'un frère. Ici, c'est le vicaire Gambart, devenu grenadier de la garde citoyenne, qui repousse d'un poste périlleux un père de famille, et reçoit le coup mortel qui lui était destiné; c'est le sergent Dubreuil, n'enlevant à un chef ennemi, qu'il vient d'abattre, que son fusil, et rejetant l'or qu'il portait; c'est le représentant Coustard, abandonnant le comité pour combattre au premier rang. Ce sont de pauvres blessés se relevant avant d'expirer pour adresser un dernier hommage à la liberté!...

Le bronze tonne autour de la ville, un cercle de feu et de fumée l'enveloppe comme un immense incendie. L'intérieur de la cité est morne et silencieux, les rues sont désertes, seulement par intervalle des

des patrouilles de vétérans les parcourent, font fermer les cafés, les cabarets, travailler les boulangers, dispersent les rassemblements de femmes; envoient au combat les citoyens en retard, et prennent soin des blessés.

Au premier signal de l'attaque, leur chef leur a fait cette énergique allocution: « Citoyens, ce jour va » couvrir les Nantais de gloire ou d'une honte éter» nelle; persuadés de leur courage et de leur énergie, » jurons de ne point parler de capitulation et de mou» rir plutôt que de nous rendre à des rebelles. » Tous avaient répondu: « Nous le jurons! »

Qu'elle fut longue cette journée de deuil et d'angoisses pour les femmes, les vieillards, les enfants qui attendaient leur délivrance ou la mort; de moments en moments les rapports arrivent, se croisent, reproduits sous vingt formes différentes, et jettent tour à tour l'espoir et la consternation dans les cœurs.

De part et d'autre on combat avec une égale fureur; pour les assaillants, c'est l'espoir du pillage, d'une conquête importante; pour tous nos compatriotes, c'est la conservation de la liberté, de tout ce qui nous est cher. Canclaux et Beysser se montrent partout au premier rang. Je me trouvais au fort de la mêlée, lorsque j'aperçus devant moi un vieillard vénérable; le sang ruisselait sur ses cheveux blancs... c'était lui, je m'élançai, il me reconnut et me tendit les bras: une montagne de cadavres nous séparait, en ce moment un homme hideux, en bras nus, couvert de sang, accourt: « Brigand, s'écrie-t-il, tu veux séduire les nôtres; meurs! » Il lui plongea sa baïonnette

dans le corps ; le vieillard tomba en prononçant le nom de Marie ; je levai mon fer sur l'assassin, un groupe de soldats qui fuyaient, le déroba à la mort ; je ne pus que m'emparer de la décoration qui brillait sur la poitrine du vieux Chevalier de Saint-Louis. En ce moment les cris de *Victoire !* retentissaient autour de moi ; de toutes parts l'ennemi battait en retraite. La patrie était sauvée, mais à quel prix ! Que de sang avait coulé, et c'était celui de nos frères, des Français...

Je courus vers ma demeure : Marie, en me voyant, se précipita dans mes bras : « Dieu soit loué ! Te voilà, s'écria-t-elle.... Et mon père !... Je gardai le silence et baissai les yeux... Mon père ! « répéta-t-elle avec plus de force... Je fis briller la croix de Saint-Louis ; la pauvre fille comprit son malheur et tomba évanouie dans mes bras.

L. A.

FRAGMENTS

Trouvés à l'Ile d'Elbe.

. . . .

La société politique en Europe chancelle : sa chûte est prochaine. Trônes et rois, peuples et cités, tout sera entraîné, nulle puissance humaine n'est capable d'y résister.

La force même d'Atlas qui soutenait le ciel, succomberait sous le poids d'un édifice qui s'ouvre et craque de toutes parts. Ainsi que le fruit mûri par la saison tombe sans qu'on le touche : ainsi les états se réduisent en poussière sans qu'on les ébranle, dès que leur automne est venu. L'Europe civilisée est arrivée au point où se trouvait la vieille Italie, lorsque l'aigle fatigué ploya ses ailes et s'abattit. L'orage de la révolution, après avoir plané sur la France, s'étendra vers le nord, et couvrira, d'une nuit profonde, l'ancien continent ; chargés de matières électriques, les nuages s'embrâseront ; il faut que le tonnerre gronde ; le tonnerre épurera l'air.

Moi seul, je pouvais sauver le monde, et nul autre. Je lui aurais donné à vider en un seul trait le calice des douleurs ; il faudra maintenant qu'il le boive goutte à goutte. Insensés ! ils se croient sauvées parce

qu'ils m'ont détrôné ; ils ne sentent pas qu'ils ont brisé l'anneau de fer qui retenait au port le navire arraché à la tempête ; ils ne sentent pas que les peuples ne peuvent plus se passer de despotisme et que j'en avais la vertu. (C. F.)

Ainsi que le corps humain, les états ont des ressorts qui vieillissent et s'usent. Quand ces ressorts sont dans leur force, ils vont d'eux-mêmes sans le secours des hommes chargés de les faire mouvoir. Ils font plus et soutiennent ces hommes en les obligeant à suivre le fardeau de la machine ; mais quand les ressorts sont usés, il faut alors que des hommes soient forts : deux ou trois empereurs ont retardé la chûte de l'empire romain, c'est que leur génie était partout, suppléait à tout.

Voyez la France en 1789 : les factieux sont venus toucher le trône, il est tombé en poussière. Je l'ai refait. Les peuples m'ont vu prendre quatre planches et un tapis de velours. Il n'y avait là rien de bien imposant, mais j'étais dessus, le trône était moi, car la force était en moi : mes successeurs n'avaient plus qu'à dormir. On se serait long-temps rappelé qu'à leur place j'avais donné des lois au monde ; leur trône aurait été autre chose aux yeux des peuples que quatre planches et un tapis de velours.

. . . .

Au désert, j'entendis tout-à-coup mes soldats crier : Thèbes ! Thèbes ! et leur front se baissa religieusement vers la terre ; dans quelques pierres informes où s'abreuvaient les chameaux, nous vîmes cette Thèbes des temps antiques, qui par chacune de ses portes faisait sortir 10,000 combattants.

. . . .

Le mal qui travaille l'Europe m'est connu. Les classes inférieures sont devenues trop nombreuses. Les classes supérieures ne se sont point accrues en proportion; c'est la faute des rois; il fallait tirer d'en-bas tout ce qui demande à monter; c'est ce que je faisais. Je n'avais pas permis que l'orgueil de ma noblesse l'empêchât de se recruter; avec ma légion-d'honneur j'enrégimentais tous ceux qui sortaient de la foule, n'importe comment. Bravoure, esprit, talents, fortune, tout était bon, pourvu qu'il y eût supériorité; j'avais soin également de forcer les familles nobles à donner leurs filles à des hommes sans bien: c'était un pauvre de moins et un riche de plus. . . . .

J'en agissais de même avec les anciens noms, je les mêlais avec les nouveaux. Ce mélange ajoutait au poids des uns et diminuait le poids des autres. Je rétablissais ainsi l'équilibre rompu par la vanité. . .

Pour soulager le sol de la France, je jetais des hommes dans les pays conquis. Les peuples trop rassemblés sont turbulents; au lieu de les laisser s'amonceler sur un point, il faut les étendre. — Pour ce qui touche à la politique des peuples anciens, quoique féroce, elle mérite d'être étudiée. Lorsque le nombre des esclaves alarmait la cité, ils les faisaient égorger dans un temple. C'est une action infâme, sans doute, mais elle faisait connaître qu'ils sentaient la nécessité d'émonder l'arbre de temps en temps. Ce n'était pas seulement par le fer qu'ils diminuaient les classes souffrantes, c'était en distribuant aux pauvres citoyens, après la guerre, les terres des vaincus. A défaut de terre je distribuais, lorsque j'avais conquis,

j'établissais des dotations dans les provinces que je réunissais à l'empire.

Ce n'était pas assez, j'aurais fait plus. Les anciens avaient une autre politique, ils allaient au loin fonder des colonies. L'exemple est bon à suivre. J'y songeais, je méditais un projet digne de mon siècle et de la postérité. Maître de la Russie, je demandais la Grèce aux Ottomans. S'ils l'avaient refusée, je marchais sur Constantinople, je faisais de Venise un arsenal, et je m'élançais sur le croissant, je lui portais la terreur qu'il nous apporta jadis; ainsi je payais la dette des peuples de l'Allemagne, comme à Rosbach, j'ai payé la dette de la France aux soldats de Frédéric. La Grèce à moi, je faisais un appel à l'Europe. Je renouvelais les croisades, je leur donnais la couleur de mon siècle. Athènes eût été pour mon expédition ce que fût Jérusalem à Godefroy-de-Bouillon. De tous les hommes inutiles et sans biens, qui embarrassent les états de l'Europe, je faisais des Spartiates et des Athéniens. Les poëtes m'auraient secondé; leur imagination amante du merveilleux et des grands souvenirs, se serait embrâsée. Ils auraient été l'hermite Pierre de mon siècle. Je donnais par là 300 ans de plus à l'Europe.

Sans les croisades et sans la découverte de l'Amérique, ce qui arrive aujourd'hui serait arrivé déjà. *Pierre Colomb* et *Cortez* ont été de grands accidents.

On a cru que les écrivains philosophes avaient préparé l'état actuel de l'Europe, changé les idées des hommes, que c'étaient eux, qui en prêchant la désobéissance, et en détruisant la morale religieuse

avaient contribué à la révolution de 1789. C'est une erreur : ce ne sont pas les livres qui font l'esprit du lecteur qui appelle les livres qui lui conviennent ; il ne faut qu'un livre pour condamner tout un siècle. Trente années plus tôt Voltaire n'aurait pas écrit un mot de ce qu'il a écrit.

Ce projet sur la Grèce, je l'avais conçu en Italie, lors de mes premières campagnes. J'y avais envoyé un homme de lettres. Comme je ne voulais pas m'en expliquer entièrement, et qu'il ne sut pas me deviner, il me servit mal. J'ai quelque part les instructions que je lui avais données.

. . . .

Au lieu d'envoyer La Peyrouse avec 3 vaisseaux, Louis XIV aurait dû lui en donner 10. Il fallait lui donner la souveraineté des terres qu'il allait découvrir. Louis XVI en protégeant la république des Etats-Unis......

Ici se terminent ces feuillets apportées à Londres par lord Campbell, qui croisait devant l'île d'Elbe, et qui fit main basse sur tous les papiers qui s'y trouvaient lorsque Bonaparte vint faire ici son 20 mars.

TABLEAU DES OBSERVATIONS MÉTEOROLOGIQUES, *faites à Nantes, à 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

NOVEMBRE 1830.

JOURS DU MOIS	MATIN, à sept heures. Phase de la Lune.	Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents.	SOIR, à trois heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents.	ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
		mèt.	p. l.					mètr.	p. l.					
1		0,765	28,3,2	+ 11,2	+ 9	78	ouest	0,765	28 3,4	+ 11,2	+ 9	78	ouest	Brumeux, couvert, pluvieux.
2		0,765	28 0,2	+ 10	+ 8	78	ouest	0,700	28,1	+ 11,2	+ 9	79	o. s. o.	*Idem*, *idem*.
3		0,758	28	+ 10	+ 8	78	ouest	0,757	27,11,6	+ 12,5	+ 10	75	ouest	Nuageux, brumeux.
4		0,757	27,11,6	+ 10	+ 8	81	s. o.	0,757	27,11,5	+ 13,6	+ 11	80	o. s. o.	*Idem*, *idem*, pluvieux.
5		0,759	28 0,5	+ 10	+ 8	80	sud	0,755	27,10,8	+ 15	+ 12	80	s. s. o.	Brume épaisse, couvert, pluvieux.
6		0,753	27,9,9	+ 12,5	+ 10	80	sud	0,747	27,7,2	+ 10,2	+ 13	85	s. o.	Couvert, brumeux, tempête.
7		0,740	27,4	+ 15	+ 12	85	s. o	0,742	27,5	+ 15,4	+ 12,5	82	s. o	Grand vent le matin, couvert, brumeux, pluvieux.
8	☾ 10 h. 46' matin.	0,749	27,8,2	+ 10	+ 8	80	s. o.	0,754	27,11,3	+ 15	+ 12	78	ouest	Nuageux, brumeux, pluvieux.
9		0,556	27,11,2	+ 7,5	+ 6	75	n. o.	0,756	28	+ 11,2	+ 9	70	s. o.	Brume épaisse.
10		0,558	28	+ [illegible]	+ 5	70	s. e.	0,757	27,11,2	+ 15	+ 12	70	s. s. o.	Nuageux, soleil, vent
11		0,754	27,10,3	+ 15	+ 12	75	sud	0,754	27,10,3	+ 15	+ 12	75	s. o.	Couvert, pluie, vent, brume.
12		0,761	28,1,4	+ 6,2	+ 5	75	n. o.	0,76[illegible]	28,1	+ 13,6	+ 11	70	n. o.	Nuageux, soleil, brume.
13		0,755	27 10,8	+ 6,2	+ 6	70	e. s. e.	0,754	27,10 3	+ 13,6	+ 11	75	s. e.	Nuageux, pluvieux, vent.
14		0,751	27,9	+ 12,5	+ 10	78	s. s. o.	0,751	27,9	+ 15	+ 12	85	sud	Couvert, brumeux, pluvieux.
15		0,752	27 9,5	+ 8,6	+ 7	80	sud	0,755	27,10,8	+ 15	+ 12	81	s. o.	Nuageux, couvert, pluie, vent.
16	● 1 h. 49' soir.	0,747	27,7,[illegible]	+ 12,5	+ 10	80	s. o.	0,743	27,5,4	+ 15	+ 12	80	s. o.	Grand vent, couvert, pluie.
17		0,748	27,7,6	+ 13,6	+ 11	80	s. o.	0,75[illegible]	27,10,3	+ 15	+ 12	78	s. o.	Pluvieux, nuageux.
18		0,754	27,10,3	+ 6,2	+ 5	75	n. o	0,757	27,11 6	+ 7,5	+ 10	70	s. o.	Nuageux, brume, soleil.
19		0,762	28,1,6	+ 3,1	+ 2,5	70	nord	0,766	28,3,6	+ 11,2	+ 9	63	nord	Gelée blanche, soleil.
20		0,764	28,2,8	+ 2,5	+ 2	70	s. e.	0,762	28,1 9	+ 10	+ 8	75	sud	Gelée blanche, brume, nuages, vent.
21		0,762	28 1,9	+ 6,2	+ 5	75	s. s. o.	0,762	28,1 9	+ 10,5	+ 10	75	sud	Brumeux, nuageux.
22		0,759	28,0,3	+ 11,2	+ 9	80	s. o.	0,762	28,1 9	+ 15	+ 12	70	n. o.	Brumeux, couvert, pluvieux.
23		0,765	28 3,2	+ 6,2	+ 5	70	n. o	0,766	28,3 6	+ 13,6	+ 11	70	n. o.	Brumeux, couvert.
24	☽ 11 h. 38' matin.	0,765	28,3,2	+ 8,6	+ 7	70	n. e.	0,765	28,3,2	+ 11,2	+ 9	66	n. e	Brume, soleil.
25		0,76[illegible]	28,2,8	+ 12	+ [illegible]	64	n. e.	0,763	28,2,3	+ 3,6	+ 3	65	est	Brume, gelée blanche, soleil, vent.
26		0,756	27,11,2	+ 0	+ 0	65	est	0,755	27,10,8	+ 3,6	+ 3	65	est	Vent, nuages, brume.
27		0,746	27,6,3	+ 1,2	+ 1	65	est	0,742	27,5	+ 5	+ 4	70	est	Gelée blanche, soleil, pluie le soir, vent.
28		0,742	27,5	+ 8,6	+ 7	80	sud	0,744	27,5,9	+ 12,5	+ 10	80	sud	Nuageux, brumeux, couvert, pluvieux.
29		0,748	27,7,6	+ 6,2	+ 5	75	est	0,749	20,9,2	+ 12,5	+ 10	75	sud	Brumeux, nuageux.
30		0,749	27,8,2	+ 8,6	+ 7	76	n. e.	0,753	27,9,5	+ 12,5	+ 10	74	s. o.	Brume épaisse, nuages.
31	⊙ 3 h. 12' matin													

RÉCAPITULATION jusqu'au 30 Novembre 1830.

Baromètre....	Plus grande élévation............	= 0,766 mill. = 28 p 3,6 lig.
	Moindre élévation............	= 0,740 mill. = 27 4
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur............	+ 13 Réaumur. = 16,2 centigrades.
	Moindre degré de chaleur............	+ » glace. + » centigrades.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité............	= 70 degrés.
	Moindre degré............	= 40 degrés.

Jours dont le vent a soufflé.		Nombre de beaux jours	
Du N............	1	Nombre de beaux jours............	14
N.-E............	2	de couverts............	16
E............	4	de pluie............	14
S.-E............	2	de grêle............	0
S............	7	de vent............	10
S.-O............	7	de gelée............	5
O............	4	de tonnerre............	0
N.-O............	3	de neige............	0
		de brouillard............	23

Il est tombé 0m. 203 mill. de pluie sur la plate-forte de l'observatoire, du 1.er août au 30 octobre.

HUETTE, *Opticien.*

Nantes, Imprimerie de Mellinet.

MELLINET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

17.e Volume. An 1831. 98.e Livraison.

LE

LYCÉE ARMORICAIN,

Revue de l'Ouest.

Le meilleur n'en vaut rien.

PROVERBE POLITIQUE.

PERSONNAGES :

ERNEST, *journaliste.*
EDMOND, *Idem*
BASILE, *Idem.*
ANTOINE, *Idem.*
AUGUSTIN, *Idem.*
LÉOPOLD, *Idem.*
MARCELLIN, *Idem.*

JÉROME, *Idem.*
BRUTUS, *Idem.*
ÉMILE, *Idem.*
PITRE, *Idem.*
ARMAND, *Idem.*
FRANCIS, *Idem.*
SIMONIN, *Idem.*

(*La scène se passe chez Ernest.*)

SCÈNE I.re

Ernest (seul).

Ernest (Il tire sa montre).

Allons, personne ne vient ? Ne dirait-on pas une séance de la chambre des députés.... Que les élus de la nation soient négligents, on le conçoit; ils vont s'occuper des affaires des autres; un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est toujours bien. Mais nous ?... Que diable, ce sont nos intérêts personnels, nos intérêts de journalistes qu'il s'agit de défendre... Patience... ils arriveront peut-être... (*Il se promène.*) Au fond, je ne suis pas fâché que la réunion ait lieu ici.... J'en ai dit un mot au ministère... (*Il rit.*) Ah! ah! ah! c'est plaisant... Faire, tout-à-la-fois, de l'opposition et du *ministérialisme*... Au fait, cette loi sur les journaux n'est pas trop libérale... Nous devons avoir part au gâteau... C'est charmant une révolution, on se presse, on se pousse, on se culbute, et les premiers venus ne sont pas les derniers placés... (*Edmond entre.*)

SCÈNE II.

ERNEST, EDMOND.

Edmond.

Bonjour Ernest. Quelle solitude !

Ernest.

Oui! ces Messieurs ne viennent pas vite.

Edmond.

Il y a quelque chose de plaisant dans notre assemblée.

Ernest.

Messieurs des *Débats*, de la *Gazette*, du *Globe*, de la *Quotidienne*, etc., tous les journalistes enfin réunis sous le même toît et délibérant en commun.

Edmond.

Vive l'intérêt pour réunir les hommes, nous n'avons tous qu'une opinion sur la question du timbre. A propos, je suis fâché qu'on ait introduit un certain M. Francis.

Ernest.

Que diable veux-tu; il se trouvait par hasard à Paris; il est venu lui-même solliciter. Décemment on ne pouvait lui fermer la porte au nez; il représentera nos confrères de la province.

Edmond.

Je le sais, et c'est ce qui me contrarie; il y a tant de choses que nous pouvons dire entre nous et qui feraient mauvais effet au-dehors. Un mot piquant, une sortie, que sais-je moi? Un rien peut le mettre au cours de nos secrets. Bref, j'en suis pour le proverbe, il faut laver son linge sale en famille. Or, tous ces petits Messieurs bretons, gascons, etc., ne sont pas de la famille.

Ernest.

Tu soupçonnes toujours.

Edmond.

Tu soupçonnes! tu soupçonnes!... Je ne soupçonne point, mais je ne suis pas aveugle; je trouve que les provinces s'émancipent un peu trop.

Ernest.

Sois donc tranquille, nous les mènerons toujours. Eh, mon Dieu! que feraient-ils sans nous? Ne sommes-nous pas dépositaires du feu sacré en toutes choses, arts, sciences, politique. Il faut un siècle pour que ces gens-là se remuent. Tu me fais rire avec tes pressentimens, mon cher: l'esprit est rare en province par une raison toute simple, c'est un fort mauvais métier. On se connaît, on se montre au doigt. Comment donc? Ce petit Monsieur à la démarche voûtée veut écrire! Mais je l'ai connu, et beaucoup au collége; pauvre sire, sans moyens, il parle du monde, où l'a-t-il vu? Vous savez qu'il est fils d'un petit marchand au détail. Il mange la fortune de son père, brave homme, qui n'a fait qu'une faute dans sa vie, mais elle lui coûte cher. Il aurait bien dû laisser son métier à son fils. Ou bien: c'est ce gros homme haut et fier mesurant l'importance de ses discours au poids de sa personne. Lui, faire de l'effet, fi donc! On sait ce qu'en vaut l'aune.... Tu me fais rire Edmond, avec tes pronostics fâcheux. Laisse donc tranquilles ces pauvres provinciaux: ce sont gens *taillables* et *corvéables* à tout jamais.

Edmond.

Ils commencent à parler cependant.

Ernest.

Ah! j'oubliais un autre obstacle à leur émancipation:

les autorités constituées, véritables automates, innocents polichinelles, ne remuent bras et jambes qu'en vertu d'une instruction datée de Paris. Ils sont là pour empêcher qu'on ait trop d'esprit.

Edmond.

D'accord! le mal n'est pas sans remède; mais il y a sur le tapis une loi municipale et départementale. Nous l'avons déjà manqué belle sous Martignac et compagnie.

Ernest.

Eh bien! il faut nous entendre comme nous l'avons fait à cette époque. C'est bien le diable si la loi se trouve sans défauts. Attaquons-la morbleu, attaquons-la sans pitié, et tout en prêchant la cause sacrée de la liberté, faisons en sorte que les autres s'en passent.

Edmond.

Farceur! tu parles de verve, au moins... Et tes engagements avec le ministère?

Ernest.

Nos engagements! Tu plaisantes; il n'y a rien de bien positif. Quelques-uns de nos rédacteurs ont été casés; de là, notre appui momentané prêté au ministère; mais ce n'est pas éternel; puis il y a moyen de tout concilier... Tu m'y fais songer : Vous êtes un peu vifs dans votre opposition.

Edmond.

Parbleu! vous autres que la fortune a dotés largement d'abonnés, vous pouvez en perdre bon nombre et vivre encore fort honorablement; mais nous, c'est dif-

férent, nous n'avons qu'un moyen pour vivre, l'opposition, et toujours l'opposition. La décision en a été prise à la dernière assemblée de nos actionnaires. D'ailleurs nos hommes ne sont point au pouvoir, et nous n'avons pas sur qui compter en cas de déficit dans les abonnements. Ajoute, mon cher, que les glorieuses journées ont fait naître plus d'un journal, et que ce n'est pas sans nous faire tort.

Ernest (*le prenant par le bras.*)

Mais je t'en prie, regarde donc entrer frère Antoine; n'a-t-il pas l'air d'un capucin ?

SCÈNE III.

Ernest, Edmond, Antoine.

Ernest.

Bonjour frère Antoine! soyez le bien-venu.

Antoine.

Bonjour, Messieurs! Si vous voulez le permettre, je me chaufferai un peu; il fait vraiment un froid de loup. (*Il s'approche de la cheminée tournant le dos à Ernest et à Edmond.*)

Ernest (*bas à Edmond.*)

Oh l'excellente tournure!

Antoine (*assis auprès du feu.*)

Ah çà! mais dites-moi donc comment il se fait que je ne puis faire un pas dans les rues sans exciter l'hilarité du public ?

Edmond.

Bah! vous plaisantez.

Antoine.

Non, je vous assure.

Ernest.

Je le sais, moi. C'est que vous prenez une physionomie de martyr, qui fait rire tout le monde.

Antoine.

Vous êtes bien heureux de pouvoir conserver votre gaîté dans ces temps de révolutions et d'anarchie.

Ernest.

Voyez-vous, mon cher, l'habitude de parler en style de Jérémie, fait que, sans vous en apercevoir, vous avez pris la triste figure du plus triste des prophètes. Non, mais je vous assure, à force de vouloir faire pleurer les autres, on finit par pleurer soi-même.

Edmond.

Ce pauvre Antoine, je l'ai connu bon vivant, cependant.

Ernest.

Ah! du temps....... (*il rit*) mais suffit....... il ne faut pas rappeler ici les erreurs de jeunesse. Frère Antoine n'était pas alors trop monarchique et trop religieux.

Antoine.

Messieurs, ces souvenirs sont bien loin de moi.

Edmond.

Farceur, il veut jouer au plus fin avec nous, que

vous fassiez de l'emphase dans mainte phrase, que le trône et l'autel, la légitimité et le droit divin soient votre éternel cheval de bataille, au fait! pourquoi pas? c'est un moyen comme un autre. Du moment que vous trouvez des abonnés, il n'y a rien à dire. Mais, ici en face de confrères, vous viendrez nous soutenir que vous croyez un mot de tout ce que vous écrivez!

Antoine.

Messieurs, je vous assure.....

Ernest.

Fi donc! le vilain hypocrite, avec des amis se conduire de la sorte.

Antoine.

Messieurs, je ne disconviendrai pas que la question des abonnés puisse être une considération assez importante pour....

Ernest.

A la bonne heure, morbleu. Embrassons-nous, frère Antoine, je vous reconnais. C'est cela. Edmond, mais embrasse donc le frère Antoine, mon cher.... (*Edmond l'embrasse*).

Antoine.

Messieurs, voulez-vous me permettre....

Ernest.

Je savais bien que notre bon ami Antoine serait franc avec nous. J'éprouve un plaisir, un bonheur indicible. Ne te sens-tu pas comme moi, Edmond, tout joyeux d'avoir retrouvé le cœur d'un ami?

Antoine.

Messieurs.....

Ernest.

Mon Dieu! vous avez trouvé plus d'avantage à faire de la monarchie légitime et religieuse, mais c'est tout simple.

Antoine.

Je vous assure....

Ernest.

Vous ne croyez pas un mot de tout ce que vous dites dans votre journal, mais c'est encore tout simple.

Antoine.

Je vous assure.... (*Entre Marcellin.*)

SCÈNE IV.

Les précédents, Marcellin.

Ernest.

Arrive donc, Marcellin, arrive donc.

Marcellin.

Ciel, que vois-je! sommes-nous au temps de la résurrection du Lazare. Mais c'est Antoine. D'où sortez-vous, mon cher, pâle, maigre et défait?

Antoine.

Mais, je me porte bien Dieu merci! Je mange, bois et dors, comme à l'ordinaire.

Marcellin.

C'est singulier. Alors, çà ne vous profite guères.

Ernest (bas à Edmond).

Ce pauvre Antoine est tombé en de mauvaises mains.

Marcellin.

Ernest, Edmond, dites-moi, ai-je la berlue? Je trouve frère Antoine horriblement changé.

Edmond.

Il est certain que notre ami ne paraît pas dans son assiette ordinaire.

Marcellin.

Foin de moi, pardon; mille pardons, cher Antoine, j'avais oublié les glorieuses journées... Que je suis étourdi..... Mon pauvre ami! que voulez-vous?.... Vous défendiez une mauvaise cause. Votre zèle vous a emporté.... Etes-vous entièrement guéri de votre blessure?

Antoine.

Ma blessure?

Marcellin.

Oui, votre blessure. N'étiez-vous pas avec les Suisses à la défense des Tuileries?

Antoine.

Mon cher Monsieur, je puis vous assurer que je n'ai pas bougé de chez moi.

Marcellin.

Plaisanterie. Vous étiez aux Tuileries, mon cher,

faisant à la monarchie légitime, un rempart de votre corps.

Antoine.

Mon cher Monsieur, je le répète, je puis vous assurer que je n'ai pas bougé de chez moi.

Marcellin.

Voyez la calomnie! cent personnes assurent vous avoir vu le visage noirci de poudre et vous battant comme un lion.

Antoine.

Mon cher Monsieur, je vous le répète encore, je puis vous assurer que je n'ai pas bougé de chez moi.

Marcellin.

Je vous crois, frère Antoine, alors ce n'est qu'une peur rentrée. En vous tenant bien chaud dans votre lit, ça passera.

Antoine.

Vous aimez la plaisanterie, mon cher Monsieur, et graces à Dieu, vous en usez largement. C'est fort bien, puisque cela vous réussit.

Marcellin.

Que voulez-vous dire?

Antoine.

Que la plaisanterie vous sied à merveille, que personne n'est sacré à vos yeux, et que pour vous faire taire, il faut acheter votre silence.

Ernest (à Edmond, bas.).

Quel coup de boutoir!

Marcellin (s'avançant vers Antoine).

Ah! Basile, mon ami, si jamais volée de bois vert....

Antoine (se reculant).

Suffit, vous me comprenez.

SCÈNE VI.

Les mêmes, Brutus.

Brutus (Il se promène à grands pas).

Bonjour, citoyens... la révolution n'a pas changé les hommes, à ce qu'il paraît.

Ernest (bas à Edmond).

Il va nous assommer de son jargon de 93.

Brutus.

Oui, nous n'avons fait que changer de cocarde, et comme dit cette brave jeunesse que la partie saine de la nation reconnaît pour ses chefs de file : on nous marchande les libertés que nous avons payées comptant en juillet.

Marcellin.

A qui diable en voulez-vous donc, mon cher ?

Brutus.

La terre fume encore du sang de nos frères. Leurs mânes irrités nous poursuivent en vain de leurs plaintes, et nous restons là calmes, froids, sans larmes pour les pleurer, sans glaives pour les venger. O ma patrie! couvre-ton front de deuil et gémis sur le sort de tes fils dégénérés. Peuple né pour l'esclavage, qu'attends-tu? L'hydre du despotisme relève sa tête sanglante.

Tes ennemis les plus acharnés conspirent près de toi, qu'attends-tu pour les frapper? Parle à ces hommes avides de pouvoir et qui s'endorment nonchalemment sur l'oreiller du ministère. Qu'ils tremblent à ta voix puissante ainsi que d'autres ont déjà tremblé, et s'ils la méconnaissent cette voix, s'ils te refusent la liberté, réduis encore en poudre le frêle abri qui les couvre.

Marcellin.

Brutus, mon cher, tu finiras par t'enrouer, si tu cries si haut.

Ernest (bas à Edmond).

C'est cruel de se voir condamnés à ménager des hommes de cette espèce.

Edmond.

Que veux-tu, mon cher, tout n'est pas rose dans le métier.

Brutus.

O victimes des glorieuses journées, vous frémissez dans votre cercueil. Votre poussière (non, je me trompe) vos restes (c'est cela) vos restes palpitants encore saignent pour dénoncer vos meurtriers. (*Il se promène en gesticulant*).

Antoine (à Ernest).

Cet homme me fait peur.

Ernest.

C'est grâces à vous et à vos consorts que ces gens-là font tant de bruit. Il faut bien des croque-mitaines pour effrayer les enfants trop mutins.

Brutus.

Ombres chères et sacrées ; sortez de vos tombeaux, marchez à notre tête, et le peuple immortel vous suivra. Vous suivra... (Appuyons un peu sur cette pensée.) Oui nous vous suivrons tous pour conquérir à jamais ces précieuses libertés que l'on a bonne envie de gaspiller.

Marcellin.

Halte-là ! Brutus, mon cher Brutus, qu'avez-vous dit? le mot, le dernier mot, je vous en conjure.

Brutus.

Gaspiller.

Marcellin.

Ah Dieu ! gaspiller, que c'est joli ! que c'est suave et délicat ! mais comment faites-vous pour trouver ces choses-là ?

Brutus.

Que l'on a bonne envie de gaspiller.

Marcellin.

Pardon ; mon cher, dites-moi, répetez-vous une composition déjà faite, ou bien improvisez-vous ?

Brutus.

C'est selon.

Marcellin.

Ah oui ! vous voulez faire de la diplomatie, Ernest, je parierais que Brutus improvise.

Ernest.

Je crois qu'il exerce son talent.

Edmond.

Moi je pense, que pour venir ici, il a quitté un article commencé; qu'en chemin son génie l'a pris à la gorge, et que force lui a été de continuer.

Marcellin.

Et vous, frère Antoine.

Antoine.

Moi Messieurs! je ne crois rien du tout.

Marcellin.

C'est une opinion comme une autre et qui ne compromet point.

Antoine.

Monsieur n'a pas froid, à ce qu'il parait.

Brutus.

Je ne me chauffe jamais, je laisse cette habitude aux esclaves.

Antoine (bas à Ernest).

C'est un des nouveaux venus, n'est-ce pas?

Ernest.

Oui!

Antoine.

Il n'est pas trop poli avec son prochain.

Marcellin.

Brutus, écoute donc? maintenant que te voilà un peu plus calme, dis-nous la vérité; tu composais un article?

Brutus.

Oui!

Ernest.

Le style est un peu vif.

Brutus.

C'est ce qu'il faut pour remuer les masses.

Marcellin.

Comment les masses! les masses de vos abonnés? Je croyais que vous n'en aviez que 50 ou 60.

Brutus.

Le pur patriotisme ne sera peut-être pas toujours méconnu, notre journal a frayé une route nouvelle.

Edmond.

Au fait, en faisant peur aux autres, en les menaçant avec audace, on finit quelquefois par les amener à composer.

Brutus.

Jusqu'à présent on ne nous a encore accordé que des nominations de sous-officiers dans la garde municipale. Mais patience!....

Marcellin.

Ah oui! je comprends.....

Antoine (à part).

Mais tout me paraît comme sous notre bon et légitime monarque, c'est à qui placera son monde.

(*Jérôme entre*).

SCÈNE VII.

Les mêmes ; Jérôme.

Ernest (bas à Edmond).

Voilà le représentant des amis du grand homme.

Jérôme (saluant).

Messieurs, nous ne sommes pas encore nombreux.

Ernest.

Patience, Jérôme, patience.

Antoine (s'avançant).

Pardon, Messieurs..... Mon cher Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer ; vous portez là le nom du frère d'un grand homme, oui, d'un grand homme ; à qui il n'a manqué qu'une chose, la légitimité... Il aurait dû se mettre à la solde des Bourbons, lui et son système s'entend.... Nous n'en serions pas où nous en sommes.

Jérôme.

Regretteriez-vous le passé, par hasard ?

Antoine.

Je ne sais si tout va mieux pour les autres ; mais pour nous les affaires ne vont pas bien.

Brutus à Marcellin.

C'est un ci-devant, un aristocrate.

Marcellin.

Eh non, mon cher, c'est un journaliste comme

toi et moi, seulement il travaille dans un genre à part. A propos (*à Jérôme*), votre genre prend-il un peu dans le public ?

Jérôme.

Pas trop vîte, et certes nos abonnés ne suffiraient pas à notre train de maison, si nous n'avions pas des ressources par ailleurs.

Antoine.

Oui ! quelques grands personnages vous soutiennent !

Jérôme.

Vous êtes curieux, Monsieur !

Marcellin.

Ah ! je vais vous dire, c'est que frère Antoine se trouve dans le même cas que vous, et il pourrait bien se faire que l'argent sortît des mêmes poches.

Edmond.

Vous aviez l'autre jour un article bien méchant.

Ernest.

C'est juste, Jérôme, vous cassez quelquefois les vîtres.

Jérôme.

Ah ! vous voulez parler de notre beau morceau sur le Fils de l'Homme.

Ernest.

Justement, vous dites que ce n'est point un jésuite, qu'il a été élevé dans l'amour de sa patrie, que l'art militaire a été l'objet de ses plus sérieuses études ; en

un mot, vous le comparez aux meilleurs élèves de l'école polytechnique.

Antoine.

Ainsi ce jeune homme pourrait bien, Dieu aidant, contrarier la marche actuelle des choses.

Jérôme.

On nous a envoyé cet article tout fait.

Marcellin.

Il va sans dire que vous ne l'avez pas inséré simplement pour la gloire.

Brutus.

Citoyen Jérôme, si par hasard vous avez besoin d'amis, vous pouvez compter sur nous.

Antoine.

Ah! çà!... vous croyez que le petit bonhomme n'est pas sans moyens pécuniaires et autres?

Ernest (bas à Edmond).

Frère Antoine serait de force à faire alliance avec ces gaillards-là.

Edmond (bas à Ernest).

Ernest, regarde entrer le chef de vos déserteurs, tu sais.... quelle mine pincée, quelle tournure grave et *sériosocomique*... il te regarde toujours de travers.

Ernest.

Il a de bonnes raisons pour cela.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, Armand.

Armand.

Vous étiez en grande conversation, Messieurs, je vous en prie, continuez.

Marcellin.

Comment donc, mon cher, mais certainement vous ne nous dérangez point, n'êtes-vous pas de la famille ?

Armand.

Que disiez-vous donc ?

Marcellin.

Oh ! presque rien.... Brutus nous racontait comment il exploite les passions populaires, Jérôme les souvenirs de l'empire, Ernest les intérêts ministériels en se réservant toutefois une porte de derrière en cas d'événement, Edmond le mécontentement des constitutionnels qui ne sont pas encore placés, car, vous le savez, chose pénible vraiment, il n'y a pas de places pour tout le monde. Quant à frère Antoine, placé au coin du feu, il tâchait de se réchauffer, ce qu'il n'a pu faire depuis le mois de juillet. Moi, mon cher, je racontais à haute et intelligible voix comment je fais la barbe à tout le monde, avec certains ménagements cependant.

Armand.

Vous êtes toujours jovial à ce que je vois.

Marcellin.

Eh mon Dieu! la vie est assez monotone par elle-même. Il faut semer de fleurs le court chemin que nous avons à parcourir. Sans nous occuper de l'avenir, cueillons les roses en écartant les épines.

Ernest.

Charmant, délicieux! Marcellin, tu vises au style, je crois, Dieu me pardonne!

Marcellin.

Pourquoi pas? tout comme un autre. Vous êtes plaisants en vérité vous autres gens à mystères. A quoi bon se cacher? moi je fais profit de tout, et si la mode en venait, je me ferais volontiers capucin avec quelques exceptions à l'ancien système; cependant.... vous riez.... Je guette le moment; que l'occasion se présente, je la saisis au toupet; zeste, me voilà dans la chaire, et je ferai claquer mon fouet tout comme un autre.

Armand.

Tu es original au moins.

Marcellin.

Vous, mes chers et bons amis, vous êtes des hypocrites.... parbleu, je ne voudrais pas dire cela à tout le monde, mais entre frères!.. Oui, je le répète, notre métier, notre unique métier est d'exploiter le public... et combien faut-il de sots pour faire un public?... j'ai fait du libéralisme, j'ai fait du républicanisme, j'ai fait de la monarchie constitutionnelle, et maintenant je fais un peu de tout: *e sempre si trova bene.*

Armand.

Tout le monde ne vous ressemble pas.

Marcellin.

Oui, je vous le conseille, faites-moi la morale. Bon Dieu! qui ne connaît votre histoire, vous avez beau pincer le bec, si votre langue est restée muette, d'autres ont parlé. On sait qui vous étiez jadis, on sait comment il s'est fait que vous avez abandonné le toit paternel du.... suffit.... d'abord vous avez traîné misérablement votre novice existence, cherchant une branche où vous accrocher; puis enfin, grâces à mainte et mainte courbette, vous avez trouvé des amis de haut parage qui, parfois, ne sont pas fâchés de trouver votre papier blanc pour apprendre au public le moyen de garder sa place, tout en donnant sa démission, ou bien encore, le moyen, un peu grossier par exemple, de replâtrer sa popularité compromise.... connu, mon cher, connu!...

Edmond (bas à Ernest).

Tu souris, coquin.

Ernest.

Je ne suis pas mécontent de l'argument *ad hominem.*

Marcellin.

Au reste, misère que tout ce bavardage. Avouons, Messieurs, que nous avons un gouvernement bon enfant, n'est-il pas vrai, frère Antoine?

Antoine.

Plaît-il, Monsieur? je puis vous assurer que je n'ai

pas entendu un mot de tout ce que vous avez dit. Voulez-vous me faire le plaisir de répéter votre question ?

Marcellin.

Voyez le rusé sournois.

Brutus.

Il a encore bien des intérêts à satisfaire.

Ernest.

Parbleu, je le crois bien, s'il veut les satisfaire tous, il aura fort à faire.

Marcellin.

Pour notre part, nous n'avons toujours pas à nous plaindre.

Jérôme.

C'est selon !

Brutus.

Oui, c'est selon! tous les héros de juillet ne sont pas encore récompensés.

Marcellin.

Je vais vous dire, c'est énormement difficile. Figurez-vous, mon cher, qu'il se présente cent-cinquante personnes qui ont porté le drapeau à l'attaque des Tuileries, ceci entre nous.

Brutus.

Faux-fuyant, mauvaise plaisanterie.

Ernest.

Que diable voulez-vous donc de mieux, nous faisons tout ce que nous voulons.

Jérôme.

Je crois qu'on pourrait encore mieux trouver.

Brutus.

Sans contredit, citoyens.

Marcellin.

Ah çà ! plaisantons-nous ? à moins d'un gouvernement à la Pinson, qui, quand on lui aura lâché un coup de pied dans le derrière, répondra : *comme il a donné dedans*; que vous faut-il, corbleu, que demandez-vous donc ?

Antoine.

Nous sommes dans le siècle de la liberté, il faut que tout le monde en jouisse..... Messieurs, je vous prends à témoin que nous avons toujours aimé la liberté, et que, si par cas nous avons proposé des mesures exceptionnelles, c'était dans l'intérêt de la susdite, et purement, simplement pour parer aux obstacles du moment.

Marcellin.

Bravo ! frère Antoine ! voilà ce qui s'appelle parler! non, mais il y a des gens qui se figurent qu'il ne s'agit que de coudre des phrases à la suite les unes des autres, ce n'est point cela... *Orator est vir probus qui benè dicit* comme dit Ciceron. L'orateur est l'homme qui sait parler à propos et se plier aux circonstances. Vous remplissez toutes les conditions requises. C'est bien, c'est très-bien, il faudrait être un monstre de fourberie, d'hypocrisie, de..... etc.; enfin, pour refuser à votre talent le tribut d'éloges qu'il mérite.

Armand.

Messieurs, sans doute les choses ne sont pas encore comme elles devraient être, il y a beaucoup à dire, mais avouez que si la liberté relève sa tête si long-temps humiliée, c'est à nous qu'on le doit.

Brutus.

Oui! oui! Mais ce n'est pas assez; il faut qu'elle fasse le tour du monde.

Armand.

Que de peines, que de tourments n'avons-nous pas eus à supporter, la prison, l'exil! pendant quinze ans forcés d'humilier nos têtes, nous avons limé avec patience les fers qui chargeaient nos bras; pendant quinze ans forcés de dissimuler les généreuses pensées qui faisaient battre nos cœurs, nous avons conspiré pour le salut de la patrie, nous avons miné sourdement le trône du tyran, et notre voix connue du peuple n'a eu besoin que de s'élever pour enfanter les glorieuses journées de juillet.

Ernest (bas à Edmond).

Quel mouvement il se donne! regarde un peu comme il se bat les flancs pour se tenir en haleine.

Edmond.

Que diable veux-tu, chacun son rôle.

Brutus.

Oui! nous avons sauvé la liberté!

SCENE IX.

LES MÊMES. EMILE.

Emile.

Et nous ! ce n'est pas bien, on dirait presque que vous nous oubliez.

Armand.

Sans vous, mon cher, notre glorieuse révolution serait arrivée plus tôt.

Brutus.

Oui !

Jérôme.

Vous avez retardé la révolution !

Brutus.

Avez-vous jamais conspiré ? tu me fais rire, où en serions-nous avec ta légalité.

Emile.

Avez-vous jamais conspiré !..... Puissances du Ciel où allons-nous ? Vous calomniez la France, et la France se laisse lâchement calomnier. Ce ne sont point les hommes à conspirations qui l'ont faite cette glorieuse révolution de juillet : elle est sortie tout armée du droit de défense.

Des ordonnances illégales sont rendues : la liberté de la presse, liberté d'application journalière se trouve frappée par ces ordonnances ; appel des journalistes au pouvoir inamovible chargé d'interpréter et d'appliquer les lois; décision de ce pouvoir en faveur des appelants. Sans doute le gouvernement obtempérera à la décision des tribunaux institués pour sa défense. En dérision du pouvoir qui constitue toute son existence, c'est à la puissance des baïonnettes qu'il en appelle, elles étaient intelligentes....

La force résiste à la force, et dans la lutte le trône ensanglanté roule et disparaît dans l'abyme.

Je le demande, est-ce là le dénouement d'une conspiration dont les poignards cachés ne peuvent se montrer que dans l'ombre? C'est à la face du ciel et de la terre qu'un peuple tout entier ressaisissant sa puissance se lève pour écraser un roi parjure à ses serments. Oh ne venez point nuire au triomphe de notre belle cause vous qu'un zèle fanatique poussa à tramer en silence des projets arrosés d'un sang inutilement versé. Ce langage est sévère, mais c'est celui de la vérité. Interrogez votre conscience, elle vous répondra, elle vous dira qu'avec vos principes, il n'y a plus de société possible; elle vous dira que vous sanctifiez le poignard sacrilége qui se lèverait pour atteindre le cœur de notre roi citoyen.

Les hommes qui ne veulent que le bien, doivent enfin descendre dans l'arène politique et ne pas se laisser traîner à la suite des intrigants de quelque couleur qu'ils se parent. Fussent-ils même ces intrigants parés des couleurs de la liberté, notre devoir est de les désigner, de leur arracher le masque hypocrite dont ils se couvrent et de les livrer sans pitié au mépris public. Il fut un temps où les gens sages dédaignant, dans le principe, de répondre à des fous, virent avec indifférence, avec un silencieux mépris, leurs actes de démence. Plus tard, des monstres succédèrent aux fous; hélas! il n'était plus temps de résister, la liberté sanglante, mutilée, fut forcée de se réfugier sous le manteau du despotisme. Ainsi, la plus belle, la plus noble des causes se trouva compromise.... L'exemple du passé doit servir au présent.

Marcellin (contrefaisant Emile).

La France se laisse lâchement calomnier..... Les baïonnettes étaient intelligentes:.... Le trône ensanglanté roule et disparaît dans l'abyme.... C'est beau, mais c'est un peu long. Voilà de ces tirades comme vous en faisiez autrefois, et que vous vous contentez maintenant de nous lâcher *intrà muros*. Dites-moi donc, cher Emile, pourquoi n'en régalez-vous plus vos lecteurs ?

Emile.

Le moment n'est pas encore venu !

Marcellin.

Je comprends ; on ménage certaines gens avec qui l'on ne veut pas rompre en visière. On attend une belle pour remonter sa partie. Comme le sage Fabius de Romaine mémoire, on temporise. Enfin, que voulez-vous, mon cher, essayez, vous êtes libre. Je vous préviens seulement que, par le temps qui court, vos hommes sont dans les arriérés.

Armand.

Eh !.... leur carrière politique est finie, peut être encore leur astre pâlissant pourra lancer quelques jets de lumière ; mais remonter au plus haut de l'horizon et diriger la marche, c'est impossible : chaque chose a son temps.

Marcellin.

Mais voyez un peu, cher Emile, comme on vous dore la pillule, ce beau langage figuré se traduit par ceci : nous nous sommes servis de votre patte pour tirer les marrons du feu ; maintenant, bonsoir, nous allons les croquer.

Ernest.

Il faut avouer, Marcellin, que tu es un singulier personnage, tu te fais un malin plaisir de brouiller les cartes.

Antoine.

Pardon, Messieurs, je crois que l'honorable préopinant a raison. (*S'adressant à Emile.*) Franchement, je crois qu'on s'est servi de votre patte pour tirer les marrons du feu.

Marcellin.

Le fait est qu'il y a déjà trop de monde pour les croquer.

Emile.

Courage, Messieurs, plaisantez, amusez-vous à jouer les destins de notre belle France. Patience! Elle se réveillera peut-être enfin. Oui! J'accepte le proverbe, chaque chose a son temps, le vôtre sera de courte durée, on comprendra peut-être que pour éclairer la France il ne faut pas l'incendier.

Brutus.

Citoyen, je trouve que vous affectez un peu trop les formes romantiques.

Jérôme.

Monsieur sent l'école qu'il a fréquentée.

Emile.

En vain vous cherchez à détourner la question. Il ne s'agit pas de mots. La patrie souffre, et vos sarcasmes insultent à sa misère. Comme des harpies affamées, vous ne cherchez qu'à satisfaire votre appétit dévorant. Vous confondez impudemment le bien et le

mal, vous parlez de jésuites, et la même voix qui s'élève pour flétrir justement leurs perfides doctrines, cette même voix dit avec une dégoûtante audace que pendant quinze ans, faisant métier de bassesse et d'hypocrisie, pendant quinze ans vous avez menti ; d'une main vous présentez aux peuples le code sacré de la liberté, et de l'autre cette infâme et corruptrice maxime : que

Pour parvenir au but tous les moyens sont bons.

Que voulez-vous, grand Dieu ! le chaos ? Etes-vous sûrs qu'une seconde fois une main divine viendra le débrouiller et présenter aux regards étonnés l'ordre admirable de l'univers ?

Ernest.

Tu t'emportes, cher Emile.

Marcellin.

C'est dommage, mon cher, vous avez le cœur trop au métier.

Brutus (s'approchant d'Emile).

Citoyen, calmez-vous, il est vraiment fâcheux que vous ne soyez pas encore à la hauteur du siècle.

Emile (le repoussant).

Laissez-moi, la France apprendra peut-être avant peu que les gens capables de tant de bassesses pour acheter la liberté, sont aussi capables de la vendre, si le despotisme vient une seconde fois en offrir un bon prix.

Edmond.

Emile, mon cher Emile!

SCÈNE X.

LES MÊMES, BASILE.

(La suite au prochain numéro.)

Souvenir.

UN BIENFAIT.

So in quante manieri il cor
si strage.

J'ai connu un jeune homme avec lequel je commençai mon droit, et qui fit une cruelle expérience des douleurs qu'occasionné un amour non partagé. Il était peu fortuné, mais instruit, modeste et rangé ; sa famille entière le chérissait, et j'ai vu peu d'hommes entourés de plus d'amour et de vénération que lui. Aussi son cœur, naturellement tendre, avait contracté l'habitude des affections douces et des attachements sincères, et peu d'honnêtes gens faisaient sa connaissance sans devenir ses amis. Il vivait tranquille, s'adonnant aux études de droit vers lesquelles il était naturellement peu porté, et gardant habituellement une attitude triste et réfléchie qui approchait de la mélancolie. Au surplus, cette trace de souffrance ne paraissait en lui que lorsqu'il était seul : à la moindre prévenance d'un ami, à la vue d'une personne connue, un sourire bienveillant embellissait ses nobles traits,

et ses yeux n'exprimaient plus que l'affection. Il visitait souvent une vieille parente dont il avait fait, par hasard, la connaissance et qui l'aimait beaucoup, quoiqu'elle le grondât régulièrement toutes les fois qu'il allait la voir. Un jour, il la trouva plus triste qu'à l'ordinaire : il l'interrogea avec cette timidité respectueuse que les âmes tendres ont pour la douleur ; et il apprit d'elle la cause de son chagrin. Une famille honnête de sa connaissance se trouvait alors dans une pénurie d'argent qui entravait le petit commerce qui la faisait subsister. La douleur de la vieille tante venait de ce que, pauvre elle-même, elle ne pouvait secourir ses amis dont elle fit, au jeune élève, l'éloge le plus touchant. Le jeune homme écoutait et se taisait. Il sortit sans rien promettre, car il n'était sûr de rien tenir ; mais son âme avait été vivement émue, et les larmes qu'il avait comprimées coulèrent lorsqu'il fut seul. Il marchait lentement dans la rue, faiblement éclairée d'un reverbère dont la lueur ne trahissait point ses pleurs. Son cœur battait dans sa poitrine, un noble enthousiasme brûlait son sein. En arrivant chez lui, il essuya ses larmes et remercia Dieu parce qu'il avait trouvé l'occasion de faire une bonne action.

Il écrivit aussitôt à sa mère en la priant de lui avancer le quartier qui lui était dû pour son entretien, et trois jours après il reçut l'argent... qui devait sauver une famille ! Il ne prit pas le temps de jouir de son bonheur, car l'idée que l'on souffrait ailleurs l'eût empoisonné ; il courut chez la vieille parente, et, avant qu'elle eût ouvert la bouche pour le gronder de son

absence de trois jours, il jeta sur son lit la bourse désirée en l'embrassant avec une folle joie. La bonne tante tout émerveillée le croyait à peine. Force fut, cependant à elle, de se rendre quand les pièces furent étalées sous ses yeux; il les compta deux fois devant elle pour l'assurer que la somme nécessaire y était bien tout entière, et ils sortirent ensemble pour rendre le bonheur et la paix à la famille désolée; mais, en route, un sentiment de délicatesse et de timidité s'éleva dans le cœur du jeune homme. — Est-il bien convenable que ce soit moi, dit-il, qui me présente avec cet argent?... Cela les humiliera, ma tante... Un étranger... Tenez, portez-le vous même... Vous leur direz... Ne leur dites pas que c'est moi... Dites, si vous le voulez, que c'est vous. — Impossible, mon fils, ils savent bien que je n'ai pas cette somme, et puis une aussi belle action... Ils sauront que c'est vous, mon ami. — Non, de grâce, dites plutôt un autre nom... N'importe lequel. — Impossible. — Eh bien, dit le jeune homme qui savait bien lui-même que tôt ou tard il faudrait qu'on le connût, dites que... vous m'avez raconté leur position... que j'ai été touché... Vous pouvez leur dire que j'ai été touché... J'ai écrit à ma mère... et elle m'a envoyé cela... pour eux... Entendez-vous, c'est ma mère qui le leur envoie... Ce sera plus convenable: vous m'avez dit qu'il y avait deux jeunes filles dans la maison... Il ne faut pas que l'on croie... (Ici le jeune homme rougit, car il avait une pensée qui n'était point la sienne, une pensée impure!) — Adieu, dit-il rapidement et avec embarras... Donnez-leur cela, et qu'ils soient heureux! — Il se sauva

à ces mots sans attendre la réponse de la vieille parente, qui le rappela en vain, et qui se dirigea vers la demeure de la pauvre famille.

Eugène fut trois jours sans oser passer devant la maison de ceux qu'il avait secourus. — Enfin, un matin il y fut forcé, et voulut traverser la rue rapidement; ce fut en vain, une voix qui le fit trembler et une main qui occasionna un frisonnement dans tout son corps l'arrêtèrent au passage, et malgré lui il fut obligé de jouir du plus doux spectacle qui puisse enivrer un cœur d'homme... celui d'une famille honnête, heureuse par lui. — La mère pleura en lui montrant ses filles, le père le bénit en lui pressant la main; et lui, après avoir murmuré quelques mots inarticulés, s'assit immobile sur une chaise, retenant à peine une larme qui bordait sa paupière. La visite fut courte, parce que la position respective des acteurs était pénible. Eugène l'abrégea le plus possible en promettant de revenir.... Oh! ce fut hors de cette maison, lorsqu'il put respirer le grand air, que son cœur soulagé battit délicieusement et qu'il sentit *le bien être* de la vertu. Il courut sur une promenade où il put s'asseoir seul, et pleurer avec délices la tête appuyée sur sa main, sous un vieux chêne dont les feuilles flétries le couvraient à chaque instant. On l'eût pris de loin pour un infortuné qui méditait douloureusement son sort; et pourtant quelle joie enivrante remplissait son âme. Il se représentait le tableau de cette famille reconnaissante, ce groupe de quatre jeunes filles fixant sur lui des yeux bienveillants et curieux, cette mère pâle et souffrante qui avait étendu sa main pour lui montrer ses enfants avec une

vérité si triste et si déchirante..... Oh! ce geste lui avait révélé tout le cœur maternel! Il resta là long-temps, et ce fut moi qui le rencontrai le premier, et qui vins le tirer de sa rêverie; il me pressa la main avec une force qui m'étonna, et me dit à voix basse : je suis bien... Comment vous portez-vous... — L'expression avec laquelle il prononçait ces mots me frappa : nous revînmes en silence, et je me séparai de lui, songeant encore au regard et au pressement de main qui l'avait accompagné.

Je ne m'appesantirai point sur les détails des jours qui suivirent. Eugène visita la pauvre famille, et en devint l'ami, comme il en avait été le Dieu tutélaire : il était heureux; car la pauvre mère ne tendait plus la main vers ses filles qu'en souriant et pour lui montrer combien elles étaient belles et joyeuses.

Le jeune homme n'avait pas besoin qu'on le lui fit remarquer, il ne l'avait que trop vu lui-même. De ces quatre filles deux seulement avaient atteint l'adolescence, les deux autres étaient des enfants dont les yeux toujours étincelants de plaisir jetaient des regards pareils à ceux de ces chérubins que Rubens place dans son ascension. Mais chez les deux aînées, la pudeur avait déjà voilé cette expression de joie enfantine, et les molles rêveries de l'amour brillaient déjà sous leurs paupières à demi-baissées. Une d'elles surtout avait un de ces regards auxquels il est impossible de résister et qui va chercher tout ce qu'il y a de poëtique dans une âme humaine pour l'exalter et l'embrâser. Lorsqu'assise près de sa mère, Eugène la voyait la tête penchée sur sa broderie, rester ainsi long-temps en silence, ne

relevant les yeux que pour jeter sur sa plus jeune sœur un regard bienveillant, n'ouvrant la bouche que pour lui adresser une parole caressante; alors il lui semblait que quelque chose de céleste animait ses beaux traits, et il se la représentait à l'instant comme un ange exilé dans ce monde, comme la Vierge de douleurs avec les sept épées d'or dans le cœur et l'auréole d'étoiles sur le front. Ces rêves qu'il entourait de tout le charme que pouvait leur prêter son imagination ardente, son isolement, et son âme tendre, jetèrent bientôt dans son sein le germe d'un pur et invincible amour. Ses visites à la pauvre famille devenaient plus fréquentes, mais sa timidité était toujours la même, et elle ressemblait presque à de la tristesse lorsqu'il était assis près de Nada. Souvent il prenait dans ses bras la jeune Apoline, sœur chérie de sa bien aimée; il la regardait long-temps et cherchait dans ses traits enfantins les traits célestes et purs de sa sœur; mais rarement il osait déposer un baiser sur le front de la joyeuse et caressante enfant. S'il le faisait quelquefois, une subite rougeur couvrait son visage, il lui semblait avoir trouvé la trace des lèvres de Nada sur cette joue fraîche et douce; alors il repoussait avec une sorte de rudesse l'enfant de dessus son sein, comme si cette pensée eut profané la chasteté des caresses qu'il lui prodiguait, et une larme, arrêtée sur ses paupières, retombait brûlante sur son cœur et y restait comme un poids douloureux.

Le temps s'avançait ainsi ; mais rien ne changeait dans sa position et sa souffrance devenait plus vive. Une tranquille estime était le seul sentiment qu'il eût

obtenu de Nada; et dans la situation de son cœur peut-être eût-il aimé autant la haine. Quelquefois pourtant un instant d'illusion réveillait son espoir : une tendre familiarité, un mot obligeant échappé à la jeune fille, le transportait et reposait un peu son âme brisée. Un jour (il ne m'a jamais parlé de cet instant sans que sa voix s'animât, sans que son œil s'obscurcît), un jour, il tenait Apoline sur ses genoux : sa joue était appuyée contre celle de la petite fille dont une main jouait avec ses cheveux; Nada travaillait devant lui, et leur souriait de temps en temps. Tout-à-coup Apoline appelle sa sœur et lui tend la main. Eugène ignorait ce qu'ell voulait, mais Nada la comprit; et, repoussant son métier à ouvrage elle se pencha vers la petite tête d'ange pour l'embrasser. Le jeune homme, qui n'avait point changé de position, voyait ce front charmant s'approcher de lui, une boucle de cheveux blonds le touchait presque, l'haleine de la jeunefille l'effleurait, il frémissait de tout son corps. Mais que devient-il, grand dieu, quand la folle enfant saisissant la tête de sa sœur d'une main et la sienne de l'autre les rapprocha sur sa figure et les baisa en même temps. Leurs joues s'étaient appuyées l'une contre l'autre... Eugène devint pâle comme si un poison eut coulé dans toutes ses veines. Nada rougit et se recula. — Petite folle, dit-elle, en frappant légèrement la jeune Apoline qui riait aux éclats. — Eugène ne dit rien, mais il descendit l'enfant de dessus ses genoux, et peu d'instant après il se retira.

De retour dans sa mansarde, oh ! quel torrent de pensées et d'espoir s'éleva dans son cœur !... — Elle ne s'est point fachée, disait-il avec une espèce de délire, elle ne s'est point fachée !... et pourtant ma joue a touché la

sienne ! Je l'ai sentie là... Ce baiser brûle encore.. et elle ne s'est point fachée. Oh ! si elle m'aimait, si seulement elle était heureuse de mon attachement... Alors un jour... — Et là l'imagination d'Eugène s'arrêtait, il n'osait aller plus loin de crainte que l'image d'un bonheur trop grand n'eût troublé sa raison. — Elle ne s'est point fachée répétait-il sans cesse. — Et il parcourait rapidement sa chambre ; il éclatait de rire, il dansait, il s'asseyait, il chantait...... Jamais la maîtresse de la maison ne l'avait vu ainsi... et le jeu d'un enfant avait tout fait....... Pauvre Eugène.

Cette faible espérance suffit pour entretenir de la joie dans son cœur pendant plusieurs jours ; et le tableau du bonheur de cette famille qui commençait à goûter la vie, contribuait à l'exalter. Ce bonheur pourtant lui coûtait, et le don de la somme qu'il avait reçue de sa mère, n'avait pas été seulement un bienfait mais un sacrifice. Je n'oublierai jamais l'avoir surpris un jour seul dans sa chambre. Il faisait froid, et il travaillait presque tout le jour dans une mansarde sans foyer. Lorsque j'entrai, il achevait un repas semblable à celui des criminels : c'était simplement du pain et de l'eau... Mais si des larmes avaient arrosé cette nourriture grossière, ce n'était ni celles de la crainte ni celles du repentir. Le souvenir de sa bonne action résidait toujours dans son humble gîte, et si sa table était pauvre, l'amour, le contentement, la vertu donnaient à son cœur un repas rare et splendide dont il se nourrissait dans le calme et le silence.

Cependant il ne pouvait rester long-temps dans l'incertitude qui le tourmentait au sujet de Nada. Bientôt

son amour devint trop violent pour qu'il pût garder le silence, son départ d'ailleurs approchait et il voulut connaître son sort.

Il avait remis à Nada un plant d'immortelles qu'elle soignait elle-même, non pas peut-être avec l'empressement d'une amante, mais du moins avec l'attention d'une femme. Tous ses soins n'avaients pu néanmoins réussir à vivifier la plante, et trois pâles fleurs avaient à peine paru sur le pied mourant. Un soir qu'Eugène était appuyé près d'elle sur la fenêtre, les yeux fixés sur le plant d'immortelles, elle dit en le lui montrant : — Il ne prendra pas ici, j'y perds mes soins. — Le soignez-vous vraiment, dit le jeune homme en la regardant fixement. — Tous les jours : je ne crois pas qu'il y ait de ma faute ; il faut que son destin soit de ne pas réussir. — Comme le mien dit Eugène à voix basse et d'un air sombre. — Comme le vôtre dites-vous, et pourquoi donc ne réussissez-vous pas ? — Le jeune homme la regarda. — Trouvez-vous que la fleur d'immortelle ait plus pali que moi, dit-il avec un sourire amer. — La jeune fille baissa les yeux : — Il est vrai que vous avez changé ; mais le travail... — Je ne travaille plus. — L'inquiétude de l'avenir.... — Je n'ai pas d'avenir. — Mon Dieu que dites-vous là, M. Eugène, dit Nada presqu'effrayée. — La vérité, répondit froidement le jeune homme. — Vous êtes malheureux, reprit la jeune fille en lui jetant un regard de compassion. — Eugène s'attendrit. — Ne vous en êtes-vous pas encore aperçue, dit-il bas et du ton d'un tendre reproche? — J'avais cru le voir, mais je ne vous ai jamais connu que triste.... A peine un éclair de gaîté passe de temps en temps

sur vos lèvres, il semble que le sourire ne leur convienne pas.. -- Cela pourrait bien être, répartit Eugène...... La gaité va mal avec un cœur inquiet..... -- Et qui vous tourmente ? -- Qui, vous me le demandez !... Oh si vous saviez !..... mais non je ne puis pas... — Il s'arrêta embarrassé... — Je suis né pour vivre seul, dit-il d'une voix trainante ; qui voudrait lier son sort au mien. -- Y pensez-vous M. Eugène, un brave jeune homme comme vous.... Elle rougit en finissant la phrase. -- Vous croyez, dit Eugène dont l'œil commençait à briller, vous croyez qu'une femme voudrait m'aimer... -- Je n'en doute pas, répondit Nada embarrassée... vous avez tort de croire le contraire... vous vous tourmentez, M. Eugène. -- Eh bien, consolez-moi, rassurez-moi, s'écria le jeune amant en prenant la main, et laissant lire toute son âme dans ses regards.... je vous aime..... ne baissez pas la tête... ne me repoussez pas, ô je vous en supplie ne me repoussez pas...... Il pressa fortement sa main qu'il tenait, elle la retira, mais doucement. -- Vous ne me répondez rien. -- Elle leva les yeux sur lui et les baissa de nouveau en rougissant. -- Que puis-je vous répondre, dit-elle enfin à voix basse. -- La vérité.... l'aurais-je deviné, cette vérité, Nada?... ô dites-le, si vous ne voulez pas me faire mourir... j'avais raison de craindre, vous ne m'aimez pas ?... Il faisait cette question avec le ton de l'angoisse la plus déchirante. -- Je vous estime, répondit la jeune fille en le regardant. -- Il recula... vous m'estimez... je le savais. Oui, vous devez m'estimer... mais moi... oh ! je l'avais

deviné. -- Il resta immobile et la tête penchée sur sa poitrine. -- Je voudrais vous consoler, M. Eugène, dit Nada en étouffant ses larmes. — Assez, assez, dit le jeune homme faisant un signe de la main, je sais tout maintenant..... tout.... adieu ! -- Il s'éloigna de la fenêtre, son sort était décidé.

Je me rappelle l'avoir vu alors; il portait sur tous ses traits l'empreinte du mal qui le dévorait. Son œil fixe et muet ne s'animait plus des éclairs de la joie ; son front était jauni comme si la vieillesse eût déjà ajouté vingt années à son âge; il recherchait les lieux les plus solitaires, les plus sombres, et il se promenait d'un pas inégal et précipité, poussant devant lui les feuilles séchées qui jonchaient la terre. Souvent un amer sourire errait sur ses lèvres qui toujours agitées semblaient murmurer des mots confus; s'il rencontrait un ami, il lui tendait en passant la main, une forte étreinte et un regard encore plein de bienveillance, mais déchirant, étaient tout ce qu'on pouvait lui arracher, et il s'éloignait. On crut alors que des accès de folie occasionnaient en lui cette tristesse, et on plaignit sa situation sans la connaître : une seule personne l'avait devinée; c'était la sœur de Nada Suzanne était moins belle que sa sœur et d'une beauté différente. Son œil vif était presque toujours animé ; ses joues blanches et roses, sa bouche petite et riante étaient faites pour la joie des douces conversations et l'expression du bonheur. Assez rarement, la tristesse paraissait sur son joli visage; mais alors on pouvait être certain que son cœur avait été profondément blessé ; car la joyeuse enfant cachait sous

cette enveloppe légère l'âme la plus tendre et la plus généreuse que Dieu eut jamais formée. Le beau trait d'Eugène l'avait enthousiasmée, c'était son héros, son Dieu Elle seule, peut-être, avait bien compris l'étendue du sacrifice, et avait deviné les privations auxquelles le jeune homme avait dû se soumettre pour le faire. Aussi, lorsqu'elle parlait de lui, la vivacité de son regard faisait place à une expression de reconnaissance et d'admiration qui le rendait sublime : un souris était encore sur ses lèvres, mais ce n'était plus celui du plaisir, et quelque chose de céleste respirait dans son visage animé. Quand ses parents disaient quelquefois : c'est un bien brave jeune homme M. Eugène, elle laissait tomber son ouvrage sur ses genoux, levait ses yeux brillants; et, rejetant en arrière les boucles brunes qui retombaient sur son front :
— Non, non, pas un brave jeune homme, ma mère, ce n'est pas assez pour lui, il y a vingt autres hommes dont tu pourrais dire autant, et il n'y en a pas un autre comme lui..... Te souviens-tu du jour où il est venu pour la première fois, quand tu lui as montré tes enfants. Oh! Nada, tu n'as pas vu comme il te regardait.... Moi, j'étais derrière toi, et je le contemplais aussi, mais il me paraissait comme un de ces êtres extraordinaires et généreux que je n'avais rencontrés que dans les romans..... Je me fus mise à genoux devant lui, si je l'eusse osé, et je lui aurais demandé sa bénédiction... — La jeune fille pleurait en prononçant ces paroles, et son regard était levé et ses mains croisées sur sa poitrine : les parents souriaient. — On croirait que tu es amoureuse de lui, dit le père, à

la chaleur que tu mets à le louer. — Suzanne regarda son père, mais elle ne rougit pas, car son âme était trop haute pour que les idées de la terre vinssent la troubler. — Quelle serait la femme, dit-elle, avec lenteur et gravité (et elle répondait moins à son père, qu'à une pensée de son cœur), quelle serait la femme qui ne serait pas fière d'être à lui.... Mais laquelle aussi en serait digne, ajouta-t-elle, si ce n'est peut-être.... Elle regarda Nada, la jeune fille baissa la tête; les parents se turent, et Suzanne sortit.

La tristesse d'Eugène avait désespéré la jeune fille, elle en avait cherché la cause, et bientôt ses regards, ses soupirs à demi-étouffés lui eurent tout appris. A cette découverte, une douleur poignante serra son cœur, car dans tous ses rêves elle s'était placée à côté d'Eugène, veillant sur lui, faisant son bonheur, et maintenant elle voyait qu'une autre avait seule le secret de ce bonheur! elle n'en fut point jalouse, mais elle pleura long-temps en secret jusqu'à ce qu'elle eût pris une résolution forte et généreuse. Le chagrin qui avait quelque temps obscurci ses traits disparut de son front, et elle le renferma tout entier dans son cœur. Hélas! dans ses jours de souffrances, sa mère seule s'était aperçue que son visage était moins riant... Elle soupira, et posant ses deux mains sur son cœur, pour en comprimer les battements, elle dit avec douleur, mais avec onction: — Mon Dieu faites qu'il soit heureux! — Elle essuya alors une dernière larme, et le sacrifice fut consommé.

Elle arracha facilement à sa sœur le secret de la conversation qu'elle avait eue avec Eugène, en apprenant

qu'il n'était pas aimé, un sentiment de joie s'éleva en elle, mais elle le repoussa à l'instant avec indignation et elle répéta la prière : *mon Dieu faites qu'il soit heureux.* Elle ne négligea rien auprès de sa sœur pour lui inspirer un amour réciproque, mais que pouvait sa voix quand celle d'Eugène n'avait pas été entendue ? Elle faisait en vain l'éloge de son jeune ami ; Nada approuvait tout et n'en répétait pas moins : mais je n'ai pas d'amour Suzanne, et alors la conversation tombait.

Cependant la mélancolie d'Eugène était arrivée à un tel point, que la famille entière s'en était aperçue ; la vieille parente grondait une heure entière sans pouvoir obtenir une réponse du jeune homme, qui semblait ne l'avoir pas entendue ; il se contentait de dire quand on l'interrogeait : je ne suis pas bien ; on lui parlait alors du médecin ; il souriait froidement, et se taisait ; tout le monde était dans la douleur. Suzanne était déchirée. Nada pleurait quelquefois, mais elle répétait sans cesse : je n'ai point d'amour pour lui. — Eh bien, qu'importe, lui dit un jour sa sœur, tu l'estimes, serais-tu donc malheureuse de vivre avec lui, de l'arracher à ses souffrances, à la mort Nada ? et la jeune fille pâlit en prononçant ce mot d'une voix plus basse. Nada resta quelques instants sans répondre ; elle regarda sa sœur plusieurs fois ; enfin, se jetant dans ses bras avec un torrent de larmes : — Je ne puis, s'écria-t elle, Suzanne, Suzanne.... J'aime... Elle avait à peine pu prononcer ce mot, Suzanne jeta un cri, et sa sœur resta presque évanouie dans ses bras....

Nada aimait un jeune homme qui avait habité quelque temps chez son père, il était parti en lui

promettant de revenir, elle avait la bague d'alliance, et elle espérait. — Il ne reviendra pas, dit Suzanne, que son amitié pour Eugène rendait cruelle envers sa sœur. — Oh! que dis-tu, s'écria la jeune fille avec effroi!... Puis d'un ton doux, il reviendra, dit-elle, car il me l'a promis, et je lui ai dit que je l'aimais. Louis a aussi un cœur noble! — Sa sœur ne répondit rien, car elle ne pouvait le nier.

Le moment du départ d'Eugène approchait; il avait paru devenir un peu plus tranquille, et Suzanne qui espérait le voir revenir à la vie, adressait au ciel de ferventes prières. Elle le trouva un jour seul à la fenêtre devant le même plant d'immortelles.... Depuis la conversation d'Eugène avec Nada il avait encore dépéri, deux fleurs seulement restaient sur son pied desséché. Le jeune homme le regardait attentivement, et la contraction de tous les muscles de son visage annonçait les pensers déchirants qui s'agitaient alors dans son sein. Suzanne ne put y tenir plus long-temps, elle posa sa main sur la main du jeune homme. — Vous souffrez, lui dit-elle à voix basse, vous souffrez, M. Eugène, vos amis ne peuvent vous consoler... Oh! si vous saviez quel mal vous nous faites..... Eugène releva les yeux avec une sorte d'étonnement, il vit des larmes couler le long des joues de la jeune fille. Il la regarda quelques instants en silence. — Oh! qui êtes vous, dit-il, enfin, en lui pressant la main et d'un accent étouffé, qui êtes-vous pour me consoler? — Celle que vous avez sauvée, répondit doucement la jeune fille. — Sauvée répéta Eugène... Elle aussi je l'avais sauvée, et pourtant... Mais personne ne m'a jamais

aimé, ajouta-t-il avec amertume. — Moi, je vous aime dit Suzanne avec une candeur et un abandon qui pénétrèrent dans le cœur du jeune homme. — Vous Susanne, vous sa sœur, dit-il en se ranimant... Oh oui, vous avez pitié de moi, vous. Je me rappelle que vous avez pleuré l'autre jour quand j'ai tant souffert près du foyer... Je vous aime aussi, Suzanne... Vous êtes sa sœur et vous m'avez dit que vous m'aimiez... Il s'arrêta et pressa les deux mains de la jeune fille dans les siennes, mais *elle*, reprit-il avec un accent sourd et sombre, *elle*... elle me déteste... elle me repousse... J'étais né pour être haï. — Elle vous aurait aimé, si elle l'avait pu, Eugène. — Et pourquoi ne le peut-elle pas. — Elle aime. — Il laissa tomber les deux mains de Suzanne, et la regarda fixement. — Dites-vous la vérité, Suzanne. La jeune fille le fixa... — Oui, vous ne pouvez dire que la vérité... Eh bien alors mon sort est fixé : il fut quelque-temps agité d'une sorte de tremblement universel. — Je pars demain, dit-il enfin froidement. — Au nom du ciel, s'écria Suzanne en joignant les mains, au nom du ciel, Eugène, écoutez-moi... Vous me faites trembler... Ecoutez-moi, Eugène. — C'était la première fois qu'une femme l'appelait par son nom sans y joindre le titre de Monsieur. Eugène lui tendit la main et pressa les siennes avec tendresse. — Vous voulez partir, dit Suzanne en versant des larmes, partir dans cet état.. désespéré, pour laisser vos amis dans l'incertitude et dans la douleur.... Ah ! Eugène, Eugène, si vous saviez combien cela leur fera de mal. Le jeune homme se rapprocha d'elle. — A vous Suzanne, cela vous fera du mal..... O merci, merci, ma sœur... Ce mot m'a fait du bien... Vous

m'avez dit que vous m'aimez.... Je le vois.... Merci..... Oh! ajouta-t-il en regardant le ciel et joignant les mains : Pourquoi m'as-tu trompé, mon Dieu, pourquoi m'as-tu conduit vers sa sœur... Celle-ci était douce et sensible..... Elle n'eût point déchiré mon cœur. Dis-moi, Suzanne, ma sœur, pourquoi ne t'ai-je pas aimée? pourquoi, n'est-ce point à toi que ce plant d'immortelles a été donné, il ne fût pas mort, j'en suis sûr..... Tes larmes de reconnaissance du moins l'eussent vivifié... Et je t'ai méconnue. Etais-tu pourtant moins belle qu'elle? Tes yeux sont-ils moins doux que les siens, maintenant que la bienveillance et la tendre pitié brillent au travers de tes larmes... O Suzanne, Suzanne, si je t'avais choisie... Il avait passé un bras autour d'elle, la jeune fille ne répondit rien, mais elle s'était appuyée sur la fenêtre, et elle pleurait.
— Vois, reprit Eugène dont l'exaltation croissait toujours, vois quel eut été notre bonheur!...Je suis pauvre, mais en travaillant j'eusse été aussi riche que ton père, et c'eût été assez pour nous, nous aurions fui la ville afin de pouvoir être seuls avec notre amour et nos joies domestiques; j'aurais eu assez d'or pour acheter une petite maison et un champ de blé pour nous nourrir. Notre domaine n'eut pas augmenté avec notre famille, mais la Providence est grande, et Dieu est juste, il eut augmenté le nombre des épis de notre vallon. Notre cabane n'aurait eu qu'une petite porte, mais la colère et les douleurs ne l'auraient jamais franchie, et la douce bienfaisance eut encore été assise le soir sur le seuil pour tendre un morceau de pain au mendiant; le jour n'y aurait pénétré que par une fenêtre étroite et basse;

mais la joie eut souri derrière ses petits vitraux, et ton visage charmant y eut paru de temps en temps comme la tête d'un ange..... O pourquoi, pourquoi ne t'ai-je pas aimée..... Vois-tu, quelque petit que fut notre domaine, nous eussions bien trouvé une place pour un platane qui nous eut rappelé celui où je m'assis, pour la première fois avec toi..... Et ce pied d'immortelles eut été pour nous plus que tout un parterre... Mais tout cela n'est qu'un rêve; tout... Vois-tu, l'immortelle ne peut prendre ici... Cet air la tue, elle est comme moi, il lui faut un autre soleil... — Il coupa les fleurs séchées... — Prenez celle-ci, Suzanne, dit-il en étouffant sa voix et ses larmes, prenez... J'emporte l'autre.... Je ne laisse rien ici. — Que vos bienfaits, dit la jeune fille. — Et mon souvenir dans ton cœur, ange du ciel, dit Eugène en la pressant dans ses bras, et c'est assez, c'est tout... Adieu. Souviens-toi de moi.... et sois, sois heureuse, ajouta-t-il en baissant la tête, et déposant un baiser sur le front de Suzanne... Elle était déchirée, elle prit ses deux mains, et les approcha de ses lèvres, et les baisa.... Dieu, s'écria Eugène... Il la serra encore sur son sein, et s'élança de la chambre. Deux jours après il était près de sa mère.

Je fus long-temps sans savoir ce qu'était devenu cet homme noble et infortuné. J'avais connu depuis son départ la famille qu'il avait secourue. Nada était devenue l'épouse de Louis et était heureuse. Suzanne souriait encore, mais c'était le sourire d'un mourant: J'aimai cette jeune fille, et je lui déclarai mon amour; alors elle me raconta sa vie, et je m'éloignai, car Suzanne ne pouvait aimer qu'une fois.

Quoique ma passion, née de l'admiration et de la pitié ne fut pas aussi violente que celle d'Eugène, je voulais voyager pour dissiper ma tristesse et oublier un doux rêve; je me dirigeai vers la Bretagne, et je me rendis chez mon beau-frère.

Là, on me parla d'un homme qui vivait dans les environs avec sa mère, et qui cultivait un petit champ qu'il avait acheté depuis quelques années. On me raconta sa vie qui n'était qu'une suite de bienfaits, et le souvenir d'Eugène se réveilla dans mon cœur.

Je voulus voir le nouveau laboureur; le premier pauvre de la vallée m'indiqua sa demeure; car tous les malheureux la connaissaient; j'entrai, et je trouvai Eugène; nous nous embrassâmes en pleurant, et nous nous assîmes à la porte, sous un platane.

Il avait réalisé le rêve qu'il avait fait avec Suzanne; je lui dis que je connaissais toute sa vie, il me montra alors sa cabane, son petit champ, ce platane et un pied d'immortelles posé sur son étroite fenêtre : rien n'y manque, me dit-il, en me pressant la main, que la tête d'ange qui sourirait derrière les vitraux, et la paix du cœur que je n'ai pu retrouver. Je l'embrassai, et nous pleurâmes ensemble; mais je ne cherchai point à le consoler, car il avait perdu ce qu'il y a de plus beau dans la vie.

Je restai deux jours avec lui; il me fit connaître sa mère qui, chaque matin, répétait la prière de Suzanne: *Mon Dieu, fais qu'il soit heureux!* tous les habitants du vallon le répétaient comme elle.

Je racontai à Eugène mon songe de bonheur détruit; il me serra dans ses bras. Nous nous sommes trompés

tous deux, dit-il, mais Dieu est juste...... — Dieu est juste, répétai-je ; mais je regardai sa cabane et sa petite fenêtre, et je me disais : je n'aurai point non plus de tête d'ange pour sourire derrière mes vitreaux....

Peu de temps après, je partis, et il vint me conduire jusqu'aux bornes du vallon : je ne vais pas plus loin, dit-il, c'est-ici qu'est pour moi désormais la vie et la mort.... toi, rentre dans l'existence.... tu peux encore glaner des joies sur la terre, adieu ! au revoir, lui dis-je, en l'embrassant. — Oui, dans le ciel, répondit-il avec un sourire mélancolique. — Je partis.... Et depuis je n'ai point entendu parler d'Eugène.

E. SOUVESTRE.

TABLEAU DES OBSERVATIONS MÉTEOROLOGIQUES, *faites à Nantes, à 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

DÉCEMBRE 1830.

Jours du mois.	Phase de la lune.	MATIN, à sept heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents.	SOIR, à trois heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents.	ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
		mèt.	p. l.					mèt.	p. l.					
1		0,757	27,11,2	+ 3,6	+ 3	75	n. e.	0,756	27,11,2	+ 10	+ 8	79	s. e.	Brume épaisse, nuageux.
2		0,751	27,9	+ 2,5	+ 2	76	est	0,750	28,8,6	+ 8,6	+ 7	74	e. s. e.	*Idem*, *idem*, pluvieux le soir.
3		0,748	27,7,6	+ 8,6	+ 7	80	s. e.	0,746	27,7,6	+ 12,5	+ 10	80	s. o.	Brume épaisse, couvert.
4		0,750	27,8,6	+ 10	+ 8	80	s. e.	0,752	27,9,5	+ 11,2	+ 9	82	nord	*Idem*, *idem*.
5		0,754	27,10,3	+ 2,5	+ 2	78	est	0,746	27,6,8	+ 8,6	+ 7	75	s. e.	Couvert, grand vent, pluie le soir.
6		0,734	27,2	+ 8,6	+ [illegible]	80	sud	0,734	27 1,5	+ 11,2	+ 9	85	s. s. o.	Vent, couvert, pluie, brume.
7	☾	0,733	27,1	+ 10	+ 8	84	s. o.	0,733	27,1	+ 11,2	+ 9	85	o. s. o.	*Idem*, *Idem*.
8	3 h. 9'	0,741	27,[illegible],5	+ 8,6	+ 7	85	ouest	0,749	27,8,2	+ 10	+ 8	85	s. o.	*Idem*, *idem*.
9	matin.	0,531	27	+ 6,2	+ 5	80	s. o	0,729	27,11,8	+ 11,2	+ 9	85	ouest	*Idem*, nuageux.
10		0,538	27 3,2	+ 6,2	+ 5	80	n. o.	0,741	27,4,5	+ 10	+ 8	80	ouest	Nuageux, brume.
11		0,747	27,7,2	+ 2,5	+ 2	76	ouest	0,747	27,7,2	+ 10	+ 8	78	ouest	Gelée blanche, nuageux, brumeux, pluvieux.
12		0,746	27,6,8	+ 5	+ 4	78	o. n. o.	0,749	27,8,2	+ 8,6	+ 7	75	n. o.	Nuageux, soleil, brume.
13		0,763	28,2,3	glace	glace	72	nord	0,765	28,3,2	+ 3,6	+ 3	70	est	*Idem*, *idem*, *idem*, gelée blanche.
14		0,769	28,5	+ 1,2	— 1	65	nord	0,771	28,5 9	+ 3,6	+ 3	65	est	Gelée blanche, soleil, brume.
15	●	0,768	28,4,5	+ 0,7	+ 0,5	69	n. e.	0,767	28,4	+ 8,6	+ 7	66	est	Gelée blanche, brumeux, nuageux.
16	15 h. 8'	0,762	28,1,9	+ 6,2	+ 5	74	n. e.	0,762	28,1 9	glace	glace	72	e. n. e.	Brume épaisse, pluie, neige, vent.
17	matin.	0,762	28,1 9	— 3,6	— 3	70	n. e.	0,759	28,0,5	+ 1,8	+ 1,5	65	est	Gelée blanche, couvert, neige.
18		0,758	28	+ 1,8	+ 1,5	70	n. e.	0,760	28,1	+ 3,6	+ 3	65	e. s. e.	Brume, nuageux.
19		0,760	28,1	— 1,2	— 1	65	n. e.	0,763	28,2 3	+ 1,2	+ 1	60	n. e.	Soleil, petite brume, vent, gelée blanche.
20		0,749	27,8,2	+ 6,2	+ 5	68	ouest	0,749	27,8,2	+ 6,2	+ 5	65	n. n. e.	Nuageux, pluie, brume, vent.
21		0,755	27,10,8	+ 2,5	+ 2	70	n. n. o.	0,758	28	+ 6,2	+ 5	68	nord	Gelée blanche, brume, soleil.
22	☽	0,757	27,11,6	+ 6,2	+ 5	-5	o. s. o.	0,755	27,10,8	+ 6,2	+ 5	70	ouest	Brouillard épais, nuageux, pluvieux.
23	10 h. 35'	0,750	27,11,2	+ 3,6	+ 3	76	ouest	0,749	27,8,2	+ 7,5	+ 6	68	o. s. o.	Nuageux, brumeux.
24	soir.	0,745	27 6,8	glace	glace	68	n. o	0,745	27,6,3	+ 6,2	+ 5	70	nord	Petite neige, brume.
25		0,740	27,4	— 3,6	— 5	65	e. s. e.	0,740	27,4	— 1,2	+ 1	60	e. s. e.	Forte gelée blanche, neige, couvert.
26		0,743	27,5 4	— 3,6	— 3	65	s. s. e.	0,743	27,5 4	+ 1,2	+ 1	65	sud	Grande neige, vent, couvert.
27		0,738	27,3,2	+ 1,2	+ 1	70	s. o.	0,737	27,2,6	+ 3,6	+ 3	72	s. o.	Dégel, brume, couvert, pluie, tonnerre, grêle.
28		0,737	27,2	+ 3,6	+ 3	75	s. o.	0,745	27,6 3	+ 5	+ 4	70	n. o.	Nuageux, couvert, brumeux, pluvieux.
29		0,753	27,9,9	+ 1,2	+ 1	75	ouest	0,750	27,8,6	+ 6,2	+ 5	75	o. s. o.	Gelée blanche, brume, couvert, pluvieux.
30		0,740	27,4	+ 8,6	+ 7	76	sud	0,740	27,4	+ 8,6	+ 7	80	s. s. o.	Grand vent, pluie, nuages.
31		0,745	27,0,3	+ 6,2	+ 5	70	ouest	0,748	27,6 3	+ 8,6	+ 7	78	s. o.	Brume, nuages, soleil.

RÉCAPITULATION jusqu'au 31 Décembre 1830.

Baromètre....	Plus grande élévation..................	= 0,771 mill. = 28 p. 5,9 lig.
	Moindre élévation..................	= 0,729 mill. = 26 11,5
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur..............	+ 10 Réaumur. = 12,5 centigrades.
	Moindre degré de chaleur..............	+ 3,6 *idem.* + » centigrades.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité..................	= 85 degrés.
	Moindre degré..................	= 65 degrés.

Jours dont le vent a soufflé.		Nombre	
Du N..................	4	de beaux jours........	16
N.-E..................	3	de couverts...........	15
E..................	5	de pluie............	13
S.-E..................	2	de grêle............	1
S..................	3	de vent............	7
S.-O..................	3	de gelée............	13
O..................	9	de tonnerre..........	5
N.-O..................	2	de neige............	5
		de brouillard.........	20

Il est tombé 0m. 238 mill. de pluie sur la plate-forte de l'observatoire, du 1.er au 31 décembre.

HUETTE, *Opticien.*

Nantes, Imprimerie de Mellinet.

MELLINET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

17.e Volume. An 1831. 99.e Livraison.

LE

LYCÉE ARMORICAIN,

Revue de l'Ouest.

Le meilleur n'en vaut rien.

PROVERBE POLITIQUE.

SCÈNE X. (1)

LES MÊMES, BASILE.

Basile.

Salut à l'honorable compagnie.

Edmond (à Ernest).

Basile !

(1) Voir les scènes précédentes dans la 98.e livraison.

Ernest.

Basile ?.. (*A Emile.*) Basile !

Basile.

Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous présenter le bonjour.

Ernest (bas à Emile).

Silence, maintenant.

Basile.

Il me semble que l'on parlait un peu haut, quand je suis entré ?

Marcellin.

Vraiment !.. Vous croyez ?.. Hé bien ! mon cher Monsieur *de* Basile, vous avez deviné.

Ernest (bas à Marcellin).

Tais-toi donc !

Basile.

Oh ! je ne me trompe jamais.

Marcellin.

Je le croirais bien !... En démentant le lendemain ce que l'on a dit la veille, on se trouve toujours dansant sur le bon pied.

Ernest (bas à Edmond).

Tâche de changer le cours de la conversation.

Edmond.

Vous venez un peu tard, Basile; le motif de notre réunion vous est connu ?

Basile.

Sans doute, sans doute.

Brutus.

Citoyen, il s'agit de payer le moins cher possible en fait de timbre.

Jérôme.

Et nous sommes tous d'accord sur ce point, je l'espère.

Basile.

Sans doute, sans doute.

Armand.

J'en réponds.

Basile.

Vous ne dites mot, Emile... Qu'avez-vous donc?. Pourquoi cet air triste et sombre?

Marcellin.

Monsieur pense à l'instabilité des choses humaines.

Basile.

Comment?

Ernest (bas à Marcellin).

Tais-toi donc!

Marcellin.

Il broie du noir en songeant à l'ingratitude des hommes.

Armand.

Ces Messieurs sont mécontents. Le peuple immortel a santé à pieds-joints par-dessus leur système.

Jérôme.

Ils gémissent de se trouver dans les arriérés.

Antoine.

Figurez-vous, mon cher Monsieur Basile, qu'on vient de lui dire en face : « Nous nous sommes servis » de votre patte pour tirer les marrons du feu. »

Basile.

Ah ! voilà le mystère !.. (*Il se frotte les mains.*) Il va sans dire qu'on s'est fâché, emporté.

Brutus.

Justement, citoyen.

Basile.

Messieurs, vous avez eu tort. Toute vérité n'est pas bonne à dire, en face surtout.

Edmond (*bas à Ernest*).

Nous allons en entendre de belles tout à l'heure.

Marcellin.

Oui, de part et d'autre on s'est dit des choses fort piquantes ; mais entre amis, la plaisanterie est bien permise.

Basile.

Messieurs, vous avez eu tort. Voyez : notre pauvre ami boude.

Jérôme.

Erreur, mon cher Monsieur Basile ; il pense.

Armand.

Ou bien encore il croit penser; car, vous le savez, le cher Emile appartient à la famille des songe-creux.

Ernest (à Edmond.)

Emile est patient aujourd'hui.

Antoine.

Messieurs, soit dit sans vous offenser, dans ces temps malheureux le champ des réflexions est vaste.

Basile.

Pour notre ami surtout qui se trouve entre l'enclume et le marteau.

Ernest.

Messieurs....

Emile.

Ernest, laissez-les parler !... Ils me font rire de pitié... Allons Basile, courage !

Basile.

Dieu me pardonne, je crois que vous avez envie de vous fâcher !

Emile.

Erreur, mon cher Monsieur, avec vous !...

Marcellin.

Basile, cher Basile, on jette des pierres dans votre jardin.

Ernest (bas à Marcellin).

Tais-toi donc !

Marcellin.

Laisse-moi tranquille ; mon métier est de m'amuser de tout.

Basile.

Vous le voyez, Messieurs, il nous dit des injures.

Marcellin.

Rusé compère ! Il veut que nous fassions cause commune avec lui !... Mon cher, on ne s'est adressé qu'à vous.

Basile.

Au fait, c'est possible... mon pauvre Emile, vous nous en voulez d'avoir prédit le sort qui vous arrive. L'intrigue finit toujours par être un mauvais métier.

Brutus.

C'est juste, citoyen ! Vive la franchise républicaine !

Basile.

Pour satisfaire l'ambition de quelques hommes, vous avez perdu la monarchie; maintenant on fait fi de vous !

Antoine.

Bravo !

Marcellin.

C'est cela : passez-moi la rhubarbe, je vous passerai le séné.

Basile.

Nous, du moins, on nous estime parce que nous sommes toujours restés fidèles à nos opinions.

Marcellin (riant.)

Ah ! ah ! ah ! De plus en plus fort !

Armand.

Oui! maintenant vous êtes à l'ordre du jour, vous ne parlez que de liberté.

Basile.

Comme nous en avons toujours parlé. Qu'avons-nous dit, qu'avons-nous fait qui soit en contradiction avec nos paroles d'aujourd'hui?

Emile.

Vous?... Ah! Dieu... Si vous ne vous étiez pas fait un front qui ne rougit jamais, oseriez-vous ouvrir la bouche pour balbutier le mot de *liberté*?.. Avez-vous oublié que, jusqu'à ce jour, vous avez prêché le despotisme, et que ce sont vos conseils qui ont perdu votre malheureux roi en le rendant parjure à ses serments? Ah! vous êtes flétris, méprisés par ce que vous avez été, et vous êtes encore méprisables.

Marcellin.

Bien répondu.

Ernest (bas à Marcellin.)

Te voilà content, Marcellin: ils sont aux prises.

Marcellin.

Tais-toi donc.

Emile.

C'est dans la boue que vous êtes allés choisir des agents pour les faire responsables de l'honneur de votre roi. Dans les colléges électoraux voilà les hommes que vous imposiez à vos dévoués serviteurs. Avec une rare impudence, vous disiez: Nous les méprisons, mais

il faut de tels hommes pour soutenir le trône et l'autel : comme si l'infamie n'était pas toujours infâme, comme si le bien pouvait triompher par le mal. Vous ! aimer la liberté !... Un de vos candidats écrivait : « Nous ne prendrons point exemple sur le jeu de paume, » mais sur l'orangerie de Saint-Cloud. »

Marcellin.

C'est mon cosaque.

Emile.

Maintenant, hommes sans foi, sans pudeur, vous dénoncez au peuple sa misère, et c'est vous qui l'avez causée ! Que dis-je !... Ne tâchez-vous pas de l'entretenir, de l'accroître, en refusant de contribuer à le secourir. Ah ! vous êtes flétris, méprisés, par ce que vous avez été, et vous êtes encore méprisables.

Jérôme.

Vous ne dites plus rien, Basile.

Basile.

J'écoute.

Marcellin.

Je crois que, pour le moment, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Emile.

Après avoir calomnié le plus beau caractère de la restauration, Châteaubriand, vous avez le courage de lui prodiguer maintenant des éloges. Hommes sans foi, sans pudeur. Ah ! je le répète, vous êtes flétris, méprisés par ce que vous avez été, et vous êtes encore mé-

prisables. Écoutez, pour votre désespoir, ce qu'il dit de la révolution de juillet.

« Jamais défense ne fut plus juste et plus héroïque » que celle du peuple de Paris. Il ne s'est point sou» levé contre la loi, mais pour la loi. Tant qu'on a » respecté le pacte social; le peuple est demeuré pai» sible : il a supporté, sans se plaindre, les insultes, » les provocations, les menaces; il devait son argent » et son sang en échange de la charte; il a prodigué » l'un et l'autre. Mais lorsqu'après avoir menti jusqu'à » la dernière heure, on a tout-à-coup sonné la servi» tude; quand la conspiration de la bêtise et de l'hy» pocrisie a soudainement éclaté; quand une terreur » de château organisée par des eunuques, a cru pou» voir remplacer la terreur de la république et le joug » de l'empire; alors ce peuple s'est armé de son intel» ligence et de son courage. Il s'est trouvé que ces » *boutiquiers* respiraient assez facilement la fumée de » la poudre, et qu'il fallait plus de quatre soldats et » un caporal pour les réduire. »

Marcellin.

Eh !... C'est le texte pur, mon cher Basile Franchement, il faut que vous n'ayez pas grande confiance dans la mémoire de vos lecteurs.

Emile.

Ecoutez, écoutez encore! Le feu brûlant de son génie vous a marqués au front. Ces paroles retentissent sans cesse à vos oreilles, et vous poursuivront en tout lieu comme un fouet impitoyable.

» Je laisse la peur à ces généreux royalistes qui n'ont » jamais sacrifié une obole ou une place à leur loyauté, » à ces champions de l'autel et du trône qui naguères » me traitaient de renégat, d'apostat et de révolution- » naire. Pieux libellistes ! le rénégat vous appelle ! Vè- » nez donc balbutier un mot, un seul mot avec lui » pour l'infortuné maître qui vous combla de ses dons » et que vous avez perdu. Provocateurs de coups d'état, » prédicateurs du pouvoir constituant, où êtes-vous ? » vous vous cachez dans la boue du fond de laquelle » vous leviez vaillamment la tête pour calomnier les » vrais serviteurs du roi, votre silence d'aujourd'hui » est digne de votre langage d'hier. Que tous ces preux » dont les exploits projetés ont fait chasser les descen- » dants d'Henri IV à coups de fourche, tremblent » maintenant accroupis sous la cocarde tricolore, c'est » tout naturel : les nobles couleurs dont ils se parent » protégeront leur personne et ne couvriront pas leur » lâcheté. »

Marcellin.

A ton tour, Basile.

Basile.

Mon cher Monsieur, que voulez-vous que je réponde? tout le monde sait que nous n'avons pas peur de parler.

Marcellin.

Oui et non !.... Aujourd'hui vous parlez haut et ferme, mais dans les premiers jours il n'y avait pas de trous assez profonds pour vous cacher....Avouez que vous n'étiez pas trop rassurés ?

Antoine.

Mon cher Monsieur Marcellin, dans les premiers jours on ne savait pas trop ce que tout cela deviendrait.

Marcellin.

Bravo, frère Antoine! j'aime la franchise. Pour parler, vous avez attendu que le péril fût passé.

Basile (à part).

Cet imbécille là n'en fait jamais d'autres.

Brutus.

Citoyens, la question n'est pas de savoir si ces Messieurs ont eu peur : la liberté est pour tout le monde, ils doivent en jouir.

Basile.

Citoyen, vous avez raison.

Marcellin (riant).

Ah! ah! ah! citoyen!.... délicieux!... Basile, mon ami, tu seras toujours Basile.

Basile.

Je ne vois pas ce qui vous fait rire... *Citoyen*.... c'est le titre le plus honorable que l'on puisse porter... Je parle sérieusement.

Marcellin.

Et du fond du cœur.

Emile.

Laissez, laissez, ils sont dignes de se donner la main.

Basile.

Que voulez-vous dire ?

Emile.

Que tous les deux vous conduisez la France à l'anarchie. Brutus se trompe peut-être, mais vous !...

Basile.

Comment ?

Emile.

Vous ne péchez point par ignorance... insensés ! pour ressaissir d'avilissants privilèges, pour ramener un passé qui ne peut revenir, vous conspirez la perte de votre patrie... Debout sur ces ruines, on vous verrait encore mentir avec audace et calomnier la vertu.

SCÈNE XI.

Les mêmes, SIMONIN.

Marcellin.

Attention, Messieurs, Mesdames ; changement de décorations : Voici venir frère *Simonin*, le prince des *hiérarchies*, l'apôtre des *capacités* et le bourreau des *inutilités*.

Ernest.

Bonjour, Simonin.

Brutus.

Citoyen, je vous salue.

Basile.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes respects.

Antoine.

Nous sommes tous enchantés de vous voir !

Marcellin.

Que dites-vous donc ? dans la compagnie de notre frère on ne parle point ainsi.... *et nunc, cives intelligite, erudimini qui judicatis terram :* écoutez, citoyens instruisez-vous arbitres du monde.

(*Il s'avance les bras croisés sur sa poitrine et fait un profond salut*) FRÈRE, IL FAUT TOUT DÉTRUIRE.

Edmond.

Marcellin serait-il des vôtres par hasard ?

Simonin.

Lui, grand Dieu !

Marcellin.

Je vous le conseille, reniez-moi. A tout événement je me suis préparé ? Sans doute on doit rendre hommage au rang que vous occupez dans l'ordre *hiérarchique des capacités*, mais vous n'êtes pas précisément la loi et les prophètes..... Messieurs, prenez des siéges, quelques moments de silence, et vous allez voir qui de nous deux en sait le plus long.

Ernest.

Simonin, qu'en dites-vous ? on vous porte un défi, je crois.

Basile (bas à Antoine).

Ecoutons, c'est bien le diable, si nous ne trouvons pas quelque chose à gagner.

Marcellin.

Sommes-nous tous assis et disposés à recevoir les inspirations de l'*esprit?*

Tous (Emile excepté.)

Oui! oui!

Marcellin.

Or donc, je commence. (*Il tousse à plusieurs reprises*).

Emile.

Messieurs, si nous nous occupions un peu de l'objet de notre réunion? nous ne sommes pas venus ici pour assister à une parade.

Marcellin.

Fi! le mauvais caractère! n'avons-nous pas du temps de reste? J'ai la parole, je parlerai : silence!...

MES FILS, MES FILLES!

La voix des disciples de Saint-Simon, au milieu de ce rapide mouvement qui soulève les populations, qui brise ou ébranle les trônes vieillis, qui oppose les uns aux autres, sur les plans des cités ou sur les champs de bataille, sur la brèche profonde de l'édifice féodal ou devant ses remparts encore menaçants, les champions et les adversaires du passé, cette voix s'élève, non comme une voix plaintive, pleurant sur des débris avec les lamentations de l'antique imprévoyance; mais comme une voix prophétique, signalant, avec l'éner-

gique accent de l'espérance, un monde nouveau naissant au milieu des ruines de ce vieux monde croulant, et tandis que de sublimes tristesses inflexibles comme la fatalité dont l'univers leur semble le jouet, ou aveuglement résignées aux décrets d'une vigoureuse providence, nous avertissent par leur désespoir, ou par leurs regrets, de la décadence d'un grand destin, notre voix, en laissant tomber des paroles de paix et d'amour pour un passé qui eut sa gloire et son utilité, vous avertit aussi qu'à cette solennité sépulcrale s'ajoute...... Ouf.... pardon, si je respire, mais je n'ai pas l'habitude de prononcer des phrases si longues : çà viendra avec l'aide de Saint-Simon.

Antoine (bas à Basile).

Il est original ce Monsieur Marcellin.

Basile.

Oui ! le coquin ne manque pas d'esprit, vous devez le savoir, frère Antoine.

Antoine.

Et vous ?

Marcellin.

Nous disions donc.... Ah ! voilà, j'y suis :

...... Vous avertit aussi qu'à cette solennité sépulcrale s'ajoute la fête riante de l'avénement d'un destin plus grand et plus glorieux. Ouvrez les yeux : l'Histoire de vos jours se dresse colossale devant vous; contemplez enfin la chute de l'édifice social le plus vaste qui ait encore existé, et la naissance d'un édifice plus majestueux.

MES FILS.

Le voilà cet édifice : *à chacun selon sa capacité*, *à chaque capacité selon ses œuvres*, c'est-à-dire, *tous les priviléges de la naissance, sans exception seront abolis*, où, si vous l'aimez mieux, *tous les priviléges de la naissance sans exception seront abolis;* c'est-à-dire *à chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres.* Bonnet blanc, blanç bonnet, ceci posé :

Toute profession sera une Fonction *sociale.* La société, unique possesseur du fonds de production, distribue à chacun les instruments de travail que sa capacité réclame et qui sont employés au bénéfice de tous. Heureux temps où tous les peuples, se donnant la main, ne formeront plus qu'une seule et grande famille; où dans chaque nation il n'y aura plus ni exploitants, ni exploités, ni oisifs fiers de leur inaction, ni travailleurs esclaves ou salariés, mais une série d'associés classés hiérarchiquement d'après leurs capacités et leurs aptitudes : heureux temps où tous, devenus saints par la grâce de S.t-Simon, nous jouirons de l'âge d'or vivant et respirant au milieu d'un paradis terrestre.... hum !... hum !...

Edmond.

Vous plairait-il de ce jus de réglisse ?

Marcellin.

Silence ! laissez-moi tout entier à l'inspiration qui me possède.

MES PÈRES.

On nous demande si nous avons trouvé une balance pour peser les *capacités*. La philosophie rail-

leuse a perdu le pouvoir de refroidir la tâche immense qu'attend de nous l'humanité. L'empire du monde est promis aux fils de S.t-Simon, le monde est à qui le sauve. Plus d'hérédité, plus de fortune patrimoniale.

Tout le monde sera fonctionnaire public; telle est la loi de l'avenir.

On ne verra plus les citoyens se précipiter comme des vautours pour faire du budget une curée bureaucratique. Chacun dira, j'ai une capacité de tant, de tant, de tant, toujours fixée au plus bas prix possible, et si par cas une capacité se trouve trop fortement rétribuer comme personne ne pensera à thésauriser ou à faire des dépenses inutiles, l'excédant des appointements retournera au fonds commun des capacités.

Tous.

Bravo! bravo, Marcellin!

Marcellin.

Silence, l'esprit ne m'a pas encore quitté.

Et toi sexe aimable, sexe enchanteur, sexe aimant, sexe fort de sensibilité et d'attraction physique, tu languissais esclave, secouant en vain tes chaines! avec nous, tu reprends ta splendeur originelle, tu occupes le rang que t'a désigné le créateur de toutes choses, et si parfois des quenouilles arment tes mains dans l'ordre de nos capacités, d'autres fois aussi tu saisiras la balance de la justice, le compas de l'astronomie et la plume de la diplomatie.

Antoine.

Pardon, monsieur et cher paroissien....

Basile (*à part*).

Que dit-il donc? Le diable m'emporte il se croit à un sermon de jésuite.

Marcellin. (*s'efforçant de ne point rire.*)

Frère, je vous écoute.

Antoine.

Ah çà.... il me semble qu'il entre dans votre système d'appeler les femmes à toutes les fonctions sociales.

Basile.

Oui!

Antoine.

Au fait, sous l'antique et pure monarchie, les femmes gouvernaient.... seulement elles ne paraissaient pas en nom.

Ernest.

Oui!.. le puissant Louis XIV, le vertueux Louis XV, rois très chrétiens, comme on sait, consultaient souvent leurs maitresses.

Basile (*à part*).

Le sot animal!... quand cet Antoine ouvre la bouche, il y a cent à parier contre un que c'est pour dire quelque sottise!

Marcellin.

Voyez, voyez ce nouveau monde dont l'aurore s'est levée avec le soleil de juillet : élançons-nous dans les bosquets délicieux de ce nouvel Eden, le bonheur

nous y attend : St-Simon l'a dit : *à chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres*, c'est-à dire *tous les priviléges de la naissance, sans excetion, seront abolis.*

Tous.

Admirable, sublime!

Marcellin (à Simonin).

Voyons, frère, nous allons procéder à l'interrogatoire.... Messieurs, vous êtes juges du combat.

SCÈNE XII.

LES MÊMES : PITRE.

Marcellin.

A un autre jour la discussion, ce qui est différé n'est pas perdu. Vous le savez, il n'y a rien à faire avec Pitre ; l'homme du *positif*. Lui et les siens ne connaissent qu'une chose, deux et deux font quatre : ce n'est pas l'embarras il y a bien quelques méchants qui disent que dans sa clientelle il y a des rusés qui persuadent que deux et deux font trois et des imbécilles qui calculent que deux et deux font cinq ; mais c'est une calomnie comme on en voit tant dans ce maudit siècle. Salut à l'interprète des *boutiquiers*, comme disait mon cosaque.

Pitre.

Messieurs, notre ami Marcellin est en gaîté, je vois. Sur qui ou sur quoi exerçait-il donc sa verve caustique quand je suis entré ?

Jérôme.

Il y avait discussion entre lui et Simonin sur la grande famille des capacités.

Brutus.

Citoyen, il nous a débité, je ne sais quoi à propos de je ne sais quelle chose. Le fait est que je n'y ai rien compris.

Marcellin.

Qu'est-ce que cela prouve ?... Ombre de Saint-Simon ne ferez-vous point jaillir la lumière au milieu des ténèbres qui obscurcissent son âme ?..... Sans doute, vos sublimes écrits ne sont pas à la portée de tout le monde. Moi, pour ma part, je n'y ai jamais rien compris, mais patience, je les comprendrai peut-être un jour, et si je ne les comprends pas, ça prouvera tout simplement que je n'ai pas assez d'esprit pour les comprendre.

Ernest.

Simonin en sa qualité d'initié doit en savoir plus long que toi.

Edmond.

Marcellin, tu n'es qu'un farceur qui rit de tout.

Marcellin.

Taisez-vous, *votre mission est finie.*

Simonin.

Messieurs, je puis vous assurer que je comprends très-bien notre doctrine.

Marcellin.

Hein ? ne dit-il pas qu'il comprend ?... (*A Simonin*), allons frère, regardez-moi là, entre les deux yeux, bien fixement.... Messieurs, vous le voyez, il rit. J'en étais sûr.

Pitre.

Le fait est qu'il a ri.

Marcellin.

Je vais vous dire, je vais vous conter son histoire : un agent de la grande famille des capacités est venu le trouver ; « vendez-nous votre journal. — combien ? « — Tant. — Non, c'est trop bon marché, le voulez-vous à tel prix ? — Oui. » Conclusion, on l'a enrôlé sous la bannière de Saint-Simon, à qui il s'est donné corps et âme, et le voilà parlant de choses qui sont aussi claires pour lui que l'apocalypse, mais c'est un petit malheur qui parfois nous arrive; car, vous le savez, entre nous tous il n'y a que la différence du plus au moins.

Simonin.

Messieurs, Marcellin plaisante.

Marcellin.

Pourquoi cachoter ainsi avec nous ? mais vous avez très-bien fait.

Simonin.

Je puis vous assurer que cette affaire a été faite de conviction, il n'a été nullement question de prix.

Marcellin.

Alors vous avez reçu une *indemnité*.

Basile.

Effectivement, on a mis ce mot à la mode. C'est une manière commode de déguiser le mot féodal *d'appointements*, nous avons aussi par la même raison *gardes-municipaux* au lieu *de gendarmes*. Délicieux !... indemnité de 50,000 francs pour mission extraordinaire dans des circonstances particulières ; indemnité de 60,000 fr. pour frais de voyage ou de représentation dans l'exercice de fonctions gratuites, etc., etc., etc. Après cela, vivent les gouvernements à bon marché !

Marcellin.

Courage, Basile, faites votre métier. Dans tous les cas, il en faudra beaucoup de ce genre-là pour valoir celle que vos amis se sont votée à eux-mêmes.

Antoine.

Mon cher Monsieur, tout s'est passé conformément à l'ordre légal.

Marcellin.

Ordre légal : Je vous l'avais bien dit, que le diable finirait par prêcher la passion.

Jérôme.

Pitre, que de neuf en commerce, en industrie ?

Pitre.

Tout va mal.

Antoine.

Les écus sont monarchiques.

Marcellin.

C'est pour cela que les hommes monarchiques en

ont tant empoché. La sympathie, voyez-vous, fait que, depuis la restauration, les écus se sont constamment glissés dans les goussets des pieux et pauvres défenseurs du trône et de l'autel.

Basile.

Messieurs, ne plaisantons point; ce sujet est bien triste. Quel exemple frappant et instructif pour tout homme qui veut réfléchir! tant il est vrai qu'on n'ébranle point impunément les seules bases durables de l'organisation sociale, qu'il ne faut lâcher jamais la proie pour courir après l'ombre.

Emile.

Lâche et hypocrite pitié! qui donc a tout perdu?

Brutus.

Qu'importe! nous avons sauvé la liberté.

Armand.

Que le gouvernement marche avec les idées libérales que le soleil de juillet a fait éclore, et la prospérité renaîtra.

Antoine.

En attendant, il y a toujours eu bon nombre de culbutes *industrielles*.

Pitre.

Messieurs, messieurs.... il faut avoir étudié le mal pour en parler.

Jérôme.

Le mal existe, vous ne pouvez le nier....

Ernest.

Ecoutez un moment! Pitre va nous développer sa pensée.

Marcellin.

Moi, je me bouche les oreilles pour éviter la grêle des 3 p. 0/0, 4 p. 0/0, 5 p. 0/0, *prime et fin courant faibles ou tenus.*

Edmond.

Tu es libre.

Pitre.

Je vous prie de m'accorder toute votre attention.

Beaucoup de gens croient que les événements politiques sont la cause, remarquez bien, je dis la *cause*, de la crise commerciale et industrielle qui pèse sur la France : c'est faux, c'est absurde! on se trompe étrangement : on prend pour la cause ce qui n'a que déterminé cette cause. Voyons, examinons les faits.

Sous l'ancien gouvernement tout était bâti sur le sable.

Institutions politiques? je n'en parlerai point, l'édifice de quinze années s'est écroulé en trois jours.

Système financier? pour satisfaire l'ambition insatiable de gens privilégiés dont les intérêts n'avaient pas été les seuls lésés pendant la révolution de 89; pour masquer ce milliard qu'on dérobait à la France et qu'ils se sont voté à eux-mêmes, on a créé le 3 p. 0/0 dans un moment où l'intérêt, terme moyen, était en France de 4 1/2 à 5 p. 0/0. Il fallait soutenir ce fonds de 3 p. 0/0, et lui faire jouer un

rôle qui pût faire illusion à la France. De là toute la puissance de l'amortissement détournée du 5 p. 0/0 pour appuyer le 3 p. 0/0; de là, l'institution du syndicat des receveurs généraux; de là, aux gens en place et autres commensaux du budget, l'obligation de posséder des 3 p. 0/0 pour être bien vus et protégés. On atteignit le but. L'illusion fut complète. Chacun crut qu'en France, on roulait sur l'or et l'argent. Cet intérêt bas et factice fit que les capitalistes, les banquiers, pour trouver un placement à plus haut intérêt, devinrent faciles aux prêteurs.

Marcellin.

A-t-il fini ?

Ernest.

Maudit bavard, te tairas-tu ?

Pitre.

Chose inoui, on vit des commis-voyageurs allant solliciter en province qu'on voulût bien faire usage de crédits de quarante, soixante, cent mille francs. C'était à qui ferait le plus grand nombre de placements de cette nouvelle espèce. Comme on le pense, cette singulière concurrence ne permettait pas grande sagacité et grande prudence dans le choix qu'on faisait des emprunteurs. La tentation fut grande, pour ceux à qui on facilitait ainsi le moyen d'étendre leurs affaires au-delà des bornes que posait leur fortune : on usa des crédits, on se lança comme on dit, puis au moment où le fracas d'un trône renversé força chacun à sortir de ce beau monde d'illusion pour rentrer dans celui de la réalité, il se trouva que les prêteurs n'avaient

pas de quoi prêter, et que les emprunteurs n'avaient pas de quoi répondre. Ainsi se trouvent expliquées la baisse des fonds et les nombreuses suspensions auxquelles se rattachent de plus les effets du système commercial.

(*Marcellin écoute*).

Examinons ce système...

Marcellin.

Corbleu! c'est aussi trop fort *La Clôture, la Clôture, la Clôture !* Si nous le laissons parler, il va nous promener dans les quatre parties du monde.

Basile.

Il me semble, Pitre, que dans le temps, vous avez été un des chauds partisans du 3 pour 0/0.

Emile.

Quand il l'aurait été! Pouvez-vous répondre quelque chose à ce qu'il vient de dire?

Armand.

Emile, vous qui parlez si bien, l'indemnité n'a-t-elle pas trouvé en vous un éloquent ami?

Basile.

Monsieur est d'un caractère très-oublieux, quand on lui parle de ce qu'il a fait ou voulu faire.

Emile.

Il faut être Basile pour ne point rougir en nous adressant un semblable reproche.... Messieurs, inclinez-vous, respect au modèle des opinions consciencieuses et immuables.

Antoine.

Pardon.... une simple et courte observation, s'il vous plaît. Il me semble que Basile a tort de nier son imprudente conduite dans les circonstances signalées ci-dessus; les faits sont trop connus.... Au résumé, vous avez tous les deux perdu la monarchie.

Basile.

Antoine, allez-vous recommencer vos indécentes querelles ?

Antoine.

Mon cher Monsieur, vous me voyez au désespoir, mais l'intérêt de la vérité exige.....

Basile.

Ne me poussez pas à bout !.... Je pourrais révéler certaines intrigues qui n'ont pas été si secrètes que vous le croyez bien.

Armand, Jérôme.

Parlez, parlez !

Marcellin.

Allons, frère Antoine, vous ne pouvez reculer, *votre honneur* se trouve engagé.

Antoine.

Oui, je le répète, vous avez perdu la monarchie, en faisant alliance avec la révolution. Les bons, les fidèles serviteurs du Trône et de l'Autel.....

Basile.

Réfléchissez bien à ce que vous allez dire! un mot de plus, et je parle à mon tour.

Emile.

Et ces malheureux-là ont fait et font encore des dupes.

Armand, Jérome, Brutus.

Silence! écoutez! écoutez!

Ernest.

Courage, mes amis, disputons-nous comme des députés. J'en voudrais voir quelques-uns ici. Eux qui nous font si souvent rire à leurs dépens, pourraient au moins à leur tour se divertir aux nôtres.

Marcellin.

Ernest, maudit animal, te tairas-tu?.... Messieurs, continuez, dites-vous un peu quelques douces vérités.

Edmond.

Impitoyable Rigaudin!

Antoine.

Réflexion faite, je ne dirai rien.

Basile.

Bien vous en prend.

Armand.

C'est fâcheux.

Jérôme.

Quelle perte pour l'instruction du public.

Marcellin.

L'instruction du Public, plaisantez-vous? Il se moque

bien de son instruction. Je vous réponds que si vous vous chargez d'instruire cet animal-là, vous y perdrez le peu de latin qui vous reste.... Après tout, chacun son métier, le nôtre est de vivre à ses dépens.

SCENE XIII.

LES MÊMES. LÉOPOLD.

Marcellin.

N'est-il pas vrai, Léopold.

Léopold.

Pour répondre, il faut savoir ce dont il est question.

Marcellin.

Je dis que notre métier est de vivre aux dépens du public.

Léopold.

Toute vérité n'est pas bonne à dire.

Basile.

Toute vérité est du moins bonne à garder.

Marcellin.

Tiens... c'est fort joli.

Ernest.

Hé bien, Léopold, tous nos jeunes avocats sont-ils un peu plus calmes ?

Léopold.

Ceux qui sont casés, oui ; mais ceux qui ne le sont pas crient comme des enragés.

Edmond.

Il y en a tant.

Armand.

Messieurs, on s'est mal conduit avec eux.

Brutus.

Oui citoyen ; il fallait, dès le principe, faire maison nette, chasser les magistrats, et mettre toute cette jeunesse à leur place.

Ernest.

Il en serait encore resté au moins une bonne moitié du barreau n'ayant qu'à se promener les bras croisés.

Léopold.

Ce qu'il y a d'effrayant, c'est que le goût des procès va toujours en diminuant.

Edmond.

Se sont-ils donné du mouvement.

Léopold.

Ne m'en parlez-pas : leurs intérêts sont les nôtres ; partant nous les défendions ; mais, en vérité, c'était fatigant. Figurez-vous que, dès le matin, une nuée de ces Messieurs assiégeait les portes de notre bureau, comme les mille et un solliciteurs ont assiégé les portes de chaque ministère. Pétitions, articles à insérer dans le journal, assemblées, délibérations, discussions, tout cela se succédait, se confondait avec une rapidité étourdissante. Ajoutez qu'il n'y avait pas moyen de leur opposer une *fin de non recevoir*. Ah ! je vous assure que

nous en avons vu de cruelles. Pour en finir, nous leur avons conseillé de se refuser à plaider.

Basile.

Le moyen était ingénieux.

Léopold.

Oh ! la conspiration était bien montée non-seulement à Paris, mais en province. Cependant elle n'a pas réussi. On a employé le bon moyen pour fermer la bouche aux plus influents ; sûrs une fois d'être placés ils ont consenti à plaider, puis ils ont fort bien su décider les autres à suivre leur exemple. Vous pensez que le mot de l'énigme a fini par être connu, et les autres se sont consolés jurant, mais un peu tard, qu'on ne les y prendrait plus.

Emile.

Quel scandale ! cette magistrature qu'on appelait partout la sauve-garde des libertés de la France, cinq jours après on voulait la chasser de ses siéges inamovibles.

Marcellin.

Toujours la même chanson :

Celui que la veille il encense
Est immolé le lendemain.

Ou, si vous l'aimez mieux : *Ote-toi de là que je m'y mette.*

Basile.

Les prétendues robes courtes qui, selon vous, gouvernaient la vieille France, se sont allongées pour dominer la nouvelle, la France régénérée.

Emile.

Vous calomniez, Basile ! S'il y a quelques écervelés

dans le barreau, tout le monde sait qu'il renferme l'élite de la nation, et que c'est dans son sein que se trouvent les idées les plus nobles et les plus généreuses.

Marcellin.

A propos, Simonin, comment plaçons-nous les avocats dans la série de nos FONCTIONS sociales.

Edmond.

Comment, tu ne le sais pas ?

Marcellin.

Taisez-vous, *votre mission est finie.*

Simonin.

Nous les classons dans les *inutilités*... dans l'ordre hiérarchique de nos *capacités*, dans notre organisation sociale, nous ne connaissons point d'avocats.

Marcellin.

Parbleu, c'est juste, puisqu'il n'y a plus de procès. O grand Simon ! Les peuples reconnaissants te dresseront des autels.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, AUGUSTIN.

Augustin.

Messieurs, je vous salue... Vous m'avez fait l'honneur de m'inviter à votre réunion. Du moment que j'ai su qu'il s'agissait de la liberté de la presse, je me suis fait un plaisir et un devoir de me joindre à vous.

Antoine (bas à Basile).

C'est celui qu'on appelle le nouveau Luther.

Basile.

Oui.

Simonin.

Monsieur, nous sommes enchantés de vous voir prêter votre beau talent à la cause que nous défendons.

Augustin.

Je parlerai franchement. il me semble que je vois ici des gens qui n'ont pas toujours professé les mêmes principes.

Marcellin.

Basile, répondez donc, mon cher.

Ernest.

Nous avons voulu donner à notre démarche le plus d'importance possible en faisant voir que nous étions tous d'accord sur les réclamations que nous voulions adresser.

Brutus.

Citoyens, il s'agissait de notre intérêt à tous, nous devions nécessairement être tous d'accord.

Augustin.

Cette réponse me suffit.

Léopold (bas à Ernest).

Il a quelque chose de sec dans ses réponses.

Ernest.

Oui!

Edmond (bas à Emile).

Cet homme porte dans son regard le feu de son génie.

Emile.

Et son génie embrasse, domine tout.

Marcellin (bas à Armand et à Jérôme).

Qu'en dites-vous? J'ai envie de le mettre aux prises avec Antoine et Basile.

Armand.

Oui! oui!

Augustin.

Messieurs, je vous en prie, ne vous gênez en rien pour moi. Continuéz votre conversation, je serai charmé d'y prendre part.

Marcellin.

Nous faisions quelques reproches à Antoine et à Basile! Pourquoi, leur disions-nous, chercher à semer la discorde, à entretenir les haînes quand nous avons tous besoin d'être frères.

Basile.

Il n'a nullement été question de cela.

Marcellin.

Nous ajoutions, vous qui vous dites les défenseurs de l'autel, pourquoi avez-vous fait que ses ministres soient devenus les esclaves de votre Roi, eux qui ne doivent courber leurs fronts que devant Dieu.

Augustin.

Ah! Monsieur, que vous aviez raison! Depuis longtemps on a mis la religion à la solde du despotisme!... la restauration surtout en avait fait un moyen politique,

et le prêtre n'était plus qu'un homme qui, moyennant un salaire convenu, exploitait les consciences au bénéfice du pouvoir.

Basile.

C'est aussi trop fort. Quand la religion fut-elle plus florissante que sous nos rois légitimes ?

Augustin.

La Religion, grand Dieu!.....

Appelez-vous religion ces honneurs avilissants dont on revêtissait les serviteurs du vrai Dieu, cet or corrupteur qui paralysait leur zèle, et desséchait le cœur des fidèles?

Antoine.

Mon cher Monsieur, il paraît que vous vous êtes fait une religion à votre manière.

Augustin.

Oui, nous voulons ce que vous ne voulez pas, la religion sans absolutisme. Nous allons en avant vers la liberté du catholicisme, vous allez à son esclavage en voulant la retenir sous la tutelle du gouvernement, quel qu'il soit, peu nous importe; nous vous attaquons en un mot parce que vous prêchez la religion de Louis XIV, tandis que nous défendons la religion de Jésus-Christ.

Basile.

Vous dites que vous voulez la liberté, la liberté vous tuera.

Augustin.

C'est ce que vous et les vôtres répétez sans

cesse!... le temps n'est plus où Dieu avait brisé dans nos mains l'épée du génie. Les tronçons épars en ont été recueillis, et ce ne sera pas pour graver sur le sable le testament de Dieu.

Léopold (*bas à Armand*).

On s'anime.

Basile.

C'est très-beau ce que vous récitez là, mais vous avez beau faire, la religion ne peut pas vivre avec la liberté de la presse.

Augustin.

Mensonge!... DIEU ET LA LIBERTÉ!... notre voix tonne et s'écrie de rivage en rivage : « Vous vous plaignez de » la liberté de la presse, vous criez à la calomnie, » vous vous élevez contre ces hommes vils qui font » du scandale un vil métier. Grand Dieu! qui fait » leur force? votre silence! qui leur donne de l'au- » dace? votre silence!... vous parlez à quelques amis, » ce n'est pas là ce qu'il faut faire. L'insulte est pu- » blique, la réparation doit l'être. On s'arme contre » vous de la liberté de la presse? montrez-vous avec » les mêmes armes, et, pour déguiser votre faiblesse » ou votre insouciance, ne calomniez pas à votre tour » la seule liberté qui puisse faire triompher le bien » sur la terre. Hommes qui voulez ce que votre cons- » cience veut, pourquoi vous taire? que sentez-vous » donc en vous qui puisse vous forcer au silence? » croyez-vous que les pensées généreuses n'ont plus » d'échos parmi les hommes? qui pourrait dicter à

» vos cœurs cette coupable méfiance? avez-vous essayé » de résister au mal? vos mains froissent en silence » les écrits que vos voix devraient foudroyer! hommes » faibles et coupables, votre silence vous fait com- » plices de ceux que vous accusez! une fois, une seule » fois, tentez cette épreuve que vous n'avez point osé » tenter! rejetez bien loin ces entraves qui font de » vous des esclaves : soyez hommes, soyez chrétiens! » chaque fois qu'une voix impie s'élèvera pour flétrir » la vertu ou calomnier votre Dieu, ne restez pas là » froids, pauvres de ces accents de vérité qui touchent » et remuent les âmes. Parlez, souvenez-vous que ce » qui fait la force des méchants, c'est la faiblesse des » bons : mais aussi, soyez justes pour tous. Parlez » sans crainte et sans haine. Sortez de cette criminelle » inertie qui vous ôte droit de vous plaindre et donne » droit de vous condamner. Ah! nous vous en con- » jurons, faites pour le bien ce que d'autres font pour » le mal. Du profond de votre cœur dites avec nous : » DIEU ET LA LIBERTÉ. »

Emile.

C'est sublime.

Marcellin.

Mon cher Monsieur, à tout ce beau langage, Simonin n'a qu'une réponse à vous faire.

Augustin.

Laquelle ?

Marcellin.

Votre mission est finie!

Augustin.

Je ne réponds jamais à des plaisanteries.

Marcellin.

Je ne plaisante point. Pour nous autres frères en S.t-Simon, *votre mission est finie*, est la grande vertu de l'Orviétan, de Molière.... pardon, j'oubliais que vous ne faisiez point de lectures profanes.

Augustin.

Vous vous trompez, Monsieur, forts de la vérité que nous défendons, nous ne voulons point en assurer le triomphe par la foi douteuse de l'ignorance. Nous lisons tout.

Antoine.

Même Jean-Jacques.

Augustin.

Sans doute, et nous admirons même ce que nous trouvons d'admirable en lui.

Basile.

C'est charmant.

Augustin.

Monsieur, vous le savez, tout homme qui se respecte ne discute point avec vous. Pouvez-vous croire à la franchise et à la vertu, vous qui avez fait de l'hypocrisie un système, et de la calomnie un moyen ?

Armand.

Toute vérité.... comment disiez-vous Basile ?

Marcellin.

Toute vérité est bonne à garder.

Basile.

Nous ne nous étonnons pas pour si peu de chose. Rira bien qui rira le dernier.

Emile.

On reconnaît Basile. Ce sont là les hommes qui ont tant reproché à Barnave : *périssent les Colonies plutôt qu'un principe*, eux disent à leur tour : *périsse la France plutôt qu'un principe*, et quel principe, Grand Dieu! un principe qui ne peut triompher qu'après avoir fait de notre patrie un vaste champ de dévastation jonché de ruines et de cadavres.

SCÈNE XV.

LES MÊMES. FRANCIS.

Ernest.

J'ai bien l'honneur de vous présenter Monsieur Francis, un de nos collègues de province les plus distingués.

Francis.

M. Ernest, vous me faites trop d'honneur. Cependant je dois vous prévenir que je ne suis point encore précisément un de vos collègues. J'ai bien le projet de me mettre à la tête d'un journal, mais ce n'est pas encore une affaire décidée.

Léopold.

Je comprends; vous n'avez pas encore secoué le joug de ces sots préjugés de province qui font d'un journaliste un pauvre diable travaillant et pensant en spéculateur.

Francis.

Monsieur, je n'ai pas l'habitude de céder aux préjugés, ma conscience est mon seul guide, peu m'importe ce que les autres peuvent penser.

Basile (bas à Antoine).

Connaissez-vous ce Monsieur Francis ?

Antoine.

Non, mais il n'a pas l'air commode.

Pitre.

Les provinces ne doivent pas être satisfaites! le gouvernement est loin de tenir tout ce qu'il a promis.

Brutus.

Il nous avait promis des institutions républicaines.

Armand.

Le Gouvernement se fourvoie.

Jérôme.

Il a trompé nos espérances.

Emile.

Monsieur, dites-nous, je vous en conjure, ce que vous pensez.

Francis.

Volontiers, Messieurs : je ne vous dirai point d'excuser mes faibles talents, si mes paroles ne portent point la conviction dans vos esprits et ne vous entraînent point à penser comme moi. Il est temps de mettre de côté ces Lazzis de prétendue rhétorique.

Quand il s'agit de choses sérieuses, si celui qui parle n'est pas convaincu, c'est un fourbe; si, quand sa voix s'élève, il se trouve sous l'empire d'une sensation profonde et vraie, il doit rejeter loin de lui tout ce faux entourage qui peut parer le mensonge, mais qui nuit à la vérité. Je pars de ce principe que j'ai pris, que je prends et que je prendrai pour règle dans toutes les situations de la vie où je me trouverai. J'exprimerai donc mon opinion avec toute l'énergie que je posséde, sans ménagements, sans précautions, parce que pour moi, elle est la seule vraie, et que j'agis sous l'empire de cette conviction qui me l'a fait adopter.

Augustin.

C'est ainsi que doit parler tout homme consciencieux qui se respecte.

Francis.

Vous ne connaissez point l'esprit de la province, excusez ma franchise, Messieurs. Vous ne voyez que Paris, et dans ce qui se fait, dans tout ce que vous dites, vous ne pensez point à nous.

Basile (*bas à Antoine*).

Ils ne sont pas contents à ce qu'il paraît, tant mieux.

Antoine.

Oui, tant mieux.

Francis.

Si Paris est le foyer des lumières, il est aussi le foyer des passions. Je n'accuserai point votre bonne

foi, mais votre inexpérience. Venez nous visiter, vous trouverez plus de bon sens que vous ne le pensez.

Léopold.

Enfin, vous ne pouvez approuver la marche du gouvernement.

Francis.

Vous dire que nous applaudissons à tout ce qu'il fait, ce serait une folie, ou plutôt un mensonge.

Jérôme.

Que blâmez-vous donc en nous?

Francis.

Votre opposition un peu trop vive, et qui parfois ressemble à de la malveillance. Sans doute vous devez éclairer l'opinion publique, aider à la former. Après cela, il faut attendre qu'elle se prononce, parce que votre devoir et votre pouvoir ne s'étendent pas plus loin. En hâtant une réforme, on peut la compromettre. Il faut que le temps et l'expérience apportent la conviction dans les esprits, sans cela on bouleverse tout, et l'on ne remédie à rien.

Armand.

Monsieur n'est pas du mouvement à ce qu'il paraît.

Francis.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire: appelez-vous mouvement l'exaltation des passions populaires qui mènent à l'anarchie?.. Nous sommes dans un de ces moments de transition, où l'on sait bien ce que l'on a détruit, mais où l'on ignore aussi ce qu'il faut au juste pour

reconstruire l'édifice social sur des bases solides et durables. De là cette irritation des esprits, cette inquiétude vague qui arrête et paralyse tout. Les uns voudraient aller vîte, quelques autres rétrograder. Ajoutons qu'au milieu de ce cahos d'incertitudes il ne manque point d'intrigants pour exploiter, à leur bénéfice, cette disposition toute particulière des esprits. C'est pas à pas qu'il faut marcher, parce que nous sommes entourés de précipices. Louis-Philippe nous a tous sauvés de l'anarchie, nous avons confiance dans le cœur de notre Roi. Eh bien! groupons-nous tous autour de lui, et sans haîne, sans passions, efforçons-nous de lui rendre douce la tâche difficile dont il s'est chargé.

Marcellin (bas à Léopold).

Il fait du sentiment.

Léopold.

Ces pauvres provinciaux sont uniques.

Emile (bas à Ernest).

Le pauvre jeune homme est encore à l'âge des illusions; en avançant dans la vie, il sera cruellement désabusé.

Francis.

Que signifient ces déclamations de chaque jour? avez-vous un plan? alors, au lieu d'attaquer avec aigreur, conseillez avec sang-froid et persévérance.

Jérôme.

C'est ce que nous faisons.

Francis.

Non, c'est ce que vous ne faites point, et les critiques amères qui partent de certaines bouches, sont au moins suspectes à nos yeux. Ces hommes qui ont troqué les lauriers de la république pour les cordons de l'empire, ces hommes dont l'épée n'est jamais sortie du fourreau que pour appuyer les projets ambitieux d'un despote conquérant, ces hommes ne nous inspirent pas grande confiance. Nous nous rappelons le temps où la jeunesse française n'était que de la *chair à canon*, où l'on obtenait de l'avancement en se distinguant par ce que l'on appelait *une bonne fourniture de conscrits*.

Marcellin (bas à Ernest).

L'ami Jérôme est pincé.

Ernest.

Tant mieux.

Antoine.

Il n'en était pas ainsi sous notre bon et légitime monarque.

Francis.

Que voulez-vous dire ?.... Avez-vous oublié que son drapeau a disparu de la France tout dégouttant encore du sang de ses sujets ?

Antoine.

Il est des circonstances.....

Francis.

Silence, Monsieur ! Ne blasphémez point. Nous sommes calmes en province, mais nous sommes justes ;

il n'y a qu'un cri parmi nous, un cri de malédiction contre un roi parjure à ses serments.

Basile.

Cependant, Monsieur, il reste encore des Français fidèles au malheur.

Francis.

Quelques-uns; ceux-là nous les plaignons; du moment que c'est du profond de leurs cœurs qu'ils gémissent sur ce qu'ils appellent des infortunes, nous respectons leurs douleurs; mais, je vous le répète, Monsieur, c'est le petit nombre, les autres appartiennent à cette classe de misérables qui, sans foi, sans pudeur, après avoir perdu leur monarque, conspirent l'anarchie et cherchent à incendier la France avec la lâche résolution de la quitter au premier signal de l'incendie. Ceux-là, nous les méprisons, parce qu'ils sont dignes de mépris.

Antoine.

On peut craindre les fureurs du peuple qui suivent toujours les révolutions, et travailler au retour de la légitimité qui seule peut assurer le repos de la France.

Francis.

Le repos de la France, Grand Dieu!.... avec la guerre civile, la guerre étrangère et les affreux déchirements d'une lutte à mort entre deux partis!.. Non, non, Monsieur, le zèle hypocrite qui couvre vos paroles ne peut en imposer: nous vous connaissons... Vous parlez des passions populaires, malheureux. Qui souffle la haîne et la discorde? qui veut l'anarchie? qui peut se méprendre sur l'expression de vos vœux criminels?

vous, défenseurs des assassins de Brune, et de tant d'autres; vous, complices de la terreur blanche du midi, par votre silence ou votre approbation; vous qui ne permettiez pas qu'on vendît impunément un portrait de Napoléon, vous qui poussiez l'infamie jusqu'à violer le domicile des citoyens pour saisir un de ces portraits relegué dans quelque coin obscur, et traîner dans vos cachots les possesseurs innocents, vous osez crier à la tyrannie! Votre langage de tous les jours n'est-il pas le démenti de vos lâches accusations? Ah! las, enfin, de tant d'impudence, craignez que le peuple, dans sa juste colère, ne vous rejette de son sein avec horreur, avec indignation. Et nous, sachez-le bien, nous qui vous avons défendus, qui vous défendons encore chaque jour; impuissants pour arrêter le débordement des flots de son courroux, nous resterons encore assez de temps sur la terre pour dénoncer vos iniquités et légitimer sa vengeance.

Antoine (bas à Basile).

Il est vif.

Basile.

Silence, ne parlons plus.

Simonin.

Pardon, Monsieur.... La doctrine de Saint-Simon compte-t-elle beaucoup de prosélytes en province? s'en occupe-t-on un peu.

Francis.

Vous êtes sans doute l'interprète des disciples de Saint-Simon... Excusez ma franchise, Monsieur, Géné-

ralement on la croit susceptible de faire plus de mal que de bien. Peut-être ne vous comprenons-nous pas. Votre épigraphe: *Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre,* n'est qu'un principe gravé dans le cœur de tout bon citoyen, mais vos moyens pour parvenir à ce but nous paraissent impraticables. Au lieu de chercher à reconstruire la société sur de nouvelles bases, nous aimerions vous voir former une association destinée à répandre parmi le peuple l'instruction, les idées d'ordre et d'économie, car ce qui le rend malheureux, surtout, c'est son peu de prévoyance de l'avenir. Ah! Monsieur, que vous rendriez un bien plus grand service à l'humanité en apprenant aux hommes à penser par eux-mêmes, à trouver le plus grand bonheur dans le repos d'une conscience pure et sans reproche, c'est le moral qu'il faut améliorer d'abord, car sans cela, la source des richesses se tarit bientôt pour le peuple et vous le voyez promptement retomber dans la misère ou la pauvreté. Je le dis à regret, le peuple ne peut comprendre qu'une chose dans vos doctrines: c'est *que personne n'a le droit d'être riche*, pensez un peu à l'application terrible qu'il pourrait faire de ce principe, et, j'en suis sûr, vous reculerez épouvanté des maux horribles qui l'accompagneraient.

Marcellin.

Simonin, mon frère, après cela, nous n'avons plus qu'à nous faire moines, mon ami, ou quelque chose d'approchant, pour nous laver de nos iniquités Saint-Simoniennes.

Francis.

Je vous reconnais à votre gaîté, Monsieur, il est fâcheux vraiment que vous fassiez parfois un si mauvais usage de votre esprit.

Marcellin.

Que diable voulez-vous, il faut bien en faire quelque chose. Le prochain est si plaisant qu'on peut parfois en rire.

Francis.

Sans doute, mais vous n'ignorez pas qu'il y a de la lâcheté à poursuivre de ses cruelles railleries, un homme honorable, et qu'alors celui qui se le permet devient un vil calomniateur.

Augustin.

C'est le langage du vrai chrétien, Monsieur, voilà ce qui rend sublime la religion que nous défendrons. Elle contient tout ce qui peut élever l'âme et rendre les hommes meilleurs.

Francis.

Certes, il faudrait être bien ingrat pour avoir oublié que l'Evangile a déposé sur la terre le premier germe de la liberté.

Augustin.

La religion seule peut le développer.

Francis.

Je le désire, mais je ne le crois pas.

Augustin.

Vous en doutez.

Francis.

Ah ! Monsieur, je suis loin d'ajouter foi aux discours de vos ennemis qui prétendent que dans votre système l'usage de la liberté pour les hommes n'est autre chose que l'asservissement de tous à la volonté d'un seul : croire ce qu'il dit de croire, faire ce qu'il dit de faire, penser ce qu'il dit de penser. Je ne puis soupçonner qu'un homme de votre caractère et de votre talent puisse prêcher la liberté et vouloir sa ruine. D'ailleurs, si démentant les généreuses paroles qui exaltent les âmes et font tressaillir tant de cœurs, votre voix ne s'élevait plus que pour façonner les peuples au joug d'un nouveau despotisme, les peuples vous retireraient leur confiance et déserteraient les autels d'une religion qui ne pourrait régner que sur des esclaves. Vous devez le savoir, désormais la liberté est aussi nécessaire à leur existence que l'air qu'ils respirent et que le pain qui les nourrit.

Augustin.

Je n'ai qu'un mot à répondre : notre Dieu est le Dieu de vérité.

Francis.

Alors, Monsieur, séparez-vous avec éclat de ces prêtres qui, d'un ministère de paix, font un métier d'intrigue et de discorde. Que votre voix s'élève et tonne avec toute la puissance de cette âme brûlante que vous possédez. Dites que Dieu ne sourit point aux horreurs de la guerre civile, que c'est un prêtre sacrilége celui qui veut armer les frères contre les frères, et que ce n'est point dans des flots de sang que la religion du

Christ peut tracer de profondes racines. Ah ! Monsieur, quelle belle mission vous avez reçue de Dieu ! Vous pouvez vous placer entre les deux partis qui divisent le monde, leur tendre la main et les réconcilier. Adressez-vous surtout à ces hommes jeunes encore, dont l'existence politique n'a point été usée au milieu de ces orages qui depuis quarante ans grondent sur nos têtes ; dites-leur avec ces élans de génie dont votre cœur abonde : « vous que le passé n'enchaîne point à ses souvenirs et » dont la voix pure peut s'élever sans qu'on puisse » accuser votre vie, ah ! parlez, je vous en conjure ! » que vos accents se fassent entendre et viennent ré- » sonner au fond de tous les cœurs. Unissez-vous » pour éloigner de la discussion ces récriminations con- » tinuelles qui depuis 15 ans ont empoisonné nos desti- » nées. Quel est l'homme qui, la main sur le cœur, ne » doive pas pardonner parce qu'il n'a pas besoin qu'on » lui pardonne. Il est temps enfin de fixer notre avenir, » puisque nous sommes frères, vivons en frères ! Ou- » blions si nous voulons qu'on oublie ! pensons bien » que l'insulte et le mépris ne font qu'endurcir les » haînes. C'est à vous de livrer à la risée publique ces » hommes incorrigibles qui se font guerre de souve- » nirs et ne savent au fond que disputer de despo- » tisme. »

Emile.

La tâche est glorieuse, mais elle est difficile.

Francis.

Je le sais, mais pensons que chaque jour, chaque heure qui s'écoule, nous rapproche de ce fatal moment

où il ne sera plus temps peut-être de tenir les haînes en suspens et d'arrêter le cours des vengeances.

Léopold.

Mais enfin, que voulez-vous ? dites-nous un peu ce que vous pensez ?

Francis.

Nous voulons, avant tout, consolider le trône du Roi, notre seule ancre de salut : sans lui, nous avons la guerre civile, la guerre étrangère et les lois exceptionelles de la terreur.

LIBERTÉ DES CULTES.

Nous ne voulons pas qu'un prêtre puisse prêcher impunément la révolte du haut de la chaire d'une religion de miséricorde ;

Mais nous ne voulons pas aussi que de prétendus philosophes insultent à ses croyances, et le poursuivent publiquement de leurs sarcasmes et de leurs outrages.

LIBERTÉ D'ENSEIGNEMENT.

Nous la voulons pleine et entière ; le monopole de l'instruction nous parait aussi absurde dans les mains de l'université que dans celle du jésuitisme.

LIBERTÉ DE LA PRESSE.

Nous la voulons plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui pour les journaux: Le cautionnement correspondant à l'amende la plus forte que l'on puisse imposer, nous parait le seul raisonnable. On a fait de la presse quotidienne une affaire d'argent exploitée au bénéfice d'intrigants et de spéculateurs. Diminuer

les charges, c'est augmenter le nombre des journaux, et le nombre affaiblira le danger d'influences exercées par quelques hommes ambitieux de toutes les couleurs et de toutes les opinions. Mais il faut aussi une loi sévère qui puisse réprimer les excès, il faut qu'elle soit impitoyable pour ces journalistes qui ne vivent que de scandale et de calomnie. Le jury est une garantie suffisante pour assurer tout à la fois l'exercice de la liberté de la presse et l'exécution d'une loi répressive indispensable, de toute nécessité. Le repos public en dépend. De la calomnie restée impunie, au pillage et au meurtre, il n'y a qu'un pas.

LIBERTÉ INDIVIDUELLE.

Pour tous indistinctement, mais que sévère justice soit faite des factieux quels qu'ils soient.

LIBERTÉ MUNICIPALE ET LIBERTÉ DÉPARTEMENTALE

Il est temps, plus que temps peut-être de les donner: elles seules peuvent contrebalancer cette monstrueuse centralisation de Paris, qui fait que chaque jour la tête menace d'emporter le reste du corps.

LOI ÉLECTORALE.

Nous en voulons une nouvelle. Nous désirons que la chambre soit dissoute, non que son esprit ne nous paraisse pas bon, mais parce qu'elle est et sera continuellement le prétexte de déclamations spécieuses qui séduisent beaucoup de gens sages et modérés. Il est bon que la France soit consultée. Nul doute que l'expression de son vœu ne soit en faveur de la modération et d'une sage liberté.

CENS ÉLECTORAL.

Nous désirons que le plus grand nombre possible de citoyens puisse être appelé à concourir aux élections. Mais il faut procéder graduellement. Nous ne pensons pas que du jour au lendemain le peuple soit apte à exercer les fonctions d'électeur ; à côté de la liberté se trouve la licence, et souvent, en multipliant le nombre des capacités, on favorise l'intrigue et l'on nuit à l'indépendance. Ainsi, nous voudrions que le cens fût fixé d'abord à 200 fr. pour le droit d'électeur; plus tard, si l'expérience démontre qu'il n'y a pas péril pour la société, on le réduira successivement au fur et à mesure que les faits démontreront la possibilité de le faire, et que l'éducation, répandue parmi le peuple, lui permettra de contribuer, sans inconvénient, aux élections.

Dans les circonstances actuelles, nous pensons que le retour de l'absolutisme est impossible. Mais nous pensons aussi qu'en appliquant sans réflexion les principes exagérés de certains théoriciens ce n'est pas avancer mais reculer. Nous voyons avec peine l'appel fait chaque jour aux passions populaires. Le peuple a ses flatteurs comme les rois, et si l'absolutisme est un crime, le despotisme du peuple et l'anarchie en sont un plus grand encore. Pour que la liberté puisse prendre racine, il ne faut point, par des moyens factices en hâter le développement prématuré. Le scandale des émeutes, les viles démarches de cette nuée de solliciteurs qui n'ont vu dans la révolution de juillet qu'un pillage de places, les rêveries insensées de quelques cerveaux malades, le mépris ou-

vertement affiché de tous les principes de morale qui assurent le repos de la société ; cette guerre dégoûtante de souvenirs et de noms faite au bénéfice de quelques intrigants ambitieux, tout ce tableau de six mois offert à nos regards n'est point propre à donner une haute idée de l'émancipation des hommes. Je le répète, c'est pas à pas qu'il faut marcher, parce que nous sommes entourés de précipices ; le repos et la liberté sont à ce prix. Sans cela, nous aurons la licence et l'anarchie avec tout le cortége des excès hideux qui les accompagnent.

Léopold.

Messieurs, si nous nous occupions de notre affaire ? Nous sommes en nombre pour délibérer.

Armand.

Qu'avons-nous besoin de délibérer ? Du moment que c'est dans notre intérêt, nous sommes tous d'accord. La chambre des députés a décidé, reste la chambre des pairs... Tirons au sort cinq membres pour former une commission... Allons, Ernest, du papier, des plumes, de l'encre ?.. (*Ernest apporte plumes, encre, papier*)... Sommes-nous prêts ? Tous les noms sont-ils écrits ?.. Un chapeau ?... Il nous servira d'urne... Allons, citoyen Brutus, approche, et sois l'interprète du destin.

Brutus (appelle les noms suivants).

Marcellin... Jérôme... Simonin... Ernest... Emile ..

Emile.

Maintenant, Messieurs, dites-nous un peu ce que vous voulez que nous fassions ?

Basile.

Ce que vous voudrez.

Emile.

Mais encore.

Léopold.

Allez trouver Messieurs les pairs, et dites-leur ce qui nous convient.

Antoine.

Vous croyez que ce sera suffisant.

Jérôme.

Parbleu, si je le crois !.. La chambre des pairs se trouvera très-honorée de notre démarche ; elle nous saura gré de vouloir bien lui fournir l'occasion de se donner un certain vernis de popularité qui ne tiendra pas du reste, je vous en réponds... Sur ce, Messieurs, je vous salue, la séance est levée.

Ernest.

Emile, Edmond, venez-vous ?

Emile.

Oui ! oui !

Antoine.

Citoyen Brutus, je crois que nous suivons le même chemin ; si vous voulez bien le permettre, je vous accompagnerai.

Brutus.

Volontiers, citoyen.

Jérôme, Basile.

Nous vous suivons.

Edmond.

Messieurs du comité, pensez à notre affaire.

Jérôme.

Soyez sans inquiétude. Je vous dis et je vous répète que nos révérends pairs seront trop heureux de notre visite.

Francis (à demi-voix).

C'est aussi trop fort.

Marcellin.

Soyez persuadé, mon cher Monsieur, qu'à l'exception de vous et de moi, *le meilleur n'en vaut rien.*

J.-B. FLOCH.

Revue Politique.

Le temps marche avec une rapidité effrayante. Chaque mois, chaque semaine, chaque jour déroule à nos regards étonnés quelques nouvelles scènes de ce tableau immense représentant la lutte des deux systêmes qui divisent le monde. L'un, l'*absolutisme*, usé, flétri, stigmatisé par toutes les âmes généreuses qui sentent la dignité de l'homme ; l'autre, le *libéralisme*, fougueux, impatient du joug qu'il a porté ou qu'il porte encore, parlant à tous les cœurs et réveillant toutes les idées de justice et de gloire.

Il faudrait être aveugle pour ne pas comprendre ce qu'il y a d'irrésistible dans ce grand mouvement d'indépendance imprimé à toute l'Europe. Il faudrait être corrompu pour ne pas tressaillir à ce sublime spectacle du réveil des peuples.

Ce n'est point un fanatique enthousiasme qui dicte ces paroles, ce langage est celui de la conviction ; et, de quelque côté que mes regards s'arrêtent, en Pologne, en Italie, en Portugal, je vois partout l'homme ressaisissant sa dignité d'homme et luttant contre le fer du despote ou le fouet de l'oppresseur. Que des gens froids et petits poursuivent

de leurs sarcasmes ou de leur lâche ironie l'esclave secouant ses chaînes et se débattant contre ses maîtres, peu m'importe ! s'ils sont insensibles, je les plains ; s'ils affectent de ne pas sentir, je les méprise. Moi, je me demande si les Polonais sont faits pour vivre sous le bâton des Russes, si les Italiens doivent leur sang et leur or en échange du despotisme de l'Autriche, et si les Portugais, échappant aux poignards de Don-Miguel, doivent aller présenter humblement leurs têtes aux bourreaux d'un tyran qui n'est même pas *légitime*. Ma conscience me dit que non. J'applaudis à leur triomphe, je m'énivre de leurs succès, je gémis de leurs revers.

J'ai voulu d'abord considérer l'ensemble des faits avant de passer aux détails. J'ai voulu d'abord exprimer ce que j'en pense. Si, plus tard, ma voix est sévère, si je ne montre pas le fanatisme d'une admiration exclusive, personne, je pense, n'aura droit d'accuser mes intentions et de suspecter mon langage.

Dans les événements qui se préparent, je vois trois phases différentes :

1.° La destruction de l'ancien système.

2.° L'organisation d'un nouveau.

3.° La délimitation de territoire à fixer entre les états régénérés.

L'ancien système a, pour le défendre, la classe des privilégiés habitués depuis des siècles à exploiter les autres classes à leur bénéfice ; il a contre lui tous les hommes qui, las enfin de courber la tête, ne veulent plus, abreuvés de dégoûts et d'injustes mépris, traîner dans la servitude une précaire existence. Ces derniers

ont pour eux le droit et le nombre. Sans doute, fort de sa longue habitude de dominer, l'ancien système peut encore, dans ses convulsions plus ou moins prolongées, ensanglanter la terre, mais il périra parce qu'il ne peut plus vivre.

La question d'une organisation nouvelle est celle dont la solution sera la plus longue et la plus difficile. Quant à la dernière, la *délimitation*, etc., elle est trop loin de nous pour chercher à l'approfondir. Je n'ai voulu que la signaler.

Pour tout homme de bonne foi qui ne met point ses passions et son intérêt à la place du raisonnement, la révolution de juillet est légitime. Comme dit M. de Châteaubriand: « On ne s'est point soulevé contre la loi mais pour la loi. » Certes, si quelqu'un a conspiré, c'est ce monarque insensé qui, parjure à ses serments, menteur jusqu'au dernier jour, froisse avec mépris les arrêts des Tribunaux qui condamnent ses coupables ordonnances; rejette sans pudeur, la loi qui fait toute sa puissance et calcule froidement combien il faudra faire tomber de têtes pour assurer le règne du bon plaisir. Il faut le dire, il faut le répéter sans cesse, c'est lui qui de ses propres mains a creusé l'abyme où son trône s'est englouti. Je sais que de prétendus conspirateurs se vantent maintenant d'avoir fait la glorieuse révolution de juillet, ils mentent et le savent bien, ils ne parlent ainsi que pour avoir droit exclusivement aux bénéfices. J'en appelle à tous ceux qui ont été témoins de l'effet produit par les ordonnances, de l'élan sublime qui a fait partir de tous les cœurs un cri d'indignation.

La France s'est levée tout entière, et tous ces hommes à conspirations confondus dans la foule, n'ont fait qu'obéir à un sentiment de conscience qu'ils n'avaient pas le pouvoir de commander. Qu'ils sachent bien qu'on ne se rend populaire qu'en se montrant armé des droits de la légalité, et qu'on ne peut obtenir que de la *populasserie* en cherchant à faire de la liberté avec des émeutes et des coups d'état populaires.

Il était indispensable de bien fixer le caractère de la révolution de juillet pour se rendre compte des difficultés que présente la *nouvelle organisation de la société*, pour prévoir les obstacles, signaler les dangers et les crises effrayantes que l'ordre social peut avoir à supporter.

En France, nous en sommes à la composition de ce nouveau système, examinons les faits.

A Paris, le lendemain de la victoire, les vainqueurs se divisèrent; tandis qu'au Palais-Royal une foule immense saluait de ses acclamations notre Roi Louis-Philippe; à l'Hôtel de Ville on s'assemblait pour proclamer la république. L'opinion de la majorité triompha, et le langage énergique des départements compta cette fois pour quelque chose. On vit clairement que la France, avant tout, voulait le repos, la paix, et que, dédaignant de poursuivre un rêve fantastique qui ne s'est point encore réalisé, elle se jetait dans les bras d'un monarque honnête homme, dont toute la vie, aux yeux même de ses ennemis, se montre pure et sans tache. Les hommes sages, véritablement amis de leur pays, se félicitèrent d'avoir trouvé un pilote pour guider la barque sur la mer

orageuse dont les flots se gonflaient autour de nous. Ils comprenaient que sans lui nous étions menacés d. la guerre civile, de la guerre étrangère, tranchons le mot de l'anarchie, et que lui seul pouvait, arrêtant le torrent des passions populaires, imprimer une marche régulière à la révolution, présenter à tous nos ennemis un gouvernement sage et fort, prêt à répondre à leurs menaces et ne laissant pas la plus légère prise à leurs accusations. Sans doute, la révolution de juillet est un spectacle unique dans l'histoire. Le peuple s'est montré aussi brave que généreux; mais qui peut répondre que sans notre Roi Citoyen, les intérêts particuliers, les opinions divergentes n'auraient pas fomenté de discorde? qui, la main sur le cœur, oserait assurer que la société ébranlée dans ses bases les plus profondes, se serait montrée tout-à-coup constituée de nouveau par enchantement, présentant un ordre, une harmonie parfaite, si bien que l'Europe étonnée apprenait en même temps qu'un Roi parjure avait été renversé de son trône, et qu'un Roi-Citoyen se trouvait à notre tête fort de notre amour et de ses vertus?

Je prends à témoin tous les hommes pour qui l'amour de la patrie n'est point un vain mot; je m'adresse à ceux qui, croyant à la perfectibilité humaine, se plaisent, dans leurs douces rêveries, à entrevoir le moment où le peuple instruit, éclairé, pourra comprendre la liberté, qu'avons-nous vu dans l'avénement de Louis-Philippe au trône? un pas immense fait au profit de la civilisation, un avenir qui permettrait de répandre les connaissances utiles parmi le

peuple et d'avancer son émancipation. Il faut qu'on le sache bien, nous sommes libéraux autant que qui que ce soit; mais nous ne pensons pas que, du jour au lendemain, on puisse faire des *capacités*, et comme nous ne croyons qu'à l'amélioration progressive, toute innovation brusque, tout changement opéré par la force physique nous semble plus susceptible de produire du mal que du bien.

Malheureusement d'autres n'ont pas pensé comme nous. Le parti républicain s'est grossi des intérêts froissés ou à satisfaire, et, chose inouie, les hommes qui veulent la république et ceux qui rêvent l'ancien régime se donnent la main pour renverser ce qui existe. On peut, en se permettant un de ces lazzis, plus dignes des tréteaux que de la tribune, demander si *quelqu'un a vu passer la République*; mais à qui croit-on en imposer par ce langage? Le parti républicain existe, il parle ouvertement et dit ce qu'il désire à qui veut l'entendre. Il y a des êtres généreux faciles à séduire, qui, jugeant des autres par eux-mêmes, pensent que tous les hommes sont bons et vertueux. Je ne leur demande qu'une chose, c'est de jeter un coup d'œil scrutateur sur l'état de société en France, ils se convaincront facilement que, pour le moment, leur système de république n'est pas praticable; qu'ils peuvent faire beaucoup de mal et retarder le développement des idées libérales: en politique, surtout, il faut savoir attendre, en se hâtant on glisse et souvent on ne fait que reculer.

Voyons un peu depuis la révolution de juillet

quelle a été la marche de ce parti républicain dont nous avons démontré l'existence.

A la suite des immortelles journées, comprenant sa faiblesse, il a renoncé à l'espoir de triompher immédiatement, et, depuis, il a cherché à miner sourdement le trône qui lui faisait ombrage. Ainsi, nous l'avons vu, après avoir demandé l'abolition de la peine de mort, lorsque les *amis du peuple*, sur la tombe des victimes de juillet, signaient une pétition pour l'obtenir, nous l'avons vu, dis-je, en octobre, excuser le peuple poursuivant de ses huées la chambre qui, sur la proposition de M. de Tracy, en avait référé au Roi pour savoir si le sang de l'homme serait encore versé juridiquement par la main de l'homme; excitant sourdement le peuple pour lui faire croire qu'on voulait sauver les ministres qui avaient fait mitrailler ses frères, ils l'ont excusé de se livrer aux émeutes pour demander du sang en paiement du sang qui avait été versé. Et qui l'avait provoquée cette mesure?

En décembre, lorsque l'Europe attentive contemplait le spectacle imposant d'un peuple laissant aux lois le soin de le venger, les journaux du parti ont encore applaudi à l'effervescence commandée des passions populaires, ils ont trouvé des éloges pour cette foule barbare qui se ruait sur la chambre des pairs exigeant la tête des juges ou celle des accusés.

En février, nous avons vu ce même parti colorer du nom de *représailles* les actes de vandalisme qui ont porté la dévastation au sein des églises et de l'archevêché. Les organes de son opinion ont poussé l'infamie jusqu'à poursuivre d'outrages la garde nationale

dispersant les rassemblements hideux de ces bandes homicides et sacriléges, ils l'ont accusée de s'être amusée à sabrer le peuple. Voilà leur langage en présence de faits qui donnent à penser qu'on trouverait encore des *septembriseurs*.

Il faut être aveugle pour ne pas voir tout ce qu'a de criminel une semblable conduite; il faut être insensé pour ne pas comprendre que là est le seul danger.

Un trône ne s'écroule pas sans secousses. L'industrie a fait une halte, et bien des plaies cachées ont été mises à nu. Certainement, le faux système suivi par la prétendue restauration est la seule et unique cause de cette crise effrayante; ce n'est pas dans trois jours que tous les hommes à banqueroutes ont perdu leur fortune, mais enfin le mal existe et nous en subissons les pénibles étreintes. Toutes les classes industrielles sans exception souffrent, et le nombre des ouvriers sans travail augmente chaque jour. Que faudrait-il pour modifier cet avenir de deuil? Il faudrait penser d'abord à rassurer les esprits inquiets; appuyer le gouvernement, l'entourer de force et de considération, au lieu de l'attaquer sans cesse.

Quelques journaux ont pris naissance dans les journées de juillet. Représentants des opinions exaltées, ils poursuivent leur métier de destruction.

Parmi les anciens organes de la presse quelques-uns, par habitude, d'autres par spéculation, continuent l'état d'hostilité qu'ils avaient adopté sous l'ancien gouvernement. Malheureusement, les limites données à l'exercice de la liberté de la presse avaient concentré dans un petit nombre de mains cette puissance journalière

dont l'abus n'est pas sans dangers; de plus, ce vieil adage que pour être lu il faut faire de l'opposition, est juste sous plus d'un rapport, et comme avant tout les journalistes veulent des abonnés, ils persistent à jouer le rôle qui leur a réussi et qui leur réussit encore. La faute en est au public qui ne réfléchit pas assez à tout ce qui peut résulter d'un semblable état de chose. Je m'adresserai surtout aux hommes consciencieux qui veulent franchement la liberté, ils peuvent beaucoup, ils sont coupables de se taire.

Quelques journaux ont adopté franchement la seule marche possible pour atteindre le développement complet des idées libérales, *la marche légale* : c'est à nous de les soutenir, de les encourager par notre langage et nos suffrages..

Le parti carliste et ses journaux travaillent de leur côté, et jouent à l'anarchie. Leur conduite, leur langage, ne laissent aucun doute à cet égard; on devrait comprendre dans quel but ils ont organisé cette vaste conspiration de la presse qui s'étend sur toute la France, semant l'alarme, vivant de scandale et de calomnie, et poussant le peuple au désordre.

Je le sais, les hommes de ce parti sont incorrigibles; l'amour de la patrie n'est rien pour eux, tous les masques leur sont bons, ils ne voient qu'une seule et unique chose, le triomphe de leurs idées, et pour l'assurer, ils consentiraient à faire de la France un amas de ruines, mais que peuvent-ils? Où sont les bras prêts à saisir les armes pour défendre leur drapeau teint du sang de leurs frères? Le peuple les méprise, ils le

savent, et si sa colère se levait pour frapper, leurs têtes tomberaient les premières. Lorsque leur voix insultante et provocatrice excitait Charles X au parjure, quatre hommes et un caporal suffisaient pour conduire à bonne fin leurs projets insensés. L'heure du péril a sonné; *ils se sont cachés dans la boue du fond de laquelle ils levaient vaillamment la tête, pour calomnier les vrais serviteurs de leur Roi.*

D'où vient donc aujourd'hui leur audace, leur impudence? Qui peut donner à leur langage ce ton d'astuce et de mépris? Il faut le dire à haute et intelligible voix: ce sont les hommes qui se font guerre de souvenirs, de personnes, d'ambition; ce sont ceux qui veulent introduire les masses comme partie agissante dans le gouvernement, ce sont ceux qui au lieu de travail donnent au peuple des émeutes, des séditions, et qui lui disent : POUR ÊTRE HEUREUX SOULÈVE-TOI.

Loin de moi la pensée de poursuivre d'une injuste proscription tous ceux qui désirent une république.

Je le sais, une légitime impatience, une méfiance assez naturelle après les hypocrites déceptions de l'ancien gouvernement font que des âmes nobles et vertueuses ou veulent aller au plus vîte, ou craignent de voir se jouer encore de leur bonne foi, de leur crédule sincérité. Je leur dirai : Mes amis, comme vous, autant que vous j'aime la liberté; mon cœur bat comme les vôtres à ce cri d'indépendance, parti de la France en juillet et répété par tous les échos de l'Europe, mais quand on est sur le bord d'un précipice (et nous y sommes), c'est pas à pas qu'il faut marcher et non pas

courir, au risque de s'y engloutir. Comme vous j'appelle de tous mes vœux le moment où le peuple pourra prendre la part qui lui est due dans le gouvernement; mais voyez les faits, justifiez. Croyez-vous qu'il comprenne assez la liberté pour ne pas la confondre avec la licence? N'avez-vous pas entendu ces cris sinistres et de sanglante mémoire? Pour appliquer de hasardeuses théories, pensez-vous qu'il soit prudent de risquer le repos de la France et la liberté? Croyez-vous que la force puisse créer des capacités? Après avoir flétri, foudroyé les coups-d'état monarchiques, vous constituerez-vous les défenseurs des coups-d'état populaires? On peut arrêter la main d'un tyran, mais les bras de mille?... Le torrent une fois débordé, avez-vous une digue toute prête pour faire rentrer dans leur lit ses flots menaçants et courroucés? La violence périt par la violence. Pour soutenir votre république, il vous faudra les lois exceptionnelles de la terreur, et vous n'aurez que l'anarchie, fantôme hideux et dégouttant de sang qui ne disparaît que devant le front d'airain du despotisme. Croyez-moi, ne compromettons pas notre belle cause par le désir criminel de hâter l'aurore de jours que le temps seul peut amener. Le temps! le temps! Sachons attendre, et nous qui reprochons toujours à certaines gens de vouloir rétrograder, ne commettons pas la faute de courir comme des fous, au risque de succomber en route avant d'avoir atteint le but. Commençons enfin notre mission d'amis sincères de la liberté. Émancipons le peuple, apprenons-lui à penser par lui-même, efforçons-nous de répandre le bienfait de l'instruction qui lui manque; inspirons-lui le

goût de l'ordre, de l'économie, la prévoyance de l'avenir; associons-nous pour lui procurer un travail profitable à la société, et n'imitons pas ces insensés qui mettent un enfant debout avant de savoir si ses jambes pourront le soutenir. Le temps! le temps! Sachons attendre. Surtout tâchons de calmer l'effervescence populaire, faisons que le peuple respecte les autres, si nous voulons qu'il nous respecte. Calmons cette irritation des esprits qui endurcit les haînes et rend une réconciliation impossible. Ayons pitié d'ennemis plus susceptibles d'inspirer le mépris que des craintes sérieuses; une consciencieuse impartialité n'anime pas tous les discours, n'inspire pas tous les écrits. Quel spectacle plus pénible que cette procession de popularités évoquées ou conjurées au gré de passions haîneuses et discordantes. La calomnie aiguise le poignard de l'assassin moins coupable à mes yeux que le calomniateur. Tremblons surtout qu'on ne puisse nous reprocher un jour d'avoir appris au peuple à se faire justice par lui-même.

Il faut le dire, parce qu'il ne faut jamais hésiter à dire la vérité. Parmi les ci-devant royalistes, il y a un grand nombre de gens honnêtes, méticuleux, qui sont dignes d'être nos frères et qui n'attendent que le moment de se jeter dans nos bras. Eh bien! qui de nous ne les presserait pas avec joie contre son cœur? D'anciens souvenirs, de vieux attachements, une fausse honte les retient encore. Qui peut les ramener au milieu de nous qui ne connaissons point de proscription éternelle? Le spectacle de notre concorde, l'image vivifiante de nos idées sages et généreuses. Au lieu de

la crainte, inspirons-leur de la confiance. Quant à ces âmes viles et basses qui, n'ayant jamais connu que l'intrigue, ne peuvent croire à la vertu, abandonnons-les à elles-mêmes, le temps en fera justice, elles succomberont sous le poids de l'opprobre et du mépris.

J'ai tracé à la hâte les moyens que je crois propres à assurer *la nouvelle organisation de la société*. J'ai signalé les dangers qui peuvent en entraver la marche. J'ai dit ce que je pense, ce que je sens. C'est, je crois, ce que devrait faire tout citoyen qui aime sincèrement son pays.

E.

TABLEAU DES OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES, *faites à Nantes, à 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

JANVIER 1831.

JOURS DU MOIS.	Phase de la Lune.	MATIN, à sept heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents.	SOIR, à trois heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents.	ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
		mèt.	p. l.					mèt.	p. l.					
1		0,753	27.9.9	glace	glace	70	s. e.	0,753	27.9.9	+ 8,6	+ 7	70	e. s. e.	Gelée blanche, brume, soleil.
2		0,754	27.10.3	− 2,5	− 2	70	est	0,754	27.10,3	+ 2,5	+ 2	70	est	*Idem*, vent.
3		0,751	27.9.5	glace	glace	71	est	0,751	27.9.5	+ 6,2	+ 5	70	n. e.	*Idem*, *idem*, nuageux.
4		0,751	27.9	+ 3,1	+ 2,5	72	s. e.	0,755	27.10.8	+ 11,2	+ 9	70	sud	Gelée blanche, vent.
5		0,751	27.9	+ 5	+ 4	75	sud	0,751	27.9,5	+ 10	+ 8	73	s. o.	Nuageux, brumeux, couvert.
6	☾	0,757	27.11,6	+ 6,2	+ 5	80	nord	0,763	28.2,3	+ 7,5	+ 6	80	n. e.	Pluvieux, brumeux, vent.
7	10 h. 48'	0,767	28.4	− 1,2	− 1	70	n. e.	0,769	28.5	+ 1,2	+ 1	60	n. e.	Gelée blanche, soleil, vent.
8	soir.	0,771	28.5.9	− 5	− 4	60	n. e.	0,770	28.5.4	+ 2,5	+ 2	50	n. e.	Ciel levé, soleil, vent.
9		0,562	28.1.9	− 2,5	− 2	65	n. e.	0,760	28.1	+ 2,5	+ 2	60	e. n. e.	Brumeux, nuageux.
10		0,553	27.9.9	+ 1,2	+ 1	70	e. n. e.	0,751	27.9.5	+ 6,2	+ 5	70	n. e.	Brumeux, couvert.
11		0,751	27.9	+ 2,5	+ 2	70	est	0,751	27.9.5	+ 1,2	+ 1	70	n. e.	Brumeux, couvert, vent.
12		0,753	27.9.9	− 2,5	− 2	60	n. e.	0,754	27.10,3	+ 2,5	+ 2	64	n. e.	Brumeux, soleil, vent.
13		0,758	28	glace	glace	68	est	0,758	28	+ 1,2	+ 1	66	n. e.	Couvert, brume.
14		0,757	27.11.6	glace	glace	68	n. e.	0,756	27.11.2	+ 2,5	+ 2	68	n. e.	Nuageux, brumeux, soleil, vent.
15	●	0,755	27.10,8	− 2,5	− 2	68	n. e.	0,755	27.10.8	+ 2,5	+ 2	65	n. e.	*Idem*, *idem*, vent.
16	0 h. 32'	0,752	27.9,5	− 2,5	− 2	80	sud	0,752	27.9,5	+ 11,2	+ 9	80	sud	Couvert, brumeux, pluvieux.
17	matin.	0,747	27.9,2	+ 7,5	+ 6½	80	ouest	0,745	27.6.3	+ 11,2	+ 9	79	ouest	*Idem*, *Idem*.
18		0,743	27.6,3	+ 7,5	+ 6	83	ouest	0,743	27.0.3	+ 11,2	+ 9	82	ouest	*Idem*, *idem*.
19		0,730	27.8,6	+ 3,6	+ 3	81	ouest	0,746	27.6.8	+ 7,5	+ 6	83	s. e.	Brumeux, soleil, vent, pluie.
20		0,736	27.2	+ 12,2	+ 10	85	s. o.	0,736	27.2	+ 11,2	+ 9	89	s. o.	Couvert, brumeux, pluvieux, vent.
21		0,736	27.2	+ 11,2	+ 9	90	s. o.	0,736	27.2	+ 12,5	+ 10	90	s. o.	Couvert, pluie, brume, vent.
22	☽	0,742	27.5	+ 10	+ 8	90	s. e.	0,742	27.5	+ 11,2	+ 9	91	s. o.	*Idem*, *idem*, nuageux.
23	7 h. 23'	0,740	27.4	+ 10	+ 8	90	o. s. o.	0,740	27.4	+ 12,5	+ 10	85	ouest	Nuageux, brumeux, pluie.
24	matin.	0,741	27.4,5	+ 7,5	+ 6	38	nord	0,741	27.4,3	+ 6,2	+ 5	80	nord	Couvert, nuageux, vent.
25		0,754	27.10,3	+ 1,2	+ 1	80	n. e.	0,756	27.11.3	+ 3,6	+ 3	66	nord	Nuageux, grêle, soleil, brume.
26		0,761	28.1.4	− 2,5	− 2	70	n. e.	0,761	28.1.9	+ 2,5	+ 2	60	n. e.	Nuageux, couvert, petite neige.
27		0,762	28.1.9	− 3,6	− 3	65	nord	0,755	27.11.2	+ 2,5	+ 2	63	n. o.	Gelée blanche, nuageux, pluie le soir.
28		0,749	27.8,2	+ 5	+ 4	70	nord	0,75[illegible]	27.8.6	+ 5	+ 4	70	n. e.	*Idem*, *idem*, pluvieux, vent.
29	◎	0,754	27.10,3	glace	glace	70	nord	0,755	27.10.8	+ 5	+ [illegible]	70	nord	Brumeux, couvert, vent, neige le soir.
30	2 h. 26'	0,751	27.9	+ 1,2	+ 1	68	est	0,752	27.7,5	+ 1,2	+ 1	65	n. e.	Neige, brume, couvert.
31	matin.	0,752	27.9,5	− 5	− 4	65	e. n. e.	0,752	27.9.5	+ 0	+ 0	60	n. e.	Soleil, vent.

RÉCAPITULATION jusqu'au 31 Janvier 1831.

Baromètre....	Plus grande élévation	= 0,763 mil	= 28 p. 5,3 lig.
	Moindre élévation	= 0,736 mill	= 27 2
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur	+ 10 Réaumur.	= 12.5 centigrades.
	Moindre degré de chaleur	— 4 *idem.*	— 5 centigrades.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité	= 90 degrés.	
	Moindre degré	= 60 degrés.	

Jours dont le vent a soufflé.		Nombre de beaux jours	15
Du N.	3	de couverts	16
N.-E.	11	de pluie	9
E	5	de grêle	0
S.-E.	2	de vent	18
S.	3	de gelée	19
S.-O	3	de tonnerre	0
O.	4	de neige	3
N.-O.	0	de brouillard	21

Il est tombé 0m. 0,96 mill. de pluie sur la plate-forte de l'observatoire, du 1.er au 31 janvier.

HUETTE, *Opticien.*

Nantes, Imprimerie de Mellinet.

MELLINET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

17.e Volume. An 1831. 100.e Livraison.

LE

LYCÉE ARMORICAIN,

Revue de l'Ouest.

Paroles de Napoléon

A SAINTE-HÉLÈNE.

. . . .

L'opinion publique est une puissance invisible, mystérieuse, à laquelle rien ne résiste; rien n'est plus fort; et, toute capricieuse qu'elle est, elle est cependant vraie, raisonnable, beaucoup plus souvent qu'on ne le pense.

Etant consul provisoire, un des premiers actes de mon administration fut la déportation d'une cinquantaine d'anarchistes. L'opinion publique, à laquelle ils étaient en horreur, tourna subitement pour eux et

me força de reculer. Mais quelque temps après, ces mêmes anarchistes ayant voulu complotter, ils furent terrassés de nouveau par cette même opinion qui me revint aussitôt. C'était ainsi qu'à la restauration, on était venu à bout de rendre les régicides populaires, eux que la masse de la nation proscrivait auparavant.

. . . .

Un philosophe a prétendu que les hommes naissaient méchants : ce serait une grande affaire et fort oiseuse que d'aller rechercher s'il a dit vrai. Ce qu'il y a de certain, c'est que la masse de la société n'est point méchante; car si la très-grande majorité voulait être criminelle et méconnaître les lois, qui est-ce que aurait la force de l'arrêter ou de la contraindre ? Et c'est là précisément le triomphe de la civilisation, parce que cet heureux résultat sort de son sein et nait de sa propre nature. La plupart des sentiments sont des traditions : nous les éprouvons parce qu'ils nous ont précédés. Aussi la raison humaine, son développement, celui de nos facultés, voilà toute la clef sociale, tout le secret du législateur. Il n'y a que ceux qui veulent tromper les peuples et gouverner à leur profit qui peuvent vouloir les retenir dans l'ignorance; car plus ils sont éclairés, plus il y aura de gens convaincus de la nécessité des lois, du besoin de les défendre ; et plus la société sera assise, heureuse, prospère. Et s'il peut arriver jamais que les lumières soient nuisibles dans la multitude, ce ne sera que quand le gouvernement, en hostilité avec les intérêts du peuple, l'acculera dans une position forcée, ou ré-

duira la dernière classe à mourir de misère ; car il se trouvera plus d'esprit pour se défendre ou devenir criminel.

. . . .

De qui ne nous plaignons-nous pas avec notre expansion et notre mobilité nationales.

. . . .

Qu'est-ce que la popularité, la débonnaireté ? Il faut servir dignement le peuple et ne pas s'occuper de lui plaire : la belle manière de la gagner, c'est de lui faire du bien ; rien n'est plus dangereux que de le flatter : s'il n'a pas ensuite tout ce qu'il veut, il s'irrite et pense qu'on lui a manqué de parole ; et si alors on lui résiste, il haït d'autant plus qu'il se dit trompé. Le premier devoir du prince, sans doute, est de faire ce que veut le peuple, mais ce que veut le peuple n'est presque jamais ce qu'il dit : sa volonté, ses besoins, doivent se trouver moins dans sa bouche que dans le cœur du prince.

. . . .

Il n'est rien qu'on n'obtienne des Français par l'appât du danger ; il semble leur donner de l'esprit : c'est leur héritage gaulois...... La vaillance, l'amour de la gloire, sont chez les Français un instinct, une espèce de dixième sens. Combien de fois, dans la chaleur des batailles, je me suis arrêté à contempler mes jeunes conscrits se jetant dans la mêlée pour la première fois : l'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores. . . . .

. . . .

Tous les Français sont frondeurs, turbulents, mais

non conspirateurs, encore moins conjurés. Leur légèreté est seulement de nature ; leurs variations si subites, qu'on ne pourrait dire qu'elles les déshonorent : ce sont de vraies girouettes au gré des vents ; mais ce vice chez eux est sans calcul, et voilà leur meilleure excuse. Du reste, il est bien entendu que nous ne parlons que de la masse, de celle qui compose l'opinion ; car des exemples individuels, au contraire, ont fourmillé dans nos derniers temps, qui couvrent certaines classes d'une abjection dégoûtante.

. . . .

Tous nos dangers ne venaient pas du dehors, nos dissentions au-dedans ne leur étaient-ils pas supérieurs ? Ne voyait-on pas une foule d'insensés s'acharner à disputer sur les nuances avant d'avoir assuré le triomphe de la couleur.

. . . .

Ces corps nombreux (les chambres) périssent par défaut d'unité ; il leur faut des chefs aussi bien qu'aux armées : on nomme à celles-ci, mais les grands talents, les génies éminemment supérieurs se saisissent des assemblées et les gouvernent...... Tout se trouve confusion, vertige ; l'incapacité, le désordre, le travers d'esprit règnent dans leur sein, et la France devient la proie de l'étranger........ Ne ressemblons point aux Grecs du Bas-Empire qui s'amusaient à discuter entre eux quand le bélier frappait les murailles de leur ville.

. . . .

La contre-révolution doit inévitablement se noyer d'elle-même dans la révolution. Il suffit à présent de

l'atmosphère des jeunes idées pour étouffer les vieux féodalistes; car rien ne saurait désormais détruire ou effacer les grands principes de notre révolution; ces grandes et belles vérités doivent demeurer à jamais, tant nous les avons entrelacées de lustre, de monuments, de prodiges; nous en avons noyé les premières souillures dans des flots de gloire : elles sont désormais immortelles! Sorties de la tribune française, cimentées du sein des batailles, décorées des lauriers de la victoire, saluées des acclamations des peuples, sanctionnées par les traités, les alliances des souverains; devenues familières aux oreilles comme à la bouche des Rois, elles ne sauraient plus rétrograder!!!

Elles vivent dans la Grande-Bretagne, elles éclairent l'Amérique, elles sont nationalisées en France : voilà le trépied d'où *jaillira la lumière du monde*. Elles la régiront, elles seront la foi, la morale de tous les peuples. . . . .

. . . .

Nous ne vaudrons tout notre prix que lorsque nous substituerons les principes à la turbulence, l'orgueil à la vanité, et surtout l'amour des institutions à l'amour des places.

. . . .

L'Angleterre et la France ont tenu dans leurs mains le sort de la terre, celui surtout de la civilisation européenne. Que de mal nous nous sommes fait! Que de bien nous pouvions faire?

. . . .

C'est une chose bien remarquable que le nombre de généraux qui ont surgi tout-à-coup dans la révolution :

Pichegru, Kleber, Massena, Marceau, Desaix, Hoche, etc., et presque tous simples soldats; mais, aussi, là semblent s'être épuisés les efforts de la nature; elle n'a plus rien produit depuis, je veux dire du moins d'une telle force. C'est qu'à cette époque tout fut donné au concours parmi trente millions d'hommes, et la nature doit prendre ses droits; tandis que, plus tard, on était rentré dans les bornes plus resserrées de l'ordre et de la société. On a été jusqu'à m'accuser de ne m'être entouré que de gens médiocres, pour mieux me conserver la supériorité; mais aujourd'hui qu'on ne r'ouvrira pas sûrement le concours, à eux de mieux choisir; on verra ce qu'ils trouveront.

. . . .

. . . . . . Tout ce que le Directoire fit pour gagner les salons de Paris, ne lui réussit pas..... Ce furent des oscillations perpétuelles qui ressemblaient à des caprices; on naviguait sans direction, on n'avait aucun but, on n'était pas un...... Le Directoire crut alors remédier à ces incertitudes, et éviter ces perpétuelles oscillations en frappant à-la-fois les deux partis extrêmes, qu'ils l'eussent mérité ou non: s'il faisait arrêter un royaliste qui avait conspiré ou troublé la tranquillité publique, il faisait au même instant arrêter un républicain, n'eut-il rien fait. Ce système s'appela *la bascule politique*. L'injustice, la fausseté de ce système discréditèrent le gouvernement; toutes les ames se resserrèrent; ce fut un gouvernement de plomb. Les gens d'affaires, les agioteurs, les intrigants s'emparèrent des ressorts et eurent tout crédit; les places furent données à des protégés ou à des parents; la corruption s'intro-

duisit dans toutes les branches de l'administration ; les dilapidateurs l'eurent bientôt senti et purent agir sans crainte. Les affaires étrangères, les armées, les finances, l'intérieur, tout se ressentit d'un système aussi vicieux. Un tel état de choses amoncela bientôt un orage politique, et l'on marcha à grand pas vers la crise de fructidor.

. . . .

..... Le système colonial que nous avons vu est fini, pour nous, il l'est pour tout le continent de l'Europe; nous devons y renoncer et nous rabattre désormais sur la libre navigation des mers et l'entière liberté d'un échange universel.

. . . .

...... Il me fallait, de nécessité, me composer une certaine gravité, en un mot établir une étiquette ; autrement, l'on m'eût journellement frappé sur l'épaule. En France, nous sommes naturellement enclins à une familiarité déplacée; et j'avais à me prémunir surtout contre ceux qui avaient *sauté à pieds joints* sur leur éducation. Nous sommes très-facilement courtisans, très-obséquieux au début, portés d'abord à la flatterie, à l'adulation; mais bientôt arrive, si on ne la réprime, une certaine familiarité qu'on porterait aisément jusqu'à l'insolence.

. . . .

..... Pour la sûreté, la stabilité, le repos de la France au dedans, poursuivez les bans de la garde nationale, que chaque citoyen connaisse son poste au besoin, et alors vous aurez vraiment une nation maçonnée à chaux et à sable, capable de défier les siècles et les hommes.

. . . .

...... Se peut-il que ce soient des Français qui parlent, qui écrivent ainsi? N'ont-ils donc ni cœur, ni entrailles pour la patrie? Non, ils ne sont point français, ils parlent notre langue peut-être, ils sont nés sur le même sol que nous; mais ils n'ont ni notre cœur, ni nos sentiments: ils ne sont point français.

. . . .

Les nations vieilles et corompues ne se gouvernent pas comme les peuples antiques et vertueux: pas un aujourd'hui qui se sacrifierait tout au bien public, il en est des milliers et des millions qui ne connaissent que leurs intérêts, leurs jouissances, leurs vanités; or, prétendre régénérer un peuple en un instant et en poste, serait un acte de démence. Le génie de l'ouvrier doit être de savoir employer les matériaux qu'il a sous la main.

. . . .

Ah! Voilà bien la guerre civile et son effroyable cortége; voilà ses inévitables résultats! Si quelques chefs y font fortune et se tirent d'affaire, la poussière de la population est toujours foulée aux pieds: aucun des maux ne lui échape.

. . . .

La nation n'a dans son caractère et ses goûts que des provisoire et du gaspillage. Tout pour le moment et le caprice, rien pour la durée. Voilà notre devise et nos mœurs en France. Chacun passe sa vie à faire et à défaire; il ne reste jamais rien.

. . . .

L'homme lancé dans la vie se demande: D'où viens-

je ? Qui suis-je ? Où vais-je ? Ce sont autant de questions mystérieuses qui nous précipitent vers la religion. Nous courons au devant d'elle, notre penchant naturel nous y porte; mais arrive l'instruction qui nous arrête : l'instruction et l'histoire, voilà les grands ennemis de la vraie religion défigurée par les imperfections des hommes.........

L'évêque de Nantes (Duvoisin) me rendait catholique par la sagesse de ses raisonnements, son excellente morale et sa tolérance éclairée..... L'évêque de Nantes avait vécu avec Diderot, au milieu des incrédules; aussi avait-il réponse à tout..... C'était, parmi nos évêques, le plus ferme appui des libertés gallicanes.

. . . .

Je viens de lire le livre du général S...... Il fait de Soult le premier général du monde..... Dans Soult ce n'est pas précisément la partie la plus forte; il est bien plus encore un excellent ordonnateur, un bon ministre de la guerre.

. . . .

Nous sommes, de notre nation, si inquiets, si bavards !..... Qu'il arrive vingt révolutions, et nous avons aussitôt vingt constitutions ! C'est ce dont on s'occupe le plus, ce qu'on observe le moins. Ah ! que nous avons besoin de grandir dans cette belle et glorieuse route ! Nos grands hommes en ce genre se sont montrés si petits. Fasse le Ciel que la jeunesse d'aujourd'hui profite de tant de fautes, et qu'elle se montre aussi sage qu'elle sera ardente.

. . . .

(Extrait du mémorial de Sainte-Hélène.)

Lettre

A UN JEUNE ÉLECTEUR

Dont l'Opinion est contraire à l'Hérédité de la Pairie.

N........, le 2 janvier 1830.

Quoi! mon cher Adolphe, votre modération habituelle n'a pu l'emporter sur la chaleur de la passion? un impatient amour de la liberté et du *progrès*, sans doute, vous a transporté au-delà des bornes d'un patriotisme sage et réfléchi. C'est, quand la chambre des pairs a déclaré que l'article 27 de la Charte serait soumis à un nouvel examen; c'est lorsque cette disposition va donner lieu à la solution d'une question difficile, et de laquelle dépend cette stabilité constitutionnelle que nous désirons si ardemment; c'est alors que, vous arrogeant le droit de la décider, vous l'avez tranchée aussi résolument qu'Alexandre trancha le fameux *nœud Gordien*.

Bien plus, vous avez été jusqu'à prétendre que les électeurs ne devaient accorder leurs suffrages qu'à un éligible qui s'engagerait à voter la suppression de l'hérédité de la pairie. Je ne vous reconnais plus, mon ami. Ah! dussiez-vous penser que mes cheveux gris

ne recouvrent qu'un cerveau sans énergie, je me permettrai de vous dire que vous êtes la dupe de quelqu'influence passionnée, que vous n'avez pu vous prononcer en faveur d'un principe aussi absolu, sans avoir pris les préjugés et les défiances d'une coterie pour des règles d'opinion, et que si une proposition semblable à la vôtre, avait pu prévaloir dans un collége électoral, je n'aurais pu m'empêcher de dire des membres qui le composent, ce que le citoyen de Genève a dit des anglais à l'époque de leurs élections : » Dans les courts moments de leur liberté, l'usage » qu'ils en font, méritent qu'ils la perdent (*).. »

Toutefois, malgré l'ascendant de votre caractère et de votre talent, vos collègues n'ont point prêté l'oreille à vos insinuations, et je ne m'afflige qu'en songeant que quelques-uns d'eux auront pu croire que vos assertions avaient leur source dans un sentiment bas et vulgaire, dans la *haine du pouvoir d'autrui*, surtout du noble dont on est malheureusement plus porté à envier les vains titres que l'utile magistrature. Effectivement, auront-ils pu supposer qu'à votre âge, on ait assez étudié le gouvernement représentatif, ses ressorts, son action et ses effets, pour prononcer aussi affirmativement sur le point le plus important de notre droit politique, quand moi-même qui sais apprécier toute l'étendue de votre instruction, je ne puis me persuader que ce soit après l'avoir profondément méditée, qu'une telle idée a pu acquérir à vos yeux quelque évidence.

(1) Contrat social.

Quant à moi, qu'avec raison vous êtes loin de soupçonner d'être l'ami des institutions aristocratiques, je vous l'avoue, si j'avais à donner mon sentiment sur la question dont il s'agit, il serait en faveur de l'hérédité de la pairie. Je l'exposerais moins, il est vrai, avec la prétention de le faire prévaloir comme une vérité fondamentale, qu'avec le désir de le soumettre à la discussion; car, bien pénétré de toute mon insuffisance sur ce sujet, ma confiance dans la sagesse et les lumières de nos législateurs est telle que je vous jure que, quelle que soit leur décision, elle règlera ma conviction.

On ne peut se dissimuler qu'en France l'antipathie pour l'aristocratie ne soit partagée par un grand nombre d'esprits, d'ailleurs fort éclairés; que si déjà nous n'avions de récents et mémorables exemples du triomphe de l'ordre sur de vives et fortes prétentions, si déjà malgré les agitateurs, force n'était pas restée à la loi, nous pourrions n'être pas sans inquiétude au jour où la révision de l'article 27 de la Charte aura lieu; mais fort heureusement l'opinion générale sur ce sujet, n'est pas favorable à la vôtre. Elle dédaigne les novateurs et ces esprits turbulents qui ne la devancent que pour mieux l'égarer, la braver ensuite, et se passer d'elle.

Il est évident que la France repousse le gouvernement républicain, non-seulement comme une chimère de collége, mais bien plus encore comme un fléau dévastateur dont elle a fait la douloureuse expérience. Elle sait que la république commencerait ainsi qu'en 1792, par le renversement du trône, par l'anarchie, et

finirait par le rétablissement d'un soldat heureux, ou d'un Bourbon.

Elle veut un gouvernement où la loi soit le premier pouvoir de l'état, où tous les citoyens, égaux devant elle, aient accès à toutes les distinctions réservées aux talents et à la vertu, un gouvernement qui s'harmonise avec ses mœurs, ses intérêts et ses passions pour toutes les espèces de gloire, enfin un gouvernement représentatif assis non sur ces bases mensongères que les partisans du pouvoir absolu appelaient des bases *vraiment monarchiques*, mais sur celles qui peuvent affermir l'ordre, la liberté et assurer notre bonheur social.

Ce gouvernement, mon ami, nous l'avons dans la charte modifiée, mais nous l'avons avec ses conséquences et ses nécessités : la pairie n'est pas seulement une institution propre à récompenser de longs et éminents services; si elle n'était que cela, des récompenses et des dignités viagères suffiraient pour acquitter la dette de l'état; et les rendre héréditaires, ce serait sans un but d'utilité réelle accorder aux fils le prix des travaux de leurs pères, sans qu'ils aient fait pour le mériter autre chose que de naître. Mais, si l'aristocratie, lorsqu'elle dispose seule de l'autorité est le pire de tous les gouvernements, employée dans le système représentatif, loin d'être une tyrannie, elle devient un élément de force, un instrument politique de la plus grande utilité, et tandis que d'un côté ses richesses et son luxe sont la substance du peuple, de l'autre elle prévient les empiétements des autres pouvoirs de l'état.

Le gouvernement représentatif se compose de trois pouvoirs, où se trouvent justement répartis les élémens monarchiques, aristocratiques et démocratiques. Ces pouvoirs, bien limités et balancés, doivent être assez forts pour se maintenir par eux-mêmes, assez indépendants les uns des autres pour résister à toutes tentatives propres à dénaturer leur essence première, et à essayer leurs forces pour s'entredétruire au lieu de se protéger mutuellement.

La chambre des pairs, suivant les propres expressions de la charte, fait *portion essentielle du pouvoir législatif;* à ce titre, elle doit jouir de la même indépendance que la chambre des députés, puisque toutes deux, en concourant à la confection des lois, doivent s'enchaîner réciproquement par leur faculté d'opposition. Que l'on supprime la chambre des pairs on fait plus qu'entraver la marche de la machine sociale, on la brise. Les deux autres pouvoirs restent sans contre-poids, bientôt l'un acquiert nécessairement la prépondérance sur l'autre, et l'anarchie ou le despotisme sont les fruits d'une telle imprudence.

Mais, direz-vous, nous reconnaissons que l'aristocratie est un des éléments constitutifs du gouvernement représentatif, et nous sommes bien éloignés de songer à le supprimer, nous ne prétendons que lui opposer une digue qu'elle ne puisse franchir. Nous voulons que la pairie ne soit qu'une aristocratie viagère, qu'elle expire avec le dignitaire et devienne successivement la récompense de tous les citoyens qui auront rendu de grands services à l'état.

Alors, mon cher Adolphe, plus d'indépendance pour

cette partie du corps législatif, vous l'abandonnez à l'influence énorme de la cour (car je ne suppose pas que vous vouliez ôter au Roi le droit de créer les pairs). Le noble, avide d'honneurs et de dignités, jaloux de les transmettre à son fils, ne montre plus au souverain le moindre esprit d'opposition; au contraire, il n'est sorte de condescendance, de bassesse même dont il ne soit capable: vous éteignez en lui tous sentiments généreux, et vous en faites un esclave de son ambition.

Faut-il vous en citer un exemple? en est-il un plus frappant que ce sénat à vie de Buonaparte? Après celui de Domitien, en vit-on jamais un plus servilement dévoué à son maître? D'abord Napoléon avait établi, parmi nous, un gouvernement de forme constitutionnelle; mais bientôt, impatient du joug des lois qu'il nous avait données, des institutions destinées à balancer et à limiter son pouvoir, il les dénatura, anéantit le tribunat, et, au gouvernement constitutionnel, fit succéder le gouvernement absolu. Aussi, vainement cet homme, en qui l'amour et le génie du despotisme étaient fortifiés par l'habitude du commandement, à son retour de l'Ile-d'Elbe, voulut y appeler à son aide les éléments démocratiques et se masquer en roi constitutionnel, il ne trompa que ceux qui eurent encore quelque intérêt à se montrer ses partisans.

Vous voyez donc, mon ami, que votre proposition, hostile en apparence à l'aristocratie, tend à la renforcer et à détruire l'obstacle le plus puissant et le plus propre à protéger le peuple contre la puissance royale

que l'expérience ne nous montre que trop souvent disposée à empiéter sur ses droits. Vous l'accroissez, vous la convertissez en une nouvelle nuée de courtisans et de solliciteurs qui obstruent les avenues du trône, et dont le servilisme autant que l'importunité triomphent tôt ou tard du refus du monarque, et finissent par le dominer.

En conservant l'hérédité des pairs, vous maintenez leur indépendance. Cette chambre n'est plus qu'un pouvoir conservateur qui, tour à tour, dans l'intérêt de la constitution résiste aux volontés d'un ministère oppresseur, ou aux caprices d'un monarque absolu. Ils l'avouaient cette indépendance, ils en constataient tous les avantages, ces ministres de Louis XVIII et de Charles X, lorsque, ne pouvant vaincre l'opposition de la chambre héréditaire, ils l'avilissaient par des *fournées* de nouveaux pairs, choisis parmi les créatures les plus dévouées à leurs projets liberticides.

La haute aristocratie n'a plus aucune prérogative personnelle et particulière; elle ne jouit que de celles attachées à la chambre. Craindrait-on encore son influence? Il est facile de la diminuer, en restreignant les droits de primogéniture, en l'empêchant d'accumuler d'immenses fortunes et en affaiblissant son crédit et sa puissance, de manière toutefois à ce qu'elle en ait toujours assez pour n'avoir pas besoin d'en acquérir davantage, en vendant sa conscience et les intérêts du pays.

Convenons d'ailleurs que parmi nous le pouvoir des individualités s'efface de jour en jour, que nous verrons peu désormais de ces noms qui, comme des talismans, maîtrisaient autrefois l'opinion des peuples, les soule-

vaient, les faisaient bouillonner comme les vents soulèvent et bouleversent les mers. La Liberté seule peut encore aujourd'hui enfanter ces prodiges.

Oui, Adolphe, je vous le répète, l'hérédité de la pairie me semble indispensable; elle a en sa faveur l'autorité des plus grands publicistes anciens et modernes et notamment celle de notre immortel J.-J. Rousseau qui, dans son ouvrage, intitulé *Gouvernement de Pologne*, dit expressément: « Pour maintenir » l'égalité, principe de la constitution, si la couronne » était héréditaire, il faudrait, pour conserver l'équi- » libre, que la pairie ou l'ordre sénatorial, le fût » aussi comme en Angleterre. »

Je suis convaincu que faire de la pairie un office viager, c'est donner à l'autorité royale une influence dangereuse, c'est priver le corps législatif d'un contre-poids salutaire; en un mot, c'est compromettre cet équilibre précieux qui maintient le gouvernement constitutionnel, et en fait la base de la prospérité publique.

Ici, je m'arrête, je cesse de poursuivre un sujet dont la portée m'échappe peut-être, mais je l'abandonne sans regret, puisqu'il doit incessamment être approfondi par les hommes de génie qui occupent nos sommités sociales.

Jusque-là, ne préjugeons rien, attendons avec calme le résultat de leurs graves délibérations; surtout défions-nous des influences passionnées, car les mécontents sont habiles à proclamer des principes absolus et extrêmes, parce qu'ils savent que ces moyens sont les seuls qui puissent donner du succès à leurs perfides desseins.

Que l'amour de la liberté ne nous rende ni ombra-

geux ni tracassiers ; soyons libres avec les lois et non contre les lois. Montrons-nous animés de l'amour de l'ordre. L'ordre est inséparable de notre bien-être, il constitue la paix et la prospérité des états comme il fait le repos et le bonheur de la vie privée.

J'ai lieu de penser, mon cher Adolphe, que cette lettre, loin d'être un motif de refroidissement entre nous, ne servira qu'à vous prouver davantage la franche amitié que je vous ai vouée dès votre enfance. Toutefois, vous le savez, contemporain de la révolution de 1789, vétéran de l'armée de Dumouriez, content de mon sort et des modestes fonctions de paix auxquelles je viens d'être récemment appelé, mes opinions politiques sont entièrement désintéressées. Renfermé dans le cercle de mes devoirs, fidèle exécuteur de nos lois, sans autre mérite que celui de leur obéir, sans les interpréter, je ne demande rien, je ne veux rien, et tous mes vœux sont pour l'indépendance, le repos et le bonheur de ma patrie.

Par un Juge-de-Paix du département de la Vendée.

Résumé Politique.

Si, de toutes parts on veut la liberté, de toutes parts aussi l'on veut l'ordre ; et le moyen, le seul moyen de le maintenir est dans les mains du gouvernement : il lui suffit de marcher avec fermeté, au milieu des partis et des passions, dans la voie légale. Aujourd'hui tous les hommes sages et modérés, et ils sont nombreux, se réunissent dans la même pensée, elle occupe tous les esprits : on ne s'étonnera donc point si le *Lycée*, abandonnant les articles littéraires et scientifiques que personne ne lirait, se voit contraint de traiter les seules questions à l'ordre du jour, d'où dépend l'avenir de notre France.

Les émeutes de Paris sont particulièrement l'objet des craintes de la province ; elles tuent la confiance, paralysent le commerce en faisant naître des inquiétudes que la malveillance exploite au profit des passions ; enfin, elles retardent le développement de nos institutions.

Ces émeutes devaient être réprimées : elles l'ont été par le peuple lui-même. Il a vu d'où provenait sa misère : il ne s'est point mépris sur les véritables causes de l'interruption du travail qui ne peut revenir

qu'avec le repos, la confiance et le crédit. Et, remarquons en effet, que depuis la cessation des émeutes hebdomadaires les travaux ont repris sur quelques points.

Au sujet des derniers troubles de la capitale, nous trouvons dans le *Journal de Paris* des réflexions que nous livrons à nos lecteurs.

En montrant que le peuple a refusé de s'associer aux agitateurs, ce journal s'exprime ainsi : « Le peuple comprend que des émeutes continuelles ne font qu'entraver la marche du gouvernement, et troubler cette tranquillité publique si nécessaire pour que le commerce se ranime et pour que l'aisance vienne remplacer la misère. Les ouvriers ont senti qu'il fallait maintenant à tout prix que la paix rentrât dans la cité; qu'il ne fallait pas, dans une impatience coupable, risquer de tout jeter dans l'anarchie, pour obtenir sur le champ ce qu'on pourra avoir plus tard. Le peuple a compris que l'on devait savoir se résigner : grande leçon pour ces esprits ardents, qui veulent mettre tout à feu et à sang pour tirer les conséquences d'un principe, lorsqu'il est certain que, par la simple force des choses, sans que l'humanité en souffre, les conséquences d'un principe sont nécessairement tirées. »

Certes, il y a loin de ce langage sage et modéré aux attaques virulentes de la presse contre le gouvernement. Les exigeances des partis sont réellement sans bornes. « Que l'on nous traduise enfin en termes clairs et intelligibles, dit *le Temps*, les paroles dont on nous assourdit depuis six mois : *comprendre la révolution de juillet, les hommes de juillet, les progrès,*

le mouvement, et tout cet argot que l'on fait servir de supplément aux idées que l'on n'a pas. La critique est aisée : il ferait beau voir, à la place de ceux qu'ils harcèlent d'avis acerbes, tous ces génies si impératifs, si fiers de leurs doctrines! comme ils ramèneraient le crédit, la confiance; comme ils ranimeraient le commerce! De combien de bienfaits nous prive leur absence des affaires! Pour moi, je crains que ce ne soit d'eux que le Grand Frédéric ait prophétiquement parlé, lorsqu'il a dit : *Si je voulais châtier une province, je la livrerais à la conduite d'une demi-douzaine de philosophes; ils l'auraient bientôt mise sens dessus dessous*..... Napoléon disait que, parmi les gens à projets, *il n'y en avait pas deux qui sussent mener la recette d'une commune*. Avec une civilisation qui met les affaires à la portée de tout le monde, il n'est personne qui ne puisse être pourvu d'un certain nombre d'idées, d'après lesquelles il dit : Ah! si j'étais ministre! Eh! bien, qu'on les mette à l'épreuve; ils apprendront à connaître la distance qui sépare les spéculations de la pratique. L'imagination est comme l'air qui n'oppose pas de résistance à l'aile de l'oiseau qui la fend; mais on la trouve, cette résistance, en présence des choses avec leur intensité et en présence des hommes avec leurs intérêts et leurs passions. »

Que faut-il à la France pour assurer son bonheur? De l'union et de la confiance, qui ne renaîtront que par la force et la loyauté du gouvernement. Qu'il ne craigne pas de s'avancer avec fermeté dans la route du pouvoir; mais qu'en même temps il ne s'y montre qu'avec franchise s'il ne veut pas succomber sous les coups

redoublés de ses ennemis. L'esprit de liberté fermente toujours. Que le gouvernement dirige cet esprit et ne cherche pas à l'arrêter; qu'il n'apporte aucun retard aux lois qui doivent étendre les bienfaits du nouveau règne; qu'il ne suive point le fatal exemple, donné par le dernier gouvernement, de se défier des lois.

D'un autre côté, pourra-t-il agir s'il est sans-cesse attaqué par une opposition ardente, que rien ne satisfait, et qui a l'art de traiter toutes les questions de manière à jeter tous les torts du côté du pouvoir.

Deux idées dominent et sont l'objet de toutes les discussions : La *non-intervention* et *les associations*. Ceux qui les décident d'une manière si tranchante y ont-ils bien réfléchi. Un seul écrivain nous semble les avoir nettement posées ; nous lui empruntons les réflexions suivantes :

» La *non-intervention* a été clairement définie, ce nous semble, par le président du conseil, qui a nettement posé les limites de tout genre dans lesquelles ce principe devait être renfermé.

» Limites de lieux ; car il est constant que les pays qui touchent à notre territoire touchent à notre politique; aussi l'indépendance de la Belgique a-t-elle été garantie par la France, comme le serait celle de la Suisse, du Piémont et de l'Espagne elle-même.

» Limites d'intérêt ; car l'intérêt du pays ne pourrait engager son gouvernement à faire les sacrifices qu'occasionne une guerre, que pour préserver ou reconquérir des avantages plus grands, qu'on enlèverait au commerce national ; en violant des marchés qui lui seraient acquis par une longue possession.

» Limites d'honneur, tracées par des traités d'alliance offensive et défensive, s'il en existe, et qui ne sauraient être créées par le caprice d'ambitions individuelles ou de passions de parti.

» Au reste, nous aimons beaucoup à éclaircir la discussion des principes par des faits. On connaît l'exemple de M. Canning qui, tout en opposant le principe de *non-intervention* à notre expédition de 1823 en Espagne, n'avait cependant pas *empêché* ce qu'il ne *consentait* pas à approuver. Mais déjà, avant lui, lord Castlereagh avait le premier proclamé le même principe dans une circonstance dont l'analogie avec les affaires actuelles est bien plus frappante; car il s'agissait de l'invasion des Autrichiens dans le royaume de Naples, que le gouvernement anglais ne se souciait pas plus de contrarier que d'approuver. Lord Castlereagh ne voyait donc dans la *non-intervention* qu'un moyen de justifier l'inaction de l'Angleterre, et l'on veut y voir aujourd'hui un principe d'action pour la France. Cet aperçu rouvre la discussion sous de nouveaux auspices. Nous y reviendrons dans un article à part.

» L'*association!*

» Quel en est le but, l'utilité, l'influence?

» Le but? C'est, dit-on, la défense du territoire, l'exclusion définitive de la branche aînée des Bourbons.

» Et l'armée, et la garde nationale ne suffisent-elles pas à l'indépendance du sol? N'est-ce pas, à leur égard, de la défiance, un soupçon, un outrage? Douterait-on de leur courage, de leur fidélité, de leurs serments?

Voilà la véritable association, la seule légale, la seule nationale contre l'ennemi!

» On veut assurer l'exclusion de la famille de Charles X? Et la charte? Et les pouvoirs de l'état? Et les tribunaux? Et toutes les autorités? N'est-ce point là aussi la véritable association constitutionnelle qui suffit à ce grand intérêt? Une loi spéciale n'est-elle pas proposée pour y pourvoir, afin de rassurer les plus timides? Et le serment du roi? Et les nôtres? à nous tous Français? Et l'unanimité du 29 juillet?

» C'est une passion froide qui agit. C'est cette manie d'opposition aveugle, systématique, qui se perpétue dans certains esprits contre le gouvernement qu'ils ont appelé de tous leurs vœux, comme il y a un an contre celui que nous avons renversé de toutes nos forces! Le plus grand nombre suit le torrent. On leur présente un sentiment patriotique; ils s'y rattachent.

» Séduits un moment par une illusion généreuse, ils comprendront que si les embarras du pays sont nés, à diverses époques de notre histoire, et durant la restauration surtout, de la lutte de deux gouvernements, l'un ostensible qui avait procédé d'abord par les voies constitutionnelles, l'autre occulte qui poussait à la contre-révolution et qui a tout perdu, il n'appartient pas aux citoyens amis de l'ordre de choses actuelles de lui créer des difficultés du même genre, qui amèneraient les mêmes fautes. La république a eu ses ultras, c'étaient les jacobins. La légitimité a eu ses jacobins, c'étaient les ultras. Sous la royauté élue, sous la royauté constitutionnelle, il ne doit y avoir en France qu'un

gouvernement et une nation; un gouvernement responsable, une nation libre; l'un exerçant l'autorité des lois, l'autre y obéissant; ce qui n'exclut pas le principe d'une opposition vigilante, signalant les empiétements de pouvoir de quelque part qu'ils viennent. En définitive, l'association accuse indirectement le ministère, puisqu'elle en assume les devoirs: ou le ministère est traître, et il faut l'accuser plus franchement; ou les associations sont séditieuses, et tous les bons citoyens doivent s'en éloigner. »

D'un autre côté, un journal de province qui a toujours montré la plus entière indépendance, s'exprime ainsi :

« Un grand nombre de départements forment des associations semblables à celle dont les patriotes de la Moselle ont donné l'exemple. Nous avons lu dans les journaux que Rouen allait établir aussi la sienne, et cette nouvelle, qui ne répond pas tout à fait à l'idée que nous nous étions formée de l'esprit public de cette ville, n'a pas laissé de nous surprendre beaucoup. Elle nous a fait penser que le Havre serait, dans cette circonstance, très-fort en arrière de patriotisme avec le chef-lieu de la Seine-Inférieure, car il faut bien l'avouer, chez nous on ne parle pas encore de souscrire une association. Nous devons même à ce sujet une petite explication à nos lecteurs.

»L'opinion publique d'une ville de commerce tend toujours à se mettre d'accord avec les conditions d'existence de cette ville. Au Havre on est avant tout du parti de la tranquillité et de la stabilité. Disons même mieux : dans notre ville, les bons citoyens, dont le nombre est heureusement assez grand, professent des opinions tout-

à-fait constitutionnelles. C'est le gouvernement actuel qu'ils aiment ; et ils ne supposent pas que le pays puisse plutôt faire divorce avec le roi qui règne, que le roi lui-même puisse répudier les lois qui nous gouvernent. Or, les actes d'association que l'on a publiés jusqu'ici ne disent pas un mot du roi. C'est le pays, c'est le territoire, c'est tout ce qui tient à la patrie, que les patriotes s'engagent à défendre : c'est tout ce qu'il y a en France, en un mot, sans qu'il soit parlé de la royauté constitutionnelle. Cette réticence n'a pas contribué à faire chez nous beaucoup de partisans aux associations.

»Il ne faut pas conclure du motif de cet éloignement pour les associations nouvelles, que chez nous on aime la royauté d'un amour aveugle, et qu'une ridicule susceptibilité monarchique nous indispose contre tout ce qui rappelle la souveraineté nationale. Dans notre département on aime le roi, comme un principe salutaire, par attachement à la parole jurée, et comme un centre commun de ralliement aux idées d'indépendance de tous. Au nombre des conséquences exigibles de la révolution, on compte en un mot la royauté; mais on la compte en la nommant. C'est ce que n'ont pas fait les actes d'association, et cette omission, que l'on suppose très-volontaire, a indisposé ici le plus grand nombre, bien moins, nous le répétons, par un dévouement absolu pour la royauté en elle-même que par respect pour la forme de gouvernement adoptée, et que par crainte des interprétations que l'on pourrait plus tard donner au texte abstractif des associations. »

Il était facile de prouver l'inutilité de ces associations, c'était de nous donner les institutions qui montreront la véritable France. La loi sur la garde nationale et

la loi municipale viennent d'être promulguées après des retards fâcheux; que la loi électorale ne se fasse pas attendre, et ces triples élections prouveront au monde quel est l'esprit de la dernière révolution. Les choix des conseillers municipaux, des officiers de la milice citoyenne et des députés, seront une véritable déclaration de principes; ils attesteront que la France veut la liberté, mais cette liberté si bien définie par son Roi et appuyée sur l'ordre public; et qu'elle repousse avec une égale énergie les amis du despotisme et les partisans des clubs, les soutiens d'une dynastie chassée par sa propre trahison et les faiseurs d'émeutes qui ne sont que des ennemis déguisés du pays.

C'est aux hommes de bonne foi à se réunir. N'oublions pas les paroles remarquables de M. Casimir Périer à la tribune : *Que les bons citoyens ne s'abandonnent pas eux-mêmes.*

» Nos premiers regards, a dit M. Casimir Périer, en prenant la présidence du conseil, se sont portés sur l'état intérieur de la France. Partout nous l'avons vue heureuse et fière de sa révolution, de ses institutions, de son Roi, et cependant une inquiétude étrange, une agitation sans but, une défiance ruineuse ont jeté dans les esprits une perturbation qui s'étend aux intérêts positifs de la société. Plus d'une fois l'autorité, imparfaitement obéie, a rencontré une résistance à son action, non-seulement dans les regrets d'un passé à jamais aboli, mais dans les espérances d'un avenir indéfinissable. L'accord manquait, et par conséquent la subordination; heureusement, la raison publique y a souvent suppléé, et elle a maintenu l'ordre.

» La garde nationale, en opposant partout la force paisible des lois aux tentatives bruyantes des factions, nous paraît avoir tracé leur devoir à tous les bons citoyens. En effet, ils doivent sentir comme elle que la liberté des opinions ne comprend pas le droit de les soutenir par la violence, et que hors de la charte il n'y a que des regrets insensés ou des espérances chimériques, dont la vraie France, la France sage, active, laborieuse, ne veut pas. Quand tous les esprits rentreront ainsi dans les idées constitutionnelles, l'ordre se raffermira bientôt dans la société, et la confiance ranimera ses travaux qui languissent.

» Le dernier gouvernement a péri pour n'avoir point connu sa faiblesse, que le gouvernement actuel connaisse sa force, et il ne périra pas. »

Nous aimons à citer les paroles de M. Casimir Perrier, parce qu'il voit notre situation : « Les bons citoyens comprendront que la cause du pouvoir est aujourd'hui celle de la société, puisqu'il ne s'agit pas de faire triompher tel ou tel système, mais de rétablir la confiance et la tranquillité, mais d'élever une insurmontable barrière entre la liberté de tous et la violence du petit nombre...... Ainsi seulement seront assurées, pour le bien du peuple, les conséquences d'une révolution glorieuse. Plus calme au-dedans, la France sera de jour en jour plus formidable au dehors. L'union du pouvoir et de la liberté, mieux que toutes les violences de l'esprit de faction, nous garantira les moyens de conserver la paix avec honneur, ou de faire la guerre avec gloire. »

« Résistons à ce besoin de haïr et de soupçonner qui envenime tout, qui dégrade calomnieusement jusqu'aux plus pures renommées. Oublions-nous donc que leurs discordes ont perdu nos ennemis? N'aurions-nous lutté depuis tant d'années sous la bannière constitutionnelle que pour rompre nos rangs et nous disperser au moment d'assurer enfin son triomphe? »

Que ces paroles soient entendues, soient comprises, et la France est sauvée, et les mauvais jours ne seront plus à craindre.

Mais ces lois que nous avons sollicitées, ces lois nécessaires, ont, comme les meilleures choses, leurs bons et leur mauvais côté; rien de parfait ici bas, et que de petites passions elles vont mettre en jeu. Déjà l'on se désigne les candidats. Ceux de notre département sont presque tous connus, et nous n'avons que l'embarras du choix entre des hommes tous également honorables, et dont l'opinion ne différencie que sur un seul point peut-être : marcher avec plus ou moins de vitesse dans la route de la liberté. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, beaucoup de patriotes du mouvement, satisfaits de la loi municipale et de la loi sur la garde nationale, et certains du vote prochain de la loi électorale, reconnaissent que la révolution de juillet a produit une partie de ses fruits et commencent à s'étonner de ces criailleries dont ils ne voient point les motifs.

Que font, en effet, les journaux qui s'en rendent les échos? *Le Constitutionnel* louvoie pour amener à bon port ses 20,000 abonnés. *La Gazette*, rédigée avec un talent d'adresse remarquable, joue aux fins. *Les Débats* romantisent la révolution de juillet et s'arrêtent

au 31 du même mois compris. *Le Globe* saintsimonise et publie les sermons des prêtres et prêtresses de la nouvelle secte. *L'Avenir*, sous la direction d'un grand écrivain, prêche la liberté civile et religieuse qu'il n'a pas toujours défendue. *La Quotidienne* n'est plus de ce monde. *Le Courrier* prend une allure tellement vive qu'elle effraie beaucoup de ceux qui suivaient la même route. *Le Journal du Commerce* ne pense guères à son titre, et le *Journal des Communes* oublie souvent le sien. *La Révolution*, *la Tribune*, crient la liberté à leurs quelques abonnés. *Le Figaro* flagelle impitoyablement avec et sans raison les hommes du pouvoir et s'inquiète peu de la justice de ses attaques : sa seule affaire est de frapper fort. *Le Messager* chemine paisiblement en recueillant les nouvelles de tout genre que répète l'*Echo*. *Le Courrier de l'Europe* grimace la franchise, comme un faux bonhomme. Enfin *le Temps* fait l'historien et accroît chaque jour sa clientelle : c'est la lecture des hommes sages et vraiment amis du pays ; il s'est arrêté à un système de rédaction que le pouvoir ne saurait qualifier d'opposition, que l'opinion ne pourrait taxer de complaisance, et qui consiste à employer le bien pour arriver au mieux, à joindre le conseil au blâme, à proposer, en s'opposant enfin à chercher de bonne foi les choses utiles au pays. . . . .

Heureux le lecteur qui conserve son opinion indépendante au milieu de tous ces discoureurs dont chacun veut faire adorer la marote qu'il vous offre comme le seul Dieu. . . . .

Les uns voient l'horizon chargé de tempêtes, les autres n'aperçoivent que de beaux jours. Pour nous c'est dans l'expression des partis divers que nous cher-

chons l'avenir, et nous dirions volontiers avec un des chefs de l'extrême gauche qu'il ne faut pas se livrer à d'inutiles frayeurs : « Nous avons répudié de la république ses terreurs, de l'empire sa vaine gloire, et de la restauration ses priviléges et son anglomanie; mais nous avons pris de la république l'amour de l'égalité, de l'empire la dignité militaire; de la restauration, car il faut être juste envers tous, la connaissance et l'amour des libertés civiles. »

Mais comment les obtiendrons-nous ces libertés ? En nous unissant pour développer avec maturité nos institutions, et non pas en nous divisant en cent partis dans une même nation; en nous alliant contre l'ennemi commun et non pas en formant des associations et des contre-associations aussi fâcheuses l'une que l'autre pour le bonheur de la patrie, parce qu'elles ne servent qu'à faire naître des inimitiés. Les unes, selon les expressions d'un illustre maréchal, ne tendent qu'à établir des catégories de patriotisme et de zèle et à introduire la division dans nos rangs. « Les autres, comme l'a fait remarquer un journal, ont le même tort que les premières, celui de prendre une sorte d'initiative sur le gouvernement, dans une question où le gouvernement seul peut exercer une surveillance et prendre des mesures qui n'aient rien de prématuré. Il n'y a qu'un moyen vraiment constitutionnel d'offrir ses services à la patrie, et ce moyen est le plus sûr et le plus efficace, c'est de se rattacher de toutes ses forces au trône de Louis-Philippe, parce que ce trône, fondé par notre révolution, est tout-à-la-fois la protestation la plus énergique qu'ait pu faire la France

contre les Bourbons de la branche aînée, et la garantie la plus sûre contre leur retour : il n'y a pas, que nous sachions, d'intérêts qui se surveillent mieux que ceux qui sont ennemis naturels. »

Garde Nationale.

La loi est promulguée : elle doit être promptement exécutée, et l'on s'en occupe déjà à Nantes avec une activité pour laquelle nous devons de la reconnaissance à notre administration municipale.

M. le Ministre de l'intérieur vient de publier une instruction sur les recensements qui doivent précéder les réélections.

Au premier rang des dispositions de cette loi se présente le serment des officiers actuellement en fonctions. La loi veut, article 59, qu'ils aient prêté ce serment dans le mois de sa promulgation. Les termes *actuellement en fonctions*, la brièveté du délai, montrent que c'est bien des officiers qui font partie de l'organisation actuelle, que le serment doit être reçu dans le mois.

L'opération des recensements n'est pas moins urgente.

La section première du titre 2 de la loi a désigné tous les cas d'inscriptions aux registres matricules de la garde nationale, ainsi que tous ceux d'incompatibilité, de dispense, d'exemption, d'interdiction, d'exclusion.

Le soin de procéder aux nouveaux recensements est confié à l'administration municipale, qui cherchera par qui elle pourra être plus efficacement secondée dans les grandes villes. Les personnes qu'elle choisira de préférence parmi les gardes nationaux de bonne volonté faisant actuellement le service, doivent être priées de se charger de faire le recensement de tous les citoyens de l'âge de 20 à 60 ans qui habitent dans les diverses maisons de leur circonscription, en n'exceptant personne, quelque motif qui soit allégué, et se bornant à mentionner les réclamations sur lesquelles auront ensuite à statuer les conseils de recensement. (A Nantes, ce travail est déjà fait, sans doute, en grande partie, par MM. les commissaires de police.)

Il sera remis aux chargés de recensement une déclaration servant de mandat à l'effet de procéder au recensement dans la circonscription qui leur sera donnée. Les listes qu'ils dresseront devront contenir, autant que possible, sur chaque inscrit, les indications suivantes :

Le nom, les prénoms, l'âge, la demeure, l'emploi ou la profession, si l'inscrit est réputé non français, si l'inscrit, ou son père, ou sa mère, ou ses grand-père et mère paient ou non la contribution personnelle; s'il est déjà de la garde nationale, sa compagnie, son bataillon; s'il est habillé, le détail de son équipement, celui de son armement; sur sa déclaration d'honneur, les armes doubles (de guerre) qui seraient entre ses mains; s'il est dans l'intention de s'habiller; s'il désire entrer dans l'une des armes spéciales (artillerie, pompiers, marins ou cavalerie), celle qu'il

choisit ; ses services militaires, les grades, les corps, la durée de service ; enfin, s'il est, ou déclaré être dans un cas d'exception, de dispense, d'exclusion, et la désignation de ce cas.

L'extrême subdivision des recensements abrégera beaucoup le délai dans lequel il doit être fait. Plus il sera court et plutôt on arrivera au moment impatiemment attendu où pourra s'effectuer la réélection des officiers, sous-officiers et caporaux.

Afin que chaque citoyen qui prétendra être dans l'un des cas d'exception puisse être prêt à se présenter aux conseils de recensement, dès qu'ils seront formés et convoqués, il sera nécessaire de donner à chaque chargé de recensement une instruction qu'il communiquera aux réclamants, et qui leur expliquera les justifications à faire pour chaque cas devant ces conseils.

Tandis que l'on procédera aux recensements partiels, il sera d'une grande importance de faire fournir à l'administration municipale pour qu'elle les soumette ensuite aux conseils de recensement, des états de toutes les personnes inscrites aux rôles des contributions personnelles de leurs arrondissements respectifs. Ces états devront être sur le champ demandés aux percepteurs, et le ministre exige que, sous aucun prétexte, les percepteurs n'en retardent la délivrance.

L'administration municipale veillera à ce qu'au fur et à mesure de la confection par les chargés de recensement des listes partielles de leur circonscription, ces listes lui soient remises sans aucune perte de temps. Elles seront aussitôt converties dans ses bureaux, en *bulletins individuels* contenant, sur chaque citoyen, toutes les

indications portées aux listes partielles. Ces *bulletins individuels* se prêteront ensuite à tous les classements qu'exigera successivement la formation des registres matricules, des contrôles du *service ordinaire* et de la réserve, des rôles des compagnies, ainsi que l'établissement des listes sur lesquelles s'opérera le tirage des juris de révision.

De la Nécessité

DE SE RALLIER AU GOUVERNEMENT.

Nous ne nous adressons point ici à cette immense majorité des Français qui, las de la duplicité du précédent gouvernement et enfin poussés à bout par les criminelles ordonnances du 25 juillet, ont reconquis leur liberté. Ceux-là n'ont pas besoin qu'on leur démontre la nécessité de soutenir leur ouvrage, d'entourer, de défendre nos nouvelles institutions. Ils sentent parfaitement que le bonheur présent et futur de notre belle France est attaché à ce nouvel ordre de choses ; que hors de là, il n'y aurait ni honneur, ni repos, ni liberté, et partout aussi, l'attitude de la garde nationale est un gage du patriotisme éclairé des Français et des efforts auxquels ils sont disposés.

Nous ne nous adressons qu'aux personnes de *bonne foi*, qui auraient voulu conserver l'ancien gouvernement, et qui le regrettent même, par des motifs *tels quels*.

Nous ne venons, ici ; ni quereller leurs doctrines, ni insulter à leurs regrets : leurs affections, comme leurs répugnances, peuvent avoir une source honorable.

En voyant un ami pleurer sur le sort de son ami, je ne m'informe pas si ce dernier a mérité les coups de la fortune. Je vois ses larmes, et, si elles sont sincères, je les respecte, je les approuve même.

Nous venons donc uniquement *raisonner* : car *raisonner* est tout, et si les hommes voulaient *raisonner*, sans aigreur, sans passions, ils finiraient presque toujours par se trouver d'accord. J'en excepte pourtant les hommes qui ne sont pas de *bonne foi*, mais ceux-là sont à peine des hommes.

Raisonnons donc :

Une force irrésistible a renversé le trône qu'avait reconstruit la restauration. Qualifiez cette force comme il vous plaira, peu m'importe : pour la démonstration que je me propose, je n'ai pas besoin de recourir au principe de la souveraineté du peuple, ni à la doctrine bien entendue de la légitimité : les faits me suffisent.

La révolution de juillet a substitué, à ce trône renversé, un nouveau trône, et la même famille a fourni une nouvelle dynastie. Elle règne depuis quelques mois, et elle règne appuyée sur une volonté populaire générale et ferme. Voilà ce qui peut frapper tous les yeux; ce qui est d'une évidence palpable.

Maintenant, l'*enfant* que nous supposons être l'objet du vif regret des personnes à qui nous nous adressons, ne peut revenir d'Ecosse, s'asseoir, *sans obstacles*, sur le trône que ses partisans lui élèvent, peut-être, dans leur pensée.

Or, ont-ils bien calculé tous *ces obstacles*? Non, et nous croyons que, *chez eux*, le sentiment égare

la raison : voilà pourquoi nous tenons à les éclairer.

Dans ce qu'ils appellent *de grandes infortunes*, ils devraient, du moins comme nous, s'estimer très-heureux, que le duc d'Orléans ait bien voulu accepter la pénible fonction d'être Roi ; car, sans le sacrifice qu'il a fait à la France, et de son repos, et de ses goûts, il est plus que probable que nous aurions eu une république furieusement agitée, et dans ces agitations que de libéraux, que d'absolutistes eusssent été engloutis !

Vous auriez préféré, dites-vous, *le Duc de Bordeaux, avec tous les orages d'une régence*..... Soit, mais il n'y avait pas à choisir. Il fallait opter et opter vite, entre le duc d'Orléans, la république, et vous conviendrez que le Roi des Français vaut infiniment mieux que de nouveaux *tribuns, proconsuls, etc.*

Pour les constitutionnels, le duc d'Orléans fut un *bonheur*, et pour les partisans de la branche aînée, une *nécessité* de l'époque ; une *nécessité* qui leur a épargné bien des malheurs.

Maintenant, ô vous, qui ne partagez pas notre opinion ; mais qui êtes *de bonne foi* ; maintenant auriez-vous la prétention *de rétablir* ce que vous n'avez pu *maintenir ;* de *rappeler* ce que vous n'avez pu *conserver ?*

Ce projet, vous ne pourriez pas le réaliser : soyez mémoratifs que toute la puissance de Louis XIV échoua dans les tentatives de replacer sur le trône de l'Angleterre le fils de ce Jacques II, si semblable à Charles X. Le *prétendant* voulut aussi remonter sur le trône qu'avaient perdu les fautes de son père. Aidé des Français

et des Ecossais, que fit-il? le malheur de ses *partisans !!!*

Attendez-vous une nouvelle coalition de toute l'Europe?....

Elle ne viendra point: L'Angleterre n'a plus les puissants motifs qui la firent agir à d'autres époques. Ensuite, voyez tous les peuples travaillés par le besoin d'une sage liberté. L'Europe est divisée, et si la guerre s'allumait, les Français, marchant libres, fiers et généreux, seraient reçus presque partout, non comme des ennemis, mais comme des libérateurs.

La France n'a enfin cédé à toute l'Europe armée contre elle, que parce que ses braves avaient pour la plupart succombé sous l'inclémenee d'un hiver rigoureux, et que le despotisme ambitieux de Napoléon avait lassé, fatigué, dégoûté la nation.

Aujourd'hui, riche d'une jeunesse belliqueuse, riche encore de ces généraux connus de la victoire, et guidée par un Roi populaire, la France disperserait encore les hordes étrangères. Ne placez donc plus votre espérance dans le secours de leurs baïonnettes.

Auriez-vous calculé sur des dissentions intestines?.. Non, si vous êtes dignes du titre de Français, vous ne rêvez pas la guerre civile et ses horreurs.

La guerre civile ! Elle est désormais impossible en France, même dans les départements qui lui servirent autrefois de théâtre: les populations n'en veulent pas. Quel résultat ont obtenu les tentatives de deux ou trois misérables qui ont voulu, tout récemment, agiter le pays? Ils ont égaré quelques hommes simples; du

reste, la population les a laissés dans un mortel isolement. Quels exemples !

La guerre civile ! Mais si jamais elle s'allumait, savez-vous dans quel sang elle s'éteindrait ? Ne craignez-vous point quelle n'étendît ses ravages sur tout ce qui vous est cher ? Vous avez aussi des propriétés, une famille.... et la guerre civile ne respecte rien : nous ne le savons que trop, tous, tant que nous sommes.

La guerre ! La guerre ! Voilà donc l'espoir de ceux qui rappelleraient de leurs vœux l'enfant d'Écosse ! Mais que serait cet enfant, si jamais vous pouviez l'obtenir ? Bon ou mauvais roi ? Vous n'en savez rien ; et, dans cette incertitude surtout, vous semble-t-il d'un tel prix qu'il faille, pour se le procurer, verser le sang de plusieurs millions de Français ?

Oui, de plusieurs millions de Français ! Les constitutionnels ne s'abusent point : ils savent que c'est, pour eux, une question *d'esclavage ou de liberté, de vie ou de mort.* Ils savent, ils voient les persécutions en tous genres, que leur ramènerait une troisième restauration, et ils ont, comme l'on dit, brûlé leurs vaisseaux, pris leur parti : *vaincre ou mourir*, voilà la devise qu'ils porteront dans les combats, et vous vous figurez bien que des hommes qui n'ont de salut que dans la victoire, seront de formidables ennemis. Si jamais ils pouvaient être vaincus, ils feraient payer si cher leur défaite, qu'il serait bien aisé de compter les vainqueurs.

En vous accordant donc des chances de succès que vous n'avez pas, vous seriez un jour forcés de gémir

sur votre propre triomphe : l'aspect de la France dévastée, ensanglantée, vous condamnerait à d'éternels regrets.

Renoncez, croyez-nous, renoncez à une espérance, qui, si vous l'avez formée, ne peut pas se réaliser.

Quoi qu'en disent vos journaux exagérés, le gouvernement actuel n'est point *persécuteur*. Il est modéré et juste. On peut le calomnier, sans doute ; mais le renverser, jamais, et vous êtes d'ailleurs autant intéressés que nous à sa conservation. Z : A.

TABLEAU DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, *faites à Nantes, à 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

FÉVRIER 1831.

JOURS DU MOIS	MATIN, à sept heures							SOIR, à trois heures.						ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
	Phase de la Lune.	Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents.	Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents.	
		mèt.	p. l.					mèt.	p. l.					
1		0,760	28,1	+ 2,5	+ 2	65	sud	0,760	28,1	+ 3,0	+ 3	65	ouest	Nuageux, brumeux, vent.
2		0,740	27,4	+ 2,5	+ 2	70	ouest	0,740	27,4	+ 5	+ 4	70	ouest	Neige dans la nuit, couvert, brumeux, pluie.
3		0,740	27,4	+ 6,2	+ 5	75	ouest	0,740	27,4	+ 12,5	+ 10	80	ouest	Grand vent, pluie, brume.
4		0,743	27,5,4	+ 7,5	+ 6	75	ouest	0,754	27,9,5	+ 10	+ 8	75	n. o.	Couvert, pluie, vent, brume.
5		0,755	27,11,2	+ 2,5	+ 2	70	nord	0,759	28,0,5	+ 7,5	+ 6	70	o. n. o.	Nuageux, vent, brume.
6	☾ 5 h. 4' soir.	0,753	27,9,9	+ 3,6	+ 3	85	est	0,755	27,9,9	+ 10	+ 8	88	s. o.	Pluie continuelle, couvert, brumeux, vent
7		0,753	27,9,9	+ 11,1	+ 9	90	s. o.	0,756	27,11,2	+ 13,5	+ 10	88	s. o.	Brumeux, couvert, pluvieux, vent.
8		0,757	27,11,6	+ 10	+ 8	83	s. o.	0,757	24,1,6	+ 15,0	+ 12	80	s. o.	Nuageux, soleil.
9		0,561	28,1,4	+ 10	+ 8	85	sud	0,763	28,2,3	+ 15,2	+ 12,5	80	s. o.	*Idem, idem*, petite brume.
10		0,565	27,3,2	+ 8,6	+ 7	80	s. e.	0,765	8 3,2	+ 18,6	+ 15	80	sud	*Idem, Idem.*
11		0,706	28,3,6	+ 7,5	+ 6	80	sud	0,700	28 3,0	+ 18,6	+ 15	78	s. e.	*Idem, idem*, brume.
12		0,769	28 3,6	+ 8,6	+ 7	81	sud	0,765	28,3,2	+ 12,5	+ 10	78	sud	Brume épaisse, couvert.
13		0,764	28,2,8	+ 7,5	+ 6	78	est	0,763	26,2,3	+ 10	+ 8	78	est	*Idem, idem.*
14	●	0,763	28 2,8	+ 7,5	+ 6	80	est	0,763	28,2,4	+ 11,2	+ 9	78	n. e.	Brumeux, couvert.
15	5 h. 43' matin.	0,759	28,0,5	+ 6,2	+ 5	80	sud	0,759	28,0,5	+ 8,6	+ 7	80	s. o.	*Idem, idem*
16		0,759	28,0,5	+ 10	+ 8	80	ouest	0,760	28,1	+ 10	+ 8	78	ouest	*Idem, idem*, pluvieux.
17		0,761	28,1,4	+ 8,6	+ 7	81	ouest	0,764	28,2,8	+ 10	+ 8	68	nord	*Idem*, légers nuages, vent.
18		0,767	28,4	+ 3,6	+ 3	74	sud	0,766	28 3 6	+ 11,2	+ 9	62	s. o.	Brume, soleil.
19		0,765	28 3,2	+ 5	+ 4	72	ouest	0,752	28,1,9	+ 10	+ 8	75	n. o.	Nuageux, soleil, brume.
20	☽	0,700	28,1	+ 6,2	+ 5	72	ouest	0,758	28	+ 10	+ 8	76	o. n. o.	Couvert, brumeux, pluie, vent.
21	10 h. 11' soir.	0,758	28	glace	glace	70	n. o.	0,761	28,1,4	+ 10	+ 8	55	n. n. o.	Soleil, vent.
22		0,758	28	+ 4,4	+ 3,5	66	ouest	0,759	28,0,5	+ 8,6	+ 7	60	nord	Brumeux, couvert, pluvieux, vent.
23		0,766	28,3,6	— 1,2	— 1	67	e. n. e.	0,766	28,3,6	+ 6,2	+ 5	47	n. e.	Gelée blanche, soleil, vent.
24		0,766	28 3,6	+ 1,2	+ 1	62	est	0,763	28,2,3	+ 6,2	+ 5	62	nord	Nuageux, brumeux.
25		0,759	28 0,5	+ 7,5	— 6	68	s. o.	0,759	28,0,5	+ 11,2	+ 9	72	ouest	*Idem, idem.*
26		0,753	27 9,9	+ 8,1	+ 6.5	67	o. s. o.	0,753	27,9,0	+ 11,2	+ 9	80	s. o.	Vent, pluie, brume.
27		0,750	27,8,6	+ 10	+ 8	82	s. e.	0,750	27.8 6	+ 11,2	+ 9	85	ouest	Couvert, brume, pluie, vent.
28	⊙ 8 h. 15' matin.	0,751	27,9	+ 11,2	+ 9	78	s. o.	0,752	27,9,5	+ 10	+ 8	80	ouest	*Idem, idem.*

RÉCAPITULATION jusqu'au 28 Février 1831.

Baromètre....	Plus grande élévation	$= 0^m,767$ mil.	= 28 p. 4 lig.
	Moindre élévation	$= 0^m,740$ mill	= 27 4
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur	+ 15 Réaumur.	= 18,6 centigrades.
	Moindre degré de chaleur	— 1 *idem.*	— 1,2 centigrades.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité	= 90 degrés.	
	Moindre humidité	= 60 degrés.	

Jours dont le vent a soufflé.	
Du N.	3
N.-E.	2
E.	2
S.-E.	1
S.	4
S.-O.	6
O.	8
N.-O.	2

Nombre	
de beaux jours	15
de couverts	13
de pluie	12
de grêle	0
de vent	13
de gelée	6
de tonnerre	0
de neige	1
de brouillard	20

Il est tombé 0m. 230 mill. de pluie sur la plate-forme de l'observatoire, du 1.er au 28 janvier.

HUETTE, *Opticien.*

Nantes, Imprimerie de Mellinet.

MELLINET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

17.e Volume. An 1831. 101.e LIVRAISON.

LE

LYCÉE ARMORICAIN,

Revue de l'Ouest.

Société Industrielle

DE NANTES.

La Société Industrielle a tenu sa séance publique le dimanche, 9 mars, dans la grande salle de l'Hôtel-de-ville.

M. Le Sant, vice-président, en déclarant la séance ouverte, s'est exprimé ainsi :

Messieurs, l'article 16 de notre réglement impose au Comité Central l'obligation de vous réunir, tous les trois mois en assemblée générale, pour vous rendre

compte de sa gestion pendant le trimestre expiré. Nous venons, pour la seconde fois, nous acquitter de ce devoir.

Vous vous rappelez, Messieurs, que lors de notre dernière réunion nous eûmes à vous annoncer, que les travaux entrepris avaient déjà absorbé une grande partie de nos fonds ; et qu'il était urgent d'aviser aux moyens de se procurer de nouvelles ressources, qui pussent nous mettre à même de terminer ces utiles travaux..

Une seule voie nous était offerte pour parvenir à ce résultat : c'était de faire solliciter à domicile de nouvelles souscriptions ; mais, comme ce moyen ne pouvait avoir d'efficacité qu'autant que des sociétaires zélés voudraient bien consentir à se charger du pénible soin de parcourir la ville en tous sens pour intéresser les habitants les plus aisés en faveur des ouvriers, nous invitâmes ceux de nos collègues présents à se faire inscrire pour les quartiers dont ils voudraient bien se charger. Malheureusement la rigueur du froid que nous éprouvions alors avait empêché la réunion d'être nombreuse ; aussi MM. Audebert, Babonneau aîné, Perrodeau et Brossard furent les seuls qui se présentèrent au bureau, ce qui nous réduisit à désigner des commissaires collecteurs. Parmi ces derniers nous ne pûmes faire accepter cette mission qu'à MM. Constant Verger, Bonamy fils, Pinart et Polo.

Aussi le produit des démarches de ces honorables collègues fut-il bien au-dessous de nos besoins.

Désespéré du peu de succès de cette tentative, votre Comité Central arrêta qu'il serait écrit à MM. les no-

taires pour les inviter à ouvrir, dans leurs études, des listes de souscriptions.

M. le proviseur du Collége Royal, MM. les chefs d'institution et Mesdames les maîtresses de pension, furent également priés de solliciter de la bienfaisance de leurs jeunes élèves, quelques légères épargnes pour soulager la classe si nombreuse des ouvriers inoccupés.

Le compte qui va vous être rendu par M. le secrétaire vous prouvera, Messieurs, que toutes les personnes auxquelles nous nous sommes adressés n'ont pas été sourdes à nos instances, et c'est un devoir pour nous de vous faire connaître leurs noms, puisqu'elles se sont acquis des droits à la reconnaissance publique.

Avec les secours et l'assistance de la Mairie, il nous a été permis de continuer nos travaux; cependant, la réparation de la côte Saint-Sébastien, que nous nous étions en quelque sorte engagés à effectuer jusqu'à la fonderie de M. Blount, à la condition toutefois que les propriétaires riverains y contribueraient, serait restée incomplette, si l'un des membres de votre Comité Central n'avait eu l'heureuse idée de proposer de donner un bal par souscription le jour de la Mi-Carême.

Cette proposition ayant été adoptée deux membres de votre bureau furent chargés de prier MM. les commissaires des bals des pauvres d'avoir la bonté de donner encore leurs soins à celui de la Société Industrielle; ce qu'ils acceptèrent sans difficulté, en demandant l'adjonction de quelques nouveaux commissaires pris dans notre Société. Ainsi, grâces à l'intervention pleine de zèle et de bienveillance de MM. Fleury, adjoint de la Mairie, Dechaille, Toché jeune, Audouy, Delaire,

Méry, Hovyn, Amédée Desjamonières, de L'Épinay, Riédy, Gustave Allotte, Luther, Bertrand-Geslin, Goupilleau fils, de Saint-Céran, Adolphe Lemercier, P. Bonamy fils, Anselme Fleury, Charles Haentjens, Moller, Simon et Adolphe François, des listes de souscriptions furent ouvertes, les dispositions du bal furent prises, et la surveillance la plus active a été exercée pendant sa durée.

Sans doute cette soirée n'a pas été aussi nombreuse que nous le désirions; mais elle a réussi bien au-delà de nos espérances et de nos prévisions.

En effet, qui eût osé se flatter de réunir près de 800 souscripteurs, pour un bal donné pendant le Carême, surtout à une époque où des inquiétudes réelles agitaient tous les esprits?

Ce triomphe, nous ne devons l'attribuer qu'au zèle que MM. les commissaires ont mis à stimuler la bienfaisante et inépuisable charité qui a toujours animé les habitants de Nantes.

Non seulement nous avons eu un plus grand nombre de souscripteurs que nous ne l'espérions, mais nous avons encore eu l'avantage de recevoir au bal, beaucoup plus de dames que nous ne nous en étions flattés. Honneur soit rendu à leur empressement à contribuer, autant qu'il a pu dépendre d'elles, au soulagement des malheureux, et à donner une utile occupation aux ouvriers qu'elles ont dû mettre en œuvre pour pouvoir se présenter à cette soirée.

Le jour même que MM. les commissaires acceptèrent de diriger notre bal, ils eurent la bonté de témoigner à M. le Maire le désir que la Société Industrielle

reçut sa part du produit des deux bals précédents. M. le secrétaire vous fera connaître l'heureux résultat de cette demande.

Ne voulant rien négliger pour remplir vos intentions de prolonger les travaux, aussi long-temps que les circonstances l'exigeraient, nous résolûmes de tenter encore le moyen des souscriptions; mais cette fois, ne voulant pas nous exposer à voir de nouveau avorter cette mesure, nous résolûmes de nous concerter à ce sujet avec l'administration. Il fut arrêté qu'on proposerait à M. le Maire de faire faire une collecte par de nombreuses commissions, dont chacune se composerait d'un membre de la Société Industrielle et d'un délégué de l'administration. Tous les membres du comité s'engagèrent à remplir cette mission, et se placèrent en tête de la liste que je fus chargé de remettre à M. le Maire. D'après notre projet, les collectes eussent été faites tant au nom de l'administration, qu'en celui de la Société, et le produit eût été versé, par portions égales, dans les deux caisses, pour être immédatement employé à faire travailler les journaliers.

Dans l'entrevue que j'eus à ce sujet avec M. le Maire, j'appris que l'administration s'occupait elle-même de faire demander de nouveaux secours, et que, pour cette bonne œuvre, elle accepterait, avec reconnaissance, le concours que lui offrait la Société Industrielle. M. le Maire ajouta que l'expérience avait fait connaître à l'administration, qu'il n'y avait aucun avantage à ce que la Mairie, de son côté, et notre Société, du sien, s'occupassent à faire travailler. Cette manière de procéder multipliait et rendait

la surveillance plus difficile. Enfin, les résultats, qu'on en retirait, lui paraissait au-dessous de ce qu'on aurait dû en attendre.

Ces considérations déterminèrent M. le Maire à nous proposer, ou de nous abandonner tous les fonds dont il pourrait disposer pour occuper les ouvriers (et dans ce cas il nous eût laissé maîtres de diriger tous les travaux), ou de remettre nous-mêmes à la Mairie ce que nous recueillerions pour le même objet, et de lui laisser entièrement la direction des chantiers.

Vous présumez bien, Messieurs, que votre Comité Central n'a pas dû hésiter dans l'adoption du parti qu'il avait à prendre, et qu'il a consenti à laisser à la Mairie, qui seule peut avoir autorité entière sur les hommes qu'elle emploie, le soin d'utiliser, pour le plus grand avantage des ouvriers et du public, le produit des souscriptions qui seraient demandées dans toute l'étendue de la commune. Seulement, dans une seconde entrevue, je fus autorisé à répondre à M. le Maire, que nous tenions à terminer les travaux que nous avions commencés, et que si, après leur achévement, nous pouvions disposer d'un reste de fonds, nous nous ferions un devoir de les lui remettre.

Vous voyez, Messieurs, que la tâche que vous vous étiez imposée au moment de votre organisation, se trouve avoir été remplie, et que désormais nous ne devrons plus chercher à faire exécuter des travaux, puisque l'administration se charge seule de ce soin. Son droit de police lui donnera toujours une supériorité incontestable sur toute autre association libre, qui voudra organiser des chantiers où seront reçus

les ouvriers qui réclament du travail; et elle sera constamment plus favorisée que nous lorsqu'elle voudra se procurer les moyens de mettre ses projets à exécution. Une preuve bien récente vient de nous être donnée, puisque la dernière collecte a produit une somme d'environ 25,000 francs, ce que nous n'avions jamais pu espérer, lors même que nous nous serions donnés beaucoup plus de peine pour y parvenir.

Ainsi, Messieurs, le jour où nous aurons achevé nos chemins, sera celui ou nous rentrerons dans les attributions spéciales des socités industrielles. Alors, s'il nous est interdit de nous occuper de procurer des secours passagers aux ouvriers, ce sera pour nous un devoir de rechercher avec attention les causes qui contribuent à leur misère, les moyens qui peuvent les faire disparaître, ou au moins en atténuer le facheux résultat. Enfin, nous devrons user de toute notre influence pour les amener dans la voie d'améliorations qui devra les conduire au bien être moral et physique presqu'entièrement ignoré d'eux jusqu'à ce jour.

Jusqu'ici, messieurs, les sociétés industrielles n'ont eu pour but que de de perfectionner les arts, de conduire à des améliorations de fabrication, et de favoriser les échanges des produits. Tout en prenant la même dénomination, la vôtre a eu des vues plus grandes et plus élevées : vous avez senti que la véritable plaie sur laquelle tous les yeux doivent être attentifs, c'est le pauperisme, suite malheureuse du triste état d'ignorance et d'abrutissement dans lequel languissent les classes inférieures. Vous avez compris que, pour gué-

rir cette affreuse maladie de notre état social ; la première chose était de donner du pain à ceux qui n'en ont pas ; la seconde, de les mettre à même de s'en procurer par leur travail.

Nous venons vous exposer de quelle manière vous avez fourni, cet hyver, aux besoins des classes nécessiteuses ; c'est à vous maintenant de rechercher quelles sont les causes de l'état de détresse de la plupart des ouvriers.

D'ici la fin de l'année, votre Comité-Central recevra avec reconnaissance les communications que vous voudrez bien lui faire à ce sujet ; il les fera examiner par des commissions, et, lorsque viendront les séances générales il vous donnera connaissances des mémoires qu'il aura reçus, et des réfléxions qu'ils auront faits naître chez eux de vos membres chargés de les juger.

Je m'estimerais bien heureux, messieurs, si je pouvais croire vous avoir tous persuadés qu'il y a de graves inconvénients à venir, chaque année, *la bourse à la main* au secours des ouvriers sans travail, et qu'il faut éviter autant que possible chez nous, cette taxe ruineuse qui afflige un pays voisin. Favorisés par de meilleures institutions, nous pouvons, ce me semble, attaquer le mal dans sa racine, en nous efforçant de seconder les vues du gouvernement, pour procurer à chacun une éducation qui le rende capable d'améliorer son sort par le travail, et assez vertueux pour pouvoir lutter avec courage contre l'adversité.

Ne croyez cependant pas, Messieurs, que nous ne veuillons nous occuper que des moyens de détruire la misère des ouvriers. Nous appellons également toute

votre sollicitude sur les améliorations que réclame notre industrie. Nous désirons beaucoup que notre ville, sous ce rapport, n'ait rien à envier aux autres cités manufacturières. Nous appellons de tous nos vœux, des expositions publiques et regulières des produits de nos arts, la création d'un musée de modèles, l'ouverture d'un corps gratuit de mécanique, la reprise des cours de géométrie et de chimie industrielle, le perfectionnement de l'école de dessin, enfin la publication, dans notre pays, de travaux scientifiques, de recherches statistiques, pouvant conduire à d'utiles applications dans nos ateliers.

En vous communiquant ces idées générales, je n'ai eu d'autre objet que d'appeler votre attention sur tout le bien que vous pouvez faire: j'ai surtout désiré, Messieurs, persuader aux personnes qui n'ont souscrit que dans l'intention de procurer du travail aux ouvriers, qu'en renonçant à ce mode de secours, la Société Industrielle ne continuera pas moins à être une *société de bienfaisance*, puisque tous ses soins se porteront au perfectionnement moral de cette classe si nombreuse et si utile, et à favoriser les progrès de tous les genres d'industrie dans notre ville et dans notre département.

M. le secrétaire va vous faire connaître ce que nous avons reçu et dépensé, et ce qui nous reste encore en caisse.

Après cet exposé, nous aurons à procéder à l'élection d'un président, M. Verger ayant insisté pour que sa démission fût acceptée. Vous partagerez sans doute, Messieurs, les regrets que cette perte a fait éprouver à

votre comité central. En appelant M. Verger à la présidence, vous aviez choisi l'un des hommes qui méritaient le mieux cet honneur. Fort instruit et plein de zèle, M. Verger réunissait encore une condition précieuse dans un président: c'est celle de pouvoir disposer du temps qu'exige toujours impérieusement l'administration d'une Société qui veut sincèrement parvenir au but pour lequel elle a été formée. Espérons que, dans le nouveau choix que vous allez faire, vous réunirez les mêmes qualités.

M. Alexandre Geoffroy, secrétaire, a rendu le compte suivant à MM. les sociétaires:

Messieurs,

Vous venez d'entendre M. Le Saut: vous avez dû, avec le même plaisir que nous, suivre cet esprit judicieux et éclairé, vous traçant la marche de notre Société dans les diverses branches d'utilité publique; il vous aénuméré dabord les services rendus par cette société comme institution de bienfaisance. Mais que l'horizon de ses pensées s'est agrandi, lorsqu'il nous a laissé entrevoir les destinées qui nous attendent au moment où, transformés en société purement industrielle, nous précéderons l'industrie nantaise pour éclairer sa marche dans la carrière infinie des améliorations, et pour la conduire, à l'aide d'expériences et de tentatives, à la conquête de quelques-unes de cesnombreuses connaissances qui sont meilleurs encore au sein de la nature et que l'intelligence des siècles à venir doit successivement produire au grand jour.

Après un exposé aussi brillant, aussi complet, que me reste-t-il à dire? Mon esprit le cherche en vain: le champ a été moissonné; il ne me reste rien à glaner : permettez-moi donc de m'affranchir de la tâche trop ordinaire des secrétaires, celle d'affaiblir, en les délayant, les pensées de leurs présidents : je préfère vous laisser les réflexions de M. Le Sant avec toute leur énergie et leur fraicheur : je vais, en conséquence, attirer votre attention sur un autre sujet, *la comptabilité de la Société*. Les chiffres sont arrides; je serai laconique.....

L'immence influence que notre Société Industrielle a exerçée sur la charité publique, a pris naissance dans la promesse faite, lors de notre installation, de rendre publique notre gestion : je vais satisfaire cette exigeance raisonnable et de toute rigueur dans nos mœurs actuelles : les peuples constitutionnels sont des peuples positifs : ils veulent tout voir par leurs yeux; ce devoir m'est d'autant plus agréable à remplir, que personne, plus que moi, peut-être, n'a été étonné de voir les abondantes aumones des années précédentes disparaître sans laisser de traces de leur passage, sans léguer des souvenir, et que personne n'ait pu faire connaître aux âmes généreuses l'emploi des privations qu'elles s'étaient imposées. Messieurs, notre conduite sera différente : nous plaçons sous vos yeux l'état de nos recettes et de nos dépenses, dressé par notre respectable trésorier, avec l'ordre et l'exactitude, sceaux de tous ses actes.

Recette des souscriptions........ 11,421 fr. 37 c.
La côte-part de la ville qui s'était

D'autre part.............	11,421	»
engagée à contribuer à certains travaux entrepris par la Société.......	5600	»
La Mairie nous a fait participer à la recette des deux bals donnés par elle, pour........................	1000	»
TOTAL..........	18,021 fr.	37 c.

DEPENSES.

Chemin de Miséricorde............	2132 fr.	29 c.
Idem Barbin..............	3250	96
Idem Rue Noire............	2179	64
Idem Bonne-Garde et la Côte.	9701	09
Achats d'outils..................	405	»
Frais d'encaissement............	50	52
D'éclairage......................	28	»
Frais d'impression..............	90	50
Menus frais......................	11	35
DÉPENSES.........	17,849 fr.	35 c.
SOLDE...........	172	02
TOTAL...........	18,021 fr.	37 c.

A la solde de 172 fr. 02 c. il faut ajouter :
2682 36 Produit du bal donné par la Société.

2854 fr. 38 c. TOTAL à la disposition de la Société.

Cette somme est destinée à terminer le chemin de Saint-Sébastien, et à former un fond de reserve pour pourvoir aux dépenses des publications que l'intérêt de notre industrie pourrait réclamer jusqu'au mois d'octobre, époque à laquelle les souscripteurs qui voudront rester fidèles à la Société auront à payer leurs nouvelles cottisations.

Quatre chemins, dont deux très-remarquables; voilà les titres de la Société à la reconnaissance publique; voilà ses bienfaits matériels; mais bien plus importants sont ses résultats moraux !!! L'analyse des comptes, dont je viens de vous donner lecture, accuse une somme de 17,333 fr. environ, employés à solder un pareil nombre de journées : nos travaux ont duré, dans leur grande activité, trois mois. C'est donc, à peu près, 200 hommes auxquels nous avons donné, pendant ce laps de tems, non pas l'aumône, mais du travail : différence immense !! Notre capital n'a pas été distribué, comme prime d'encouragement, à la paresse et à la mendicité, mais donné à l'ouvrier malheureux, comme récompense de son amour pour l'ordre et le travail. Voilà le problême philanthropique que nous avons résolu, et dont l'heureuse solution a démontré à l'autorité que la publicité et le bon emploi des aumônes rendent inépuisable la charité publique; que, désormais, la communauté ne doit donner un sou qu'en échange d'un travail quelconque : les infirmités et l'âge seuls sont en dehors de cette régle générale.

Cette heureuse expérience n'est pas le moindre des services que nous ayons rendus : vous connaissez main-

tenant, Messieurs, la conduite qu'a tenue votre comité d'administration; les projets qu'il a formés pour l'avenir; votre approbation, si vous nous l'accordez, sera notre plus douce récompense.

Avant de se séparer l'assemblée a nommé M. Ferdinand Favre, président de la Société, en remplacement de M. Verger, démissionaire.

Lisbeth.

ÉPISODE DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE. (1)

Tout reposait depuis long-temps dans la maison de l'organiste Muller : Lisbeth seule veillait encore. Elle pleurait, assise auprès d'une petite table sur laquelle il y avait une lampe, une écritoire, des plumes, quelques feuilles de papier éparses et une lettre commencée.

— « Ma pauvre tante ! disait la jeune fille en sanglotant, demain vous appellerez Lisbeth, demain vous la chercherez... elle ne vous entendra plus !... elle sera déjà bien loin, bien loin de vous ! » Et ses larmes redoublaient.

(1) Les faits sur lesquels ce récit est fondé sont *vrais* : il n'y a d'invention que les détails. Les personnes qui ont connu le singulier protecteur de *Lisbeth*, remplaceront aisément le nom de *Rochelle*, par le véritable nom de cet officier justement estimé des militaires, malgré ses bizarreries ; il est mort il y a quelques années seulement. Quant à l'*héroïne*, elle vit peut-être encore.

Lisbeth comptait à peine dix-sept ans, et elle allait seule, sans appui, se jeter dans ce vaste monde qu'elle ne connaissait pas; elle allait, à travers mille dangers, demander à un inconnu sa protection, qu'il lui avait promise bien légèrement peut-être : il s'était engagé à recevoir Lisbeth, dès qu'elle se présenterait, et à remplacer auprès d'elle les parents que, dès lors, elle méditait de fuir pour toujours.

Lisbeth, s'essuyant soudain les yeux, reprit la plume qu'elle avait jetée de côté, et termina, non sans s'interrompre souvent, la lettre commencée; puis elle la relut à travers ses larmes qui ne cessaient pas de couler. Cette lettre était ainsi conçue :

« Mon honorée et chère tante,

» Je ne sais comment vous dire que je vous quitte, » peut-être pour jamais! Oh! comme je vais vous » paraître ingrate! Dieu sait pourtant que je ne le suis » pas! Toute petite, privée de mon père et de ma mère, » j'ai retrouvé en vous, mon honorée tante, les pa- » rents que j'avais perdus!... Je vous dois tout... et » pourtant je m'en vais pour ne plus revenir! Dieu » seul peut savoir comme j'ai le cœur serré!... Mais il » faut que je m'en aille... Il le faut, justement parce » que je vous aime et vous respecte de toute mon âme!... » Voilà que Maria a treize ans : elle peut déjà me rem- » placer et vous aider dans le ménage; cette pensée me » console un peu. Vous n'entendrez plus jamais parler » de moi.... Oh! comme je pleure en écrivant cela!... » Non, jamais! Oh, mon Dieu!... Mais, ma chère » tante, j'aurai toujours votre idée devant les yeux, et

» cela fera que je me conduirai toujours de manière à
» ce que vous n'ayez point à rougir de la pauvre
» Lisbeth. Vous avez mis dans mon cœur des principes
» de vertu que rien ne pourra effacer. Vous m'avez
» appris à honorer Dieu et à m'honorer moi-même ;
» je n'oublierai ni l'un, ni l'autre, ma chère tante,
» avec l'aide de Dieu que je prierai chaque soir et
» chaque matin, de vous combler de ses bénédictions,
» ainsi que ma cousine Maria. Mes compliments à mon
» oncle. Il faut finir. Ma chère tante, oh ! ne me
» maudissez pas ! Je ne mérite point votre malédiction,
» Dieu m'en est témoin ! Ayez pitié bien plutôt de
» celle qui est pour la vie,

» Votre respectueuse et soumise nièce,

» Elisabeth Bloum. »

Cette lettre ayant été pliée, puis cachetée, Lisbeth y mit l'adresse en pleurant avec amertume. Il se passa quelques minutes avant qu'elle put recouvrer le courage dont elle avait besoin. Devenue enfin maîtresse de son émotion, elle traça rapidement ce billet :

« Votre conscience vous dira pourquoi je quitte cette
» maison, pourquoi je m'en vais à la grâce de Dieu,
» préférant la misère à la honte. Je souhaite que, me
» sachant errante dans le monde, sans asyle et peut-
» être sans pain, vous puissiez encore dormir paisible-
» ment. Ma tante ne saura jamais par moi que j'ai
» trouvé un corrupteur dans celui qui aurait dû me
» servir de père, et que je regardais comme un père.

» Élisabeth Bloum. »

En écrivant ce billet, Lisbeth avait senti ses larmes se tarir ; la rougeur de l'indignation couvrait ses joues, et un juste ressentiment précipitait les battements de son cœur.

Elle se leva brusquement et acheva avec sang-froid ses préparatifs de départ. Ayant réuni, dans un petit paquet, un peu de linge, quelques bijoux et la modique somme qu'elle était parvenue à rassembler en se privant de tout ce qui séduit à cet âge ; à l'aide de deux courroies elle fixa ce paquet léger sur ses épaules ; puis elle passa en bandoulière le ruban auquel était suspendu sa guitarre, seul héritage que lui eussent laissé ses parents ; enfin, elle couvrit d'un grand chapeau de grosse paille tout rond le petit beguin noir dans lequel était emprisonnée sa belle chevelure brune, et, prenant à la main les gros souliers de voyage qu'elle s'était fait faire en secret, elle ouvrit doucement la porte de sa petite chambre, sans oser jeter un seul regard autour d'elle tant elle craignait de pleurer encore, et elle descendit l'escalier en retenant son haleine.

La lampe, dont la faible lueur éclairait à peine la fugitive, était bien près de s'éteindre : Lisbeth se hâta de tirer les verroux de la porte de la rue ; elle fit tourner sans bruit la clef dans la serrure, souffla la lampe, sortit, referma la porte, et, en quelques instants, elle fut bien loin de cette maison où s'était écoulée son enfance, mais non pas heureuse et paisible.

Onze heures sonnaient à toutes les horloges de Breslau, et Lisbeth frissonnait en se trouvant si tard seule dans les rues. « Il faut pourtant m'y accoutumer... à présent je serai seule, toujours seule ! » se disait-elle

en cherchant à prendre courage et à retenir ses larmes prêtes à couler. Elle marchait fort vite, regardant droit devant elle, et tressaillant au bruit des pas des personnes qui la suivaient ou passaient à ses côtés.

Tout essoufflée elle s'arrêta soudain devant un estaminet où son oncle venait régulièrement chaque jour; en ce moment le hazard amena, sur le seuil de la porte, toute grande ouverte, le maître de la maison.

— « Monsieur, dit Lisbeth d'une voix qu'on entendait à peine et en faisant la révérence, voici une lettre qu'on vous prie de remettre à M. Muller, l'organiste, demain dès qu'il viendra... ». Et elle disparut à l'instant.

Mille et mille pensées se pressaient à la fois dans l'esprit de la pauvre Lisbeth qui poursuivait sa course sans but déterminé. Elle songeait à l'étonnement, à la douleur de sa mère adoptive, lorsque, le lendemain, sa fuite serait connue; et son cœur se gonflait: elle croyait voir cette pauvre tante trouvant sa lettre sur la table où elle l'avait laissée, l'ouvrant toute tremblante, et ne pouvant ajouter foi à l'*ingratitude* de Lisbeth. — « Oui, se disait-elle alors, oui je serai traitée d'ingrate!... Et mon oncle ne me justifiera pas... Lui seul pourtant... que Dieu lui pardonne! » Et les joues de Lisbeth s'animaient de nouveau du feu d'un juste courroux; puis ce courroux s'appaisait et ses yeux se mouillaient encore à l'idée des pleurs que verserait Maria; Maria qui l'aimait, Maria qui la regardait comme une sœur!...

Lisbeth était arrivée cependant presqu'à l'extrémité de l'un des faubourgs de la ville: le silence avait succédé au bruit; ici tout était paisible et déjà désert. De

loin en loin brillaient quelques lumières dans les auberges de bas étage où Lisbeth n'osait entrer ; car les grosses voix des militaires français et les jurements qui partaient de l'intérieur, lui faisaient peur, et pourtant elle se sentait plus effrayée encore à l'idée de se trouver seule, dans l'obscurité et au milieu de la nuit, sur la grande route. Quel parti prendre ?

Lisbeth marchait toujours, mais plus lentement et sans pouvoir se décider à rien ; enfin elle se hazarda à demander à loger pour cette nuit dans un petit cabaret que déjà l'on fermait et qui se trouvait peu éloigné de la porte de la ville.

L'hôtesse l'accueillit brusquement d'abord; mais, lorsqu'elle vit de plus près la voyageuse, qui portait sur tous ses traits cette expression de candeur naturelle au jeune âge, elle s'adoucit.

— « Quant à une chambre particulière, dit-elle en répondant à la demande de la jeune fille, je n'en ai qu'une et elle est occupée ; la chambre commune est pleine, et puis il ne s'y trouve que des gaillards qui s'accommoderaient bien du voisinage, je pense, mais dont le voisinage ne vous accomoderait pas, ma belle enfant, si j'en juge par votre mine. »

— « Oh ! non sûrement ! s'écria Lisbeth dont les joues s'animèrent des plus vives couleurs... Mais il me suffit d'un peu de paille dans un endroit bien tranquille, bien sûr... »

— « Est-ce que vous n'avez pas de quoi payer un lit ? »

— « Si fait vraiment. »

— « Eh, bien ! nous arrangerons cela. Voulez-vous souper ? »

— « Je n'ai pas faim. »

— « Vous êtes chanteuse de votre métier, à ce que je vois. »

— « Oui, répondit Lisbeth, en s'efforçant de prendre une contenance assurée. »

— « Venez-vous de loin ? »

— « Je viens de S.... »

— « Et vous allez ?... »

— « Je n'en sais trop rien encore. »

— « Vous avez sans doute vos parents ? »

— « Non, je suis seule au monde ! » Et deux larmes coulèrent sur ses joues.

— « Mais vous ne vous êtes pas élevée toute seule ; quelqu'un a pris soin de vous ? »

— « Oui, une sœur de ma mère. »

— « Est-ce qu'elle est morte, votre tante ? »

Lisbeth ne répondit que par des pleurs.

— « Allons, allons, reprit l'hôtesse, ne vous chagrinez pas ; vous vous tirerez d'affaire si vous avez du talent dans votre état... Mais c'est un pauvre état pour une jeune et jolie fille ; les hommes sont si effrontés et si trompeurs !... Vous avez donc l'intention de courir comme çà de ville en ville ? Il faudrait mieux chercher à vous placer... »

— « Oh ! j'ai une place toute trouvée, dit Lisbeth. »

— « J'en suis bien aise pour vous ; mais alors vous savez où vous allez, quoique vous m'ayez dit le contraire ? »

— « J'ai dit la vérité, repartit la jeune fille ; je ne sais pas au juste où se trouve en ce moment la personne que je vais rejoindre ; mais, dès que je le saurai, je saurai aussi où je vais. »

— « Hum! il y a du mic-mac là-dessous ! s'écria l'hôtesse en regardant fixement Lisbeth qui rougit encore. Je parie que vous allez rejoindre quelqu'un de ces écervelés de français dont les épaulettes et le babil tournent la tête à toutes nos filles! »

— « Oui, répliqua Lisbeth résolument; c'est un officier français que je vais rejoindre; mais celui-là n'est pas un *écervelé*; c'est un homme respectable, un homme marié.... »

— « Belle caution, vraiment!... C'est donc sa femme que vous devez servir en qualité de femme de chambre? »

— « Sa femme n'est point avec lui; il l'a laissée à Paris, » répondit la jeune fille qui semblait perdre peu à peu sa timidité habitulle.

— « Et vous n'avez pas honte de courir comme çà après un homme marié, après un ennemi de votre pays encore? »

— « Les Français ne sont plus nos ennemis, car on dit que la paix est faite. »

— « *On dit* est un sot, tant que le quartier-général sera à Berlin... »

— » C'est donc bien sûr à Berlin, que se trouve à présent le quartier-général?... » S'écria Lisbeth toute joyeuse.

L'hôtesse la regarda un moment, hocha de la tête, et fit quelques questions auxquelles la jeune fille refusa de répondre; mais Lisbeth se vit contrainte d'écouter du moins, et l'hôtesse, n'épargnant point les Français, lui raconta bon nombre d'histoire de jeunes innocentes séduites, puis abandonnées par leurs séducteurs, après avoir délaissé, pour les suivre, leur famille et leur pays.

— « Il ne s'ágit pas de tout cela pour moi, dit enfin la fugitive avec un petit mouvement d'impatience. Cet officier ne m'a jamais parlé d'amour, et moi je ne l'aime pas d'amour..... »

— « Qu'en savez-vous, pauvre enfant! » s'écria l'hôtesse.

— « Il est si laid, repartit naïvement Lisbeth, et il a les cheveux blancs. »

— « Que vous a-t-il dit pour vous engager à le suivre ? »

— « Oh ! c'est moi qui lui ai demandé de m'emmener, mais il n'a pas voulu. »

— « Il n'a pas voulu, et pourquoi ? »

— « C'est ce que je ne veux pas dire. »

— « Mais vous, pourquoi vouliez-vous qu'il vous emmenât ? »

— « Parce que j'étais malheureuse..... oh! oui, bien malheureuse! Alors il me dit: Si les choses s'empiraient pour vous, venez me rejoindre : voici mon nom; informez-vous du quartier-général ; j'y suis toujours. »

L'hôtesse recommença à hocher de la tête, d'une façon très-significative. Lisbeth, quoique née dans cette classe mitoyenne qui est plus que la classe ouvrière et moins que la classe bourgeoise, avait dans toute sa personne, comme dans ses manières et son langage, quelque chose qui annonçait une enfant élevée avec soin ; rien en elle ne donnait à penser qu'elle eut jamais fait partie de ces musiciens ambulants qu'on voit parcourir toute l'Allemagne, et dont le désordre, l'impertinence et l'effronterie semblent être le principale appanage, aussi l'hôtesse se confirmait elle de plus en plus dans la

pensée que la voyageuse appartenait à une famille honnête qu'elle abandonnait, pour courir à sa perte, avec toute l'innocence et la simplicité de son âge.

— « Vous allez souper avec moi, dit cette brave femme, et, tout en soupant, nous causerons. »

Lisbeth eut beau s'en défendre, il fallut se soumettre, et le repas se prolongea jusque fort avant dans la nuit, grâces aux sermons que l'hôtesse jugea à propos d'adresser à la jeune fille. Celle-ci pleura plus d'une fois en les écoutant, mais rien ne put ébranler sa résolution.

— « Je ne peux pas faire autrement : Dieu m'est témoin que je ne peux pas faire autrement! » voilà ce qu'elle répondait à toutes les représentations, à toutes les prières.

— « Je vous placerai dans les environs, disait l'hôtesse; sur ma recommandation, on vous recevra.

— « Je vous remercie, mais il faut que je quitte le pays. »

— « Croyez-moi, un prompt retour vous obtiendra le pardon de vos parents; ils excuseront une étourderie. »

— « Ce n'est point une étourderie; c'est un parti pris après six mois de réflexions. Oui, voilà six mois que j'y pense. Il faut que je m'en aille pour éviter de grands malheurs. »

— « Eh bien! partez donc, s'il le faut en effet, mais n'allez pas trouver cet officier. »

— « Pourquoi cela? Lui seul peut me recevoir sans crainte, sans inquiétude... Il connaît ma famille... Il sait que je suis une honnête fille... Il sait pourquoi j'ai dû tout

abandonner..... Oui, lui seul peut avoir pitié de moi !.. Il a bien fallu lui tout dire..... Mais le dire à d'autres ! oh ! non ! plutôt mille fois mourir de misère et de faim. »

La curiosité de l'hôtesse était vivement excitée; elle ne put réussir à la satisfaire, et le lendemain au point du jour, Lisbeth prit congé d'elle en la remerciant avec effusion de son hospitalité.

— « Que Dieu vous conduise et vous consacre le cœur honnête, mon enfant, dit l'hôtesse d'une voix adoucie. Je suis fâchée que vous ne veuillez pas que je vous oblige, car je m'y sens portée d'inclination !.... Allez à la garde-dieu, souvenez-vous de lui, priez-le dans la prospérité comme dans l'infortune, et vous resterez sage ! Il n'y a que ceux qui oublient d'invoquer son saint-nom, qui se perdent dans cette vie et dans l'autre, comme le dit toujours notre pasteur. Je ne vais pas l'entendre aussi souvent que je le devrais, parce que j'ai autre chose à faire que de courir au prêche; mais je n'en suis pas moins bonne chrétienne pour çà. *Qui travaille, prie*, comme disent les saintes écritures. Adieu donc et adieu. »

La route est longue de Breslau à Berlin, surtout lorsqu'on doit la faire à pied et qu'on n'a jamais voyagé; mais Lisbeth, sous des traits encore enfantins, cachait une de ces âmes fortes que les obstacles ne sauraient décourager; elle était douée de beaucoup de sang froid, qualité précieuse dans toutes les conditions de la vie et déjà chez sa tante elle avait donné plus d'une preuve que le malheur avait muri sa raison avant l'âge. Ayant eu, à peine au sortir de l'enfance, à lutter contre la

perversité humaine, elle croyait qu'une volonté ferme suffit à l'être le plus dépendant, le plus faible, pour échapper au vice, et, bien résolue à conserver au prix même de sa vie, cette vertu chérie qui lui coûtait déjà de si grands sacrifices, elle envisageait sans trop d'effroi les dangers dont l'existence est toute semée pour une jeune fille sans appui.

Elle pleura cependant beaucoup pendant la première lieue, mais peu à peu Lisbeth se laissa distraire par la vue de tant d'objets nouveaux pour elle, et le soir elle s'arrêta dans un petit hameau pour y attendre le passage d'un convoi militaire dont la veille elle avait appris le départ de Breslau. A cette époque une grande partie de la Prusse venait de se soumettre à nos armées victorieuses; dans les principales villes, il y avait garnison française et jusque dans les moindres bourgs l'uniforme français était connu et respecté, mais non aimé; car, quelle est la nation qui peut voir de bon œil des soldats étrangers couvrir son territoire et commander partout en maîtres.

Pleine de confiance dans l'honneur français, Lisbeth se présenta, lors de l'arrivée du convoi, à l'officier qui le commandait, et lui demanda la permission de monter dans l'une des voitures de suite.

— « Volontiers, ma toute belle, répondit l'officier étonné de la facilité avec laquelle elle parlait le français. Pourrait-on refuser quelque chose à une aussi jolie fille ? Non seulement vous viendrez avec nous jusqu'à Glogau; mais, pour peu que cela vous convienne, nous courrons ensemble toute la terre. »

— « Je suis attendue à Berlin, répondit Lisbeth d'un

air sérieux, par le lieutenant-colonel de Rochelle, aide-de-camp du général..... Le connaissez-vous ? »

— » De nom et de réputation seulement. M'est-il permis de demander à quel titre vous vous rendez près de lui ? »

— « M. le lieutenant-colonel m'a promis sa protection. »

L'officier sourit et dit gaîment : « La mienne vaut bien la sienne, ma jolie enfant. »

— » Je n'en doute pas, répondit Lisbeth sans montrer d'embarras, et je vous la demande, M. l'officier, jusqu'à Glogau. »

En disant ces mots, elle fit une de ses plus belles révérences, et elle quitta l'officier pour se rapprocher d'un groupe composé de plusieurs femmes et de quelques enfants : c'était des femmes surtout que Lisbeth voulait se faire bien venir, et elle y réussit aisément par les petits services qu'elle put leur rendre. Aucune ne savait la langue du pays : Lisbeth s'offrit pour truchement et, avant la fin de la soirée, elle se trouvait presque comme en famille.

Il y avait des moments où Lisbeth parvenait à s'étourdir sur sa position ; mais des réflexions pénibles venaient souvent troubler la tranquillité d'esprit qu'elle ne devait guère qu'à l'heureuse insouciance de cet âge où l'on voit tout en beau, où l'espoir le plus chimérique semble bien près de devenir une réalité ; elle sentait alors combien était fausse la position où elle se trouvait placée. Le ton leste des hommes, les manières des femmes qui l'entouraient, tout lui rappelait et souvent bien durement, qu'elle n'avait plus pour la pro-

téger contre le soupçon et l'insulte, les soins, l'affection maternelle de cette bonne tante qu'elle avait dû abandonner pour toujours.

Quelques tentatives hardies faites pour *apprivoiser* cette beauté sauvage, n'ayant produit d'autre résultat que de montrer dans la jeune fille un courage et une fermeté de caractère que personne n'avait su deviner, on la laissa enfin en repos, et une sorte de bonne intelligence régna entre Lisbeth et ses compagnons de route, pendant le reste du voyage. A Glogau, une occasion s'étant offerte de remonter l'Oder jusqu'à Francfort, sur un bateau chargé de marchandises, elle en profita, et trois semaines après son départ de Breslau, elle arriva enfin à Berlin. Cette ville était pour la fugitive, la terre promise : là elle devait trouver un protecteur, un ami, un père; car Lisbeth ne doutait nullement que le lieutenant-colonel de Rochelle, ne voulut être tout cela pour elle.

Depuis trois semaines, Lisbeth avait dû prendre déjà l'habitude de se tirer d'affaire toute seule et de ne pas s'effrayer des difficultés qui pouvaient se présenter; cependant, en entrant à Berlin, elle sentit s'évanouir ou du moins s'affaiblir son courage; l'espoir, entretenu par les illusions si douces dont elle s'était nourrie pendant la route, avait fait place à une sorte de crainte, de timidité. Pour la première fois Lisbeth se demandait si elle n'avait pas cru trop légèrement aux paroles, aux promesses de ce militaire qui avait passé un mois seulement dans la maison de sa tante? Mais il était un peu tard pour faire les réflexions qui venaient en foule à Lisbeth et qui la troublaient à tel point, qu'elle

marchait toujours, sans songer à s'informer dans quel quartier de la ville on avait établi l'état-major.

Soudain elle lève les yeux : elle est sur une grande place toute couverte de troupes; aux rayons du soleil brillent les armes, les casques, les cuirasses; la musique militaire, le bruit des tambours, les cris de la joie de la multitude qui assiste à ce brillant spectacle, produisent dans l'esprit de Lisbeth une révolution soudaine; ses pleurs cessent de couler, ses regards s'animent..... Une exclamation joyeuse lui échappe: elle vient de reconnaître son protecteur; il caracolle sur un beau cheval au milieu d'une foule d'officiers tout couverts d'or, de broderies; mais Lisbeth ne voit que lui, et elle le suit des yeux, sans cesse. Aucune des personnes dont elle est entourée, ne se doute, et ne pourrait se douter, que parmi cette brillante jeunesse, c'est un homme à cheveux grisonnants, que c'est celui de tous ces militaires qui a le moins de grace, les traits les moins remarquables et dont la figure sardonique inspire au premier aspect plus d'éloignement que d'attrait, en un mot que c'est le lieutenant-colonel de Rochelle; qui absorbe toute l'attention, toutes les pensées de cette jeune fille.

La revue finit tard: il était presque nuit quand les troupes commencèrent à défiler, pour rentrer dans leurs quartiers. Lisbeth, entrainée malgré elle par la foule, se trouva bientôt loin de la place où lui était apparu son protecteur, et elle recommença à errer dans les rues, sans savoir de quel côté diriger ses pas.

— « Pourriez-vous m'indiquer, dit-elle enfin, en

s'adressant à une femme qui passait près d'elle, la demeure du général?.... »

— « Non; allez à l'état-major, et on vous la dira. »

— « Et où se tient l'état-major? »

— « Dans la ville Frédéric.... Venez, je vais vous y conduire. »

Au milieu de la vaste cour d'un bel hôtel, plusieurs officiers qui venaient de descendre de cheval, causaient en riant : Lisbeth jette un regard timide de ce côté; et aussitôt, rassemblant tout son courage, elle s'avance, tire par la manche un des officiers, et dit à mi-voix: « Monsieur, monsieur..... je voudrais vous parler. »

L'officier se retourne, et voyant une jeune et jolie fille, il la saisit par la main en s'écriant : « Vous avez quelque chose à me dire, belle enfant? »

— « Ne pouvons-nous être de moitié dans la confidence? » demande un autre officier, et à l'instant Lisbeth se trouve entourée.

— « Je voudrais vous parler, Monsieur, dit-elle une seconde fois en baissant les yeux. »

— « Eh bien! parlez, ma belle. »

— « Monsieur.... ne me reconnaissez-vous pas? »

— « Ah! c'est une ancienne connaissance! » s'écrie l'un des officiers.

— « Non, ma foi, je ne vous reconnais pas. »

— « L'ingrat! dit une voix. Il ne la reconnaît pas! Eh bien! moi, je la reconnaîtrais entre mille! Elle est jolie comme un ange! »

— « Dites donc, de Rochelle, où avez-vous découvert ce bel oiseau bleu? »

— « Voyons, que voulez-vous? » demande le colonel qui paraissait n'être pas de très-bonne humeur.

— « Je viens de Breslau, monsieur. »

— « J'en suis fort aise; c'est une belle ville...... après? »

— « Monsieur, ne vous souvient-il plus de l'organiste Muller? »

— « L'organiste Muller!.... ah! diable!... comment, ce serait vous, Lisbeth? »

— « Oui, Monsieur; et voici quelque chose..... qui vous rappellera peut-être.... » Sans achever elle présenta au colonel un petit portefeuille vert.

— « C'est du romanesque. » — « C'est du sentimental! »

— « Un portefeuille qui sert à la reconnaissance! »

— « Ce diable de Rochelle, il est né coiffé! »

Voilà ce qu'on disait, et bien d'autres choses encore, pendant que le colonel ouvrait le portefeuille d'un air pensif; et tous les regards étaient attachés sur Lisbeth, dont les longues paupières, timidement abaissées, se mouillaient de quelques larmes.

— « Messieurs, s'écria soudain le colonel, impatienté des propos et des ricaneries des autres officiers, cette jeune fille est sous ma protection; quiconque l'insultera, aura affaire à moi. Venez, Lisbeth. »

Lisbeth le suivit. Arrivé à la porte de l'hôtel, le colonel siffla; un soldat vint en courant.

— « Conduis Mademoiselle à mon logement; tu diras à Madame Wolf que je la prie de lui donner tout ce qu'elle demandera. A ce soir, belle enfant! » Et Lisbeth se trouva seule avec son conducteur. Son

pauvre cœur était serré au point qu'elle pouvait à peine respirer. Plusieurs fois, dans la route, elle fût au moment d'échapper à son guide.... Mais où aller? que devenir? Elle ne possédait plus rien de la petite somme qu'elle avait emportée de Breslau .. Qui lui ouvrirait sa maison? qui prendrait pitié d'elle?....

Madame Wolf reçut Lisbeth d'un air fort sec. — « Le colonel, demanda-t-elle au soldat, a-t-il dit s'il fallait ouvrir son appartement à mademoiselle! »

— « Mon colonel m'a dit seulement, répliqua le soldat, de la conduire à son logement. »

— « Entrez dans la wohnstubc (1), reprit M.me Wolf en s'adressant à Lisbeth. Je serai bien aise de parler au colonel..... de savoir ce qu'il entend, ce qu'il prétend..... »

Lisbeth obéit; et elle alla s'asseoir auprès d'une fenêtre. Oh! combien tout ce qui se passait, était loin de ce qu'elle avait espéré!

Jusqu'à minuit on la laissa dans cette chambre, sans lumière, sans venir s'informer d'elle, sans daigner lui donner la plus légère marque d'attention. Pauvre Lisbeth! elles étaient douces les larmes qu'elle avait versées le jour de son départ de Breslau, au prix de celles qui coulaient aujourd'hui à torrent sur ses jours!.... Le donneur de bien, le bienfaisant sommeil, ferma enfin ses paupières gonflées par les pleurs

---

(1) La *Wohnstube* est une espèce de parloire où l'on reçoit les personnes qu'on ne juge pas dignes des honneurs du salon; dans les maison riches, c'est la pièce où se réunissent, le soir, les domestiques.

et appesanties par la fatigue; déjà des rêves flatteurs lui faisaient oublier la triste réalité, lorsqu'elle fut réveillée en sursaut par une voix tonnante; la porte de la wohnstube s'ouvrit, et le colonel, un flambeau à la main, parut, suivi de Madame Wolf qui disait: « Mais, Monsieur le colonel..... »

— « Mais, Madame, répondit-il avec l'accent de la colère, vous êtes une sotte, une bégueule, ou une prude! à la tournure seule, vous auriez dû deviner, ventrebleu!.... Venez, Lisbeth; venez, mon enfant. Montez chez moi; là vous trouverez bon accueil, bon feu et bon repas!..... La laisser sans feu, sans lumière, sans même lui offrir un verre d'eau!..... Au diable les femmes honnêtes, ou soi-disant telles!... »

— « Monsieur, vous m'insultez, et chez moi!... »

— « Nous nous expliquerons demain. »

— « Non, Monsieur, dès ce soir; cette jeune fille ne passera pas la nuit sous mon toit. »

— « Victor! Victor, dit le colonel en criant à tue-tête et en jurant fort énergiquement, fais mes malles à l'instant, à la minute!..., tu viendras me rejoindre à l'hôtel du grand Frédéric. »

Il prit rudement Lisbeth par le bras, et en quelques secondes il fut hors de la maison. Il marchait si vite, que la pauvre enfant avait peine à le suivre.

— « Ne tremblez donc pas si fort, disait le colonel d'un ton qui n'avait rien de rassurant pour Lisbeth tout épouvantée de sa violence, toute désolée de la scène dont elle venait d'être le sujet. Ce n'est pas à vous que j'en veux; nom d'un diable! c'est à cette impertinente.... soyez tranquille, j'ar-

rangerai les choses de manière, que la plus mauvaise langue de Berlin, ne trouvera point à gloser sur votre compte et sur le mien. » Et M.me Wolf devint l'objet des jurons les plus énergiques, des épithètes les plus dures que puisse offrir le langage militaire.

Lisbeth n'en tremblait que davantage; elle savait que le colonel n'était rien moins que patient; mais jamais elle ne l'avait vu dans une telle fureur; aussi, pouvant à peine se soutenir, elle se laissa tomber sur le premier siége qui s'offrit à sa vue dans la salle commune de l'hôtel du grand Frédéric, où elle venait d'entrer avec son irascible protecteur.

— « Je la mets sous votre sauve-garde, dit-il à la maitresse de la maison après avoir pris ses arrangements avec elle; vous verrez bientôt si la petite a mérité d'être traitée comme a osé le faire la plus sotte et la plus bégueule de toutes les bégueules et les sottes dont cette ville abonde.... à souper; et sur le champ. »

Mais Lisbeth avait perdu tout-à-fait l'appétit: il fallut prendre quelque chose cependant pour ne pas fâcher le colonel, qui se retira bientôt chez lui; et Lisbeth fut conduite à la petite chambre qui avait été préparée pour elle à la hâte dans l'appartement même de la maîtresse de l'hôtel.

Quand elle fut seule, le premier mouvement de la pauvre fugitive fut de se jeter à genoux; mais vainement elle voulut prier: ses lèvres formaient des sons auxquels son âme et son intelligence ne prêtaient aucun sens. Trop de pensées et de sentiments l'accablaient à la fois pour qu'elle pût donner quelqu'attention à

la prière. Elle demeura long-temps ainsi et dans une immobilité complète : enfin elle se releva, s'assit auprès d'une table, y appuya ses deux coudes et se cacha la tête dans les mains. Vers le matin un léger sommeil engourdit ses membres fatigués; mais il se dissipa aux premiers rayons du jour, et Lisbeth demeura ensevelie dans une triste rêverie, jusqu'au moment où l'on vint l'avertir que le colonel la demandait.

Tout émue, elle se rendit à l'appartement de son protecteur, qui lui tendit la main d'un air assez affectueux.

— « Nous allons déjeûner, d'abord, dit-il, et il la fit asseoir à ses côtés. En déjeûnant, nous causerons de nos affaires. Victor, qu'on serve à la minute! ».

Le déjeûner fut servi; d'un geste le colonel renvoya Victor, puis il entra brusquement en matière.

— « A quoi puis-je vous être bon, que puis-je faire pour vous, mon enfant? »

A cette question, Lisbeth attacha, sur son protecteur, ses grands yeux bruns où se peignait un étonnement naïf. Il répéta sa question, et la jeune fille balbutia quelques mots sans suite.

— « Calmez-vous, dit-il du ton élevé qui lui était habituel; il ne s'agit pas de se décider à l'instant; mais seulement d'examiner.... Dites-moi; il était donc devenu bien..... insupportable, votre oncle?..... Ma chère enfant, vous auriez mieux fait, peut-être, de tout conter à votre tante.... »

— « Oh! non, Monsieur! elle en serait morte de chagrin! »

— « Bah ! bah ! les femmes pleurent et ne meurent pas. Je ne suis point riche..... Laissez-moi dire, ventre-bleu ! vous ferez vos objections après. Si j'étais riche, je vous mettrais en pension quelque part, chez quelqu'honnête femme, là, vraiment honnête..... mais c'est impossible ; je ne pourrais venir à bout de payer cette pension, quelque mince qu'elle fût. Je suis en fonds aujourd'hui, demain peut-être le jeu aura fait rafle de tout..... J'avais pensé à vous envoyer à ma femme à Paris..... mais elle vous recevrait encore plus mal que M.me Wolf. »

— « Oh ! Monsieur, dit Lisbeth d'un ton suppliant, pourquoi donc vouloir me renvoyer ? Laissez-moi vivre près de vous comme si j'étais votre fille. Au lieu de vous être à charge, je pourrai peut-être..... »

— « Je ne doute pas de votre zèle, de votre bonne volonté : je veux croire que vous sauriez faire régner l'ordre et l'économie là où régnent le désordre et les folles dépenses ; mais de tout cela je ne m'en soucie guère ; je vis au jour le jour ; c'est ma manière : après moi le déluge ! Si vous voulez rester avec moi, en vous moquant du qu'en dira-t-on, je ne demande pas mieux. »

— « Et moi, Monsieur, c'est tout ce que je demande ! s'écria Lisbeth avec des yeux rayonnants de plaisir. Autrefois, je m'inquiétais de ce que dirait le monde.... à présent, Monsieur..... »

— « Diable ! vous êtes déjà philosophe à ce point ? »

— « Je ne sais pas ce que c'est que d'être philosophe ; mais je sais que les jugements du monde ne sont pas grand'chose quand on a pour soi sa conscience ;

et la mienne, Dieu merci, ne me reproche rien et ne me reprochera jamais rien. »

Le colonel répondit par un éclat de rire qui déconcerta Lisbeth.

— « Laissons cela, dit-il, en reprenant son sérieux. J'ai trop d'expérience pour attacher beaucoup d'importance à toutes les idées qui semblent grandes et sublimes à une jeune tête comme la vôtre. Je vous crois sincère.... jusqu'à-présent; plus tard vous ferez comme font toutes les femmes; vous apprendrez *qu'il est, avec le ciel, des accommodements*, et avec la conscience aussi. Puisque ma proposition vous agrée, restons ensemble. Voyez à vous caler le plus agréablement possible. Mon domestique vous obéira comme à moi-même.... Mais je dois vous avertir, qu'à moins que vous ne fassiez des connaissances, vous vivrez seule... Mon service me retient dehors toute la journée; la soirée est consacrée au plaisir; je rentre fort tard... nous nous verrons très-peu; c'est le moyen de demeurer plus long-temps en bonne intelligence. »

Sans donner à Lisbeth le temps de répondre, le colonel quitta la table, siffla son domestique, et lui dit du ton de quelqu'un accoutumé à se faire obéir : « Mademoiselle est maîtresse ici comme moi-même. Si tu l'oublies, je te chasse. » Puis se tournant vers Lisbeth, il ajouta : « Je ne dîne jamais chez moi; arrangez vos heures, vos occupations, comme vous l'entendrez.... A revoir; à revoir, peut-être jusqu'à demain. »

Quel isolement que celui où se trouvait la pauvre Lisbeth! Quelle froideur dans l'homme sur l'appui,

sur l'affection duquel elle avait compté avec toute la candeur de cet âge où l'on ignore encore ce que c'est que le monde et ce que valent les promesses des hommes!

Elle passa la journée enfermée dans sa chambre : son âme était livrée à un découragement et en même temps à une irrésolution que les paroles ne sauraient peindre.

— « Pourquoi, se disait-elle en pleurant, pourquoi m'avoir promis de me tenir lieu de père, puisqu'il devait me traiter comme une étrangère! Si je n'avais pas compté sur lui, sur sa bonté, j'aurais trouvé un prétexte pour sortir de chez ma tante, pour obtenir qu'elle me plaçât auprès de quelque dame dans les environs de Breslau!... A présent, qui voudrait de moi!.. On me traitera de fille séduite!... On ne croira pas à mon honnêteté.... Je suis perdue, perdue sans ressource! »

A l'heure de dîner, Victor vint prendre les *ordres* de *mademoiselle* Bloum.

— « Je n'en ai point à donner, répondit-elle en tâchant de retenir ses pleurs prêts à s'échapper. »

— « Mademoiselle veut-elle qu'on la serve dans sa chambre ou bien descendra-t-elle à table d'hôte? »

— « Je ne dînerai pas; je n'ai pas faim. »

— « Comme il plaira à mademoiselle. » La porte se referme et Lisbeth se retrouve seule.

Elle employa sa soirée à former mille et mille projets qu'elle rejetait aussitôt comme étant impraticables; enfin elle s'arrêta à celui qui se présenta le dernier et qui lui parut le seul qu'elle pût exécuter avec l'aide du colonel de Rochelle; c'était de demander qu'il voulût bien la placer comme femme de chambre chez la femme de

quelqu'officier. La fierté de Lisbeth se révoltait vainement; vainement la pensée d'être réduite à *servir*, à se trouver rangée dans la classe des valets oppressait cruellement son cœur; elle disait, avec la résolution du désespoir : « C'est ma seule ressource; je ne veux pas être à charge à M. de Rochelle, je veux gagner ce pain qui paraît si amer quand il faut le tenir de la bienfaisance! O ma tante! ma pauvre tante! Comme vous pleureriez, si vous saviez tout ce que souffre Lisbeth! »

Le jour suivant Lisbeth revit son protecteur, et elle essaya de lui exposer ses motifs pour désirer de se placer; il l'interrompit brusquement : « Vous êtes une enfant, dit-il. Tout cela n'a pas le sens commun. Vous n'êtes point une charge pour moi; mais si vous voulez absolument m'être bonne à quelque chose, devenez ma maîtresse lingère, ma femme de charge : mettez de l'ordre, si vous pouvez, à mon ménage de mari garçon; cousez, travaillez, calculez, taillez, rognez, pour peu que cela vous amuse; mais morbleu! mangez de bon appétit et ne vous noyez pas dans des torrents de larmes. Nos officiers n'ont point de femmes, ici du moins; l'empereur ne souffre pas qu'elles suivent l'armée, et il a raison : ainsi prenez votre parti. Si vous aimez la lecture, Victor vous procurera des livres.. Vous êtes musicienne; il ne faut pas négliger ce talent, car il peut un jour devenir pour vous une ressource. Je vous donnerai un maître, afin que vous travailliez plus sérieusement; demain, vous aurez un piano et de la musique à votre choix... Allons, mogrebleu! ne pleurez plus! Puisque vous voulez absolument me faire jouer le rôle de *père*, je m'en tirerai le mieux possible, et pour commencer, embrassez-moi. »

— « Ah! Monsieur, comment reconnaître tant de bontés!... » disait Lisbeth toute tremblante d'émotion en pressant contre ses lèvres les mains du colonel.

Il la regardait et ne répondait pas ; son regard était aussi moqueur, son sourire aussi sardonique que de coutume : il n'avait point un cœur fait pour comprendre ce qui se passait dans celui de Lisbeth ; toute sa vie il avait été étranger à la sensibilité et aux plaisirs si doux de l'âme ; l'âge avait achevé de l'endurcir, et d'épaissir la triple cuirasse dont la bizarrerie de son caractère, le dédain de l'espèce humaine et un profond égoïsme avaient dès sa jeunesse couvert ce cœur naturellement si froid. Le colonel de Rochelle n'était point ce qu'on appelle un méchant ; il ne nuisait pas pour le plaisir de nuire ; mais comptant pour rien tout ce qui n'était pas lui, il sacrifiait sans balancer le bonheur d'autrui à son bonheur propre ou seulement à une simple fantaisie. Emporté, violent, il ne pouvait souffrir la contradiction la plus légère ; mais sa prodigalité lui attachait les gens que ses fureurs auraient pu éloigner. Doué de beaucoup d'esprit, mordant et satirique, il était redouté de ses égaux comme de ses inférieurs et toléré de ses supérieurs que son originalité amusait : on était si bien habitué à le croire un peu fou, que personne ne se fâchait de ses incartades ou de ses manières sans gêne, et ce qui aurait perdu tout autre officier, était justement ce qui le faisait réussir : tant il est vrai que dans le monde il vaut souvent mieux se faire craindre que de chercher à se faire aimer!

Tel était ce protecteur donné par le hasard à la pauvre Lisbeth. Il ne doutait pas que les sentiments

qu'elle montrait, que sa candeur, que sa droiture, que sa délicatesse ne fussent réels; mais il n'attachait aucun prix à tout celà; c'était à son avis sottise, duperie: la fréquentation du monde la débarrasserait promptement de ce *bagage* dont les serments des vieillards affublent les jeunes gens et qui n'était bon, selon lui, qu'à conduire tout droit à la misère, ou à se faire prendre dans les filets des fripons, qu'il fallait apprendre à fripouner soi-même.

Cette morale, toute nouvelle, étonnait Lisbeth; et son étonnement amusait le colonel. La vertu des femmes fournissait encore à ce dernier quelques textes de sermons non moins étranges; bien des remarques, bien des objections se présentaient souvent à la jeune fille; mais elle n'osait les émettre tout haut; car elle savait déjà par expérience que son protecteur ne souffrait pas qu'on le contredît en rien, et elle avait une telle frayeur des accès de colère auxquels il se livrait pour une bagatelle, qu'en sa présence elle gardait toujours un silence respectueux: par ce moyen la bonne intelligence régnait entre eux, au grand étonnement de Victor qui avait eu bien de la peine à s'accoutumer aux emportements de son maître, et qui ne savait pas encore éviter les occasions de les exciter.

Peu à peu les couleurs de la santé, bannies par le chagrin et les fatigues du voyage reparaissaient sur les joues pâles de Lisbeth; elle commençait à s'accoutumer à sa nouvelle existence et à jouir avec une joie enfantine de la liberté entière qui lui était laissée, et dont elle ne faisait pourtant d'autre usage que d'employer utilement ses journées et ses soirées qu'elle passait dans une

profonde solitude. Pendant que ses doigts agiles maniaient l'éguille avec dextérité, son imagination mobile et vive l'entourait de riantes chimères; son protecteur l'emménerait en France; Madame de Rochelle finirait par l'aimer aussi; on la marierait, et quand elle serait mariée, elle écrirait à sa tante en lui envoyant ainsi qu'à sa cousine Maria, un beau cadeau... Quelques jours peut-être son mari la conduirait à Breslau pour faire une visite à sa tante... Puis elle songeait à ce mari qui lui était destiné et qu'elle ne connaissait pas encore: elle le voulait militaire et français, ayant une figure mâle, une mine fière, un caractère sérieux, un bon cœur, de grands yeux noirs, une haute taille. Elle le suivrait à l'armée, déguisée en homme, afin que l'empereur n'eut rien à dire; elle le suivrait sur le champ de bataille, à l'ambulance s'il était blessé, dans sa captivité s'il était fait prisonnier; car dans toutes les rêveries de Lisbeth dominait le cœur bien plus que la tête; ce cœur aimant et bon, ce cœur de femme qui ne voyait le bonheur que dans le sacrifice entier de soi-même au bonheur d'un autre.

Lisbeth sortait régulièrement une fois la semaine: c'était le dimanche, pour aller au temple. Ignorant que son existence mystérieuse excitait la curiosité de plusieurs personnes; que ceux des officiers qui avaient été témoins de son arrivée singulière auprès du lieutenant colonel de Rochelle, guettaient l'occasion d'enlever à celui-ci *sa conquête*, elle passait sans remarquer qu'on la suivait, à distance cependant, parce que Victor l'accompagnait toujours; ou bien, si elle s'en apercevait, elle attribuait l'attention dont on l'honorait à la sin-

gularité de son costume silésien; son protecteur ne lui ayant point parlé de le quitter, elle n'avait pas osé témoigner le désir très-vif pourtant, qu'elle éprouvait, de s'habiller à la française.

Lisbeth un jour fut bien étonnée de n'être pas reçue par le colonel avec l'espèce de bienveillance à laquelle il l'avait accoutumée, et que par moment il semblait éprouver réellement pour elle. Des rides nombreux sillonnaient son front brun et halé, et dans ses yeux gris brillait le feu de la colère. Il ne répondit ni au salut, ni aux questions de la jeune fille relatives à sa santé ; et, tout effrayée, elle s'assit sur le bord d'une chaise, tremblant de voir éclater la tempête que des signes certains annonçaient comme prochaine.

— « En quoi l'ai-je offensé ? Est-ce contre moi qu'il est fâché ? » Se demandait Lisbeth et mentalement elle examinait sa conduite des jours précédents sans pouvoir y rien trouver de répréhensible.

Une maladresse du domestique amena l'explosion que la pauvre enfant redoutait. A l'instant les assiettes, les bouteilles volèrent par la chambre au milieu des imprécations les plus effroyables ; jamais le colonel ne s'était montré dans une si violente fureur ; il écumait, les yeux semblaient lui sortir de la tête et autour de lui s'accumulaient les débris des meubles qu'il mettait en pièce en jurant et en criant d'une voix surhumaine.

Réfugiée dans l'embrâsure d'une fenêtre, Lisbeth osait à peine respirer ; son cœur cessa soudain de battre ; ses joues pâlirent ; ses genoux fléchirent, et elle tomba sans connaissance sur le plancher.

Lorsque Lisbeth revint à elle, elle se trouva soute-

nue par la maîtresse de la maison qui lui faisait respirer des sels ; plusieurs valets étaient occupés à relever les meubles brisés qui jonchaient l'appartement.

Lisbeth ferma vîte les yeux dans la crainte d'apercevoir son terrible protecteur ; mais aux propos qui se tenaient autour d'elle, ayant deviné qu'il était parti elle se jeta au cou de la maîtresse de l'hôtel, et fondit en larmes.

— « C'est donc contre vous que le colonel était en colère ? » demanda cette femme.

— « Hélas, je n'en sais rien ... je ne lui ai rien fait, je ne lui ai rien dit. »

— « Son domestique assure qu'il ne l'a jamais vu dans une telle rage.

— « Oh ! ni moi non plus. »

— « Remettez-vous, mon enfant, bien certainement c'est à vous qu'il en voulait... et même à toutes les femmes... il les a habillées d'une étrange façon..... Voyons, mettez la main sur la conscience. »

— « Oh ! ma conscience ne me reproche rien. »

— « Le colonel est jaloux, peut-être ? »

— « Jaloux, et pourquoi le serait-il ? »

— « Vous devez le savoir mieux que personne..... Plus d'un jeune officier rode autour de l'hôtel..... On a essayé de m'engager à vous faire parvenir quelques billets doux..... »

L'étonnement de Lisbeth était si vrai, que la maîtresse de l'hôtel ne douta plus de son innocence. Bientôt elle la laissa à ses réflexions, et la journée se passa pour la pauvre fille à se désoler et à former mille et mille conjectures, dont pas une, comme il arrrive presque toujours, ne se trouva fondée.

La veille, le colonel de Rochelle avait été mandé chez le maréchal....., qui commandait à Berlin pendant l'absence de l'empereur : il s'était vu traité fort durement parce que le maréchal avait de l'humeur ; quelques plaisanteries amères lui avaient été faites sur la *jouvencelle* qu'il tenait sous la clef avec toute la défiance, avec tous les soins jaloux d'un véritable *Cassandre*, et enfin le maréchal avait terminé l'audience en disant au colonel qu'il était honteux à un homme marié, à un homme de son âge d'encourager, par son exemple, les jeunes officiers à enlever à leur famille, pour les abandonner ensuite, des jeunes personnes appartenant souvent aux premières maisons du pays. Ce reproche bien mal fondé, avait blessé au vif l'irascible colonel ; se contenant cependant, effort cruel pour un homme de cette trempe, il avait raconté sèchement comment Lisbeth était venue chercher sa protection ; mais son récit ayant été accueilli avec le sourire de l'incrédulité, il avait quitté le maréchal en saluant à peine, et dès ce jour là sa colère contre Lisbeth eut éclaté, si le hasard ne l'avait pas retenu hors de chez lui fort avant dans la nuit : mais plus il avait dû retarder la manifestation du courroux qui faisait bouillonner son sang, plus les effets de ce courroux avaient été terribles. Sans daigner relever la malheureuse enfant qui venait de tomber évanouie à ses pieds, il était parti en jurant de se débarrasser d'elle à quelque prix que ce fût.

Il était près de minuit quand le colonel de Rochelle parut dans le vaste salon du *Café de l'Empereur* où se trouvaient réunis les officiers de l'état-major et beaucoup d'autres militaires appartenant à divers régiments.

Les bols de punch s'étant succédé sans interruption toute la soirée, les têtes étaient singulièrement échauffées; aussi, bien des plaisanteries accueillirent-elles le colonel à son arrivée. Vainement il fronçait les sourcils et faisait rouler vivement ses prunelles étincelantes; le punch donnait de l'audace à ceux-mêmes qui craignaient le plus ses boutades et ses rudes saillies; et il tarda peu à s'appercevoir qu'on savait quelque chose du motif pour lequel le maréchal l'avait fait mander le jour précédent.

— « Million de tonnerres! s'écria-t-il soudain, en frappant violemment du poing sur la table, il y aurait de quoi faire damner le diable lui-même s'il ne l'était pas déjà! Quand je vous dis que je ne l'ai pas enlevée, et que je m'en soucie..... »

— « Bah! bah!... Pourquoi alors la tenez-vous si soigneusement cachée?.... »

— « On ne la voit nulle part.... »

— « Excepté quand elle va le dimanche au temple. »

— « C'est pourtant un terrible rival que le ciel!..... Prenez-y garde de Rochelle!...

— « Oh! amour et dévotion s'accordent à merveille chez les femmes.... »

— « Par la mort diable, vous vous tairez, ou cela finira mal!..... Puissent toutes les légions de l'enfer l'emporter, cette maudite péronelle. »

— « Ce serait dommage, car elle est jolie comme un ange! »

— « Qui la veut? Je la donne à qui la veut, et mille écus comptant par dessus le marché! »

— « C'est moi, c'est moi, s'écrièrent alors toutes les voix.

Pendant quelques instants il fut impossible de rien entendre au milieu du bruit qui régnait dans la salle. La colère du colonel de Rochelle s'était soudain apaisée; seul il se montrait impassible : assis au haut bout de la table, couverte de verres, de bouteilles et de bols de punch fumant, il semblait avoir repris sa bonne humeur, car il venait de jeter une pomme de discorde qui amènerait quelque scène peut-être sanglante. On criait à tue-tête, on se disputait vivement autour de lui; il ne s'en mettait pas en peine, et ne s'occupait qu'à remplir et qu'à vider tour-à-tour son verre, sans daigner répondre aux interpellations qu'on lui adressait de toute part.

— « Ne voyez-vous pas, messieurs, s'écria soudain un jeune officier, que le colonel se moque de nous? Il n'a pas la moindre envie de céder ses droits »

— « De Rochelle, expliquez-vous nettement, dit un autre officier. »

— « Je me suis expliqué. Je donnerai mille écus à celui qui voudra me débarrasser de la petite. »

— « Messieurs, s'écria une voix, prenez garde à vous, en ce cas. Il y a anguille sous roche. »

Le colonel fronça le sourcil, et dit d'une voix tonnante : « Qui a osé dire cela? qui l'a dit? »

Tout le monde se tut.... « Qui l'a dit? » répéta le colonel avec emportement.

— « C'est moi! » répondit un officier très-jeune en s'avançant hardiment.

Un regard plein de dédain fut la punition de son audace; ce regard lui fit monter le sang à la figure; il avança encore un pas, et ajouta : « Oui, je l'ai dit;

et je soutiens qu'il faut que cette jeune fille soit..... qu'il faut que cette affaire ait en elle-même... quelque chose de fort extraordinaire..... »

— « Vraiment, reprit le colonel en souriant avec ironie. Comme si l'on ne voyait pas tous les jours un père donner une certaine somme d'argent à un homme pour le décider à se charger de sa fille! Trouvez-vous cela *extraordinaire* aussi? C'est pourtant un *extraordinaire très-ordinaire*. »

— « Messieurs, remettons-nous à table, dit un officier supérieur, et causons amicalement, en bons camarades. De Rochelle ne refusera pas de nous donner quelques explications. »

Tout le monde aussitôt s'assit; le punch recommença à circuler à la ronde, la bonne intelligence se rétablit, et le colonel s'adoucit: il sentait que l'occasion était belle pour se laver de toute imputation injurieuse à son honneur; ce fut cette pensée qui le calma sans doute et qui lui fit prendre la résolution de raconter de quelle manière Lisbeth se trouvait sous sa protection.

— « J'étais à Breslau, en cantonnement, il y a six mois à peu près, dit-il; je logeais chez un nommé Muller, organiste de son métier; il y avait dans la maison, la femme, la fille et la nièce de ce Muller, véritable sac à vin, ou plutôt à schapps, et vaurien de toute façon au plus haut degré. Un soir, il était près de onze heures, ma porte s'ouvre, et je vois sa nièce s'élancer dans ma chambre, tout échevelée; elle se jette à mes pieds..... Elle me conjure de l'emmener..... Je partais le lendemain. Elle me raconte que son oncle

veut depuis long-temps la séduire; qu'irrité de ses refus, il a juré d'employer la violence..... Tout cela me chagrinait pour la petite, mais ma foi, je ne me souciais pas d'un enlèvement, ni d'être accusé d'avoir abusé de l'hospitalité de ces braves gens pour leur ravir leur nièce; car je n'avais eu, pendant un mois, qu'à me louer de leurs soins. Je dis tout cela à la petite; elle n'en pleurait que plus fort, et son refrain était toujours : *Emmenez-moi, emmenez-moi!*..... Enfin, pour m'en débarrasser, je lui dis de venir me rejoindre, si elle ne pouvait échapper autrement aux poursuites de son oncle..... Et ma foi, elle est arrivée il y a six semaines; voilà l'histoire. »

Cette histoire fut le sujet de plus d'un commentaire. Accoutumés à des victoires faciles, les militaires français croyaient peu à cette époque, à la vertu des femmes, à la retenue des hommes, et le colonel eut à essuyer de nouvelles plaisanteries : il y répondit gaiement d'abord, puis il se fâcha, et s'écria : « Voici ma profession de foi, Ventrebleu! Je ne suis point un Lovelace; la *séduction* n'est pas mon fait; j'aime le plaisir, mais le plaisir exempt de scrupules, de remords, de larmes, de repentir, et de toutes ces simagrées dont par pruderie ou par vertu, comme on voudra, les femmes régalent leurs *séducteurs*. La petite est entrée chez moi, pure comme l'enfant qui vient de naître, elle en sortira de même; mais elle en sortira; par la mort diable! cinq cent mille bombes! Je l'ai juré par le ciel et par l'enfer! elle s'en ira et dès demain! Là dessus, buvons. »

Les têtes s'échauffaient cependant de plus en plus;

on riait, on extravaguait à qui mieux mieux; mais on commençait à se quereller aussi, et l'on allait peut-être en venir aux voies de fait, quand le colonel, qui s'était montré l'un des buveurs les plus intrépides, s'écria tout-à-coup : « Halte-là! Il ne faut pas qu'on se coupe la gorge pour cette petite, je propose de la mettre en loterie...... à cinquante francs le billet! »

— « C'est cela, c'est cela! Mettons là en loterie! »

— « Au premier numéro sortant demain à la loterie de Paris! »

— « Au premier numéro sortant! »

— « Celui qui gagnera, aura la petite et le magot. »

— « Faisons les billets.... Garçon, des plumes, du papier, de l'encre.... »

— « Tous ceux ici présents prendront des billets. »

— « Vous, de Rochelle, vous n'en devez pas prendre. »

— « Ce n'est pas mon intention non plus. »

— « Messieurs, qui se charge de la rédaction? »

— « Parbleu, elle n'est pas difficile! *A gagner sur le premier numéro sortant demain à la loterie de Paris, une jeune et jolie fille de dix-sept ans....* »

— « De Rochelle, son signalement? »

— « Ma foi, c'est tout au plus si je pourrai.... »

— « A-t-elle les cheveux bruns ou blonds? »

— « Je n'en sais rien. »

— « De quelle couleur sont ses yeux? »

— « Mais.... noirs, je crois. »

— « Allons donc, pourquoi toutes ces façons? que diable, depuis six semaines, vous avez eu le temps de voir s'ils sont noirs ou bleus. »

— « Le diable m'emporte si j'en sais rien! »

— « Mettez qu'elle a de fort beaux yeux, dont l'un est noir et l'autre bleu, cela accommodera tout..... »

Les éclats de rire recommencèrent, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à écrire quatre-vingt-dix billets, dont la plupart n'étaient pas lisibles, tant la vue de ces messieurs était troublée par les nombreuses libations faites pendant la soirée.

Au moment où le colonel se disposait à distribuer les billets, un des officiers se leva et dit: « Messieurs, n'est-il pas temps de finir cette plaisanterie? »

— « Ce n'est pas une plaisanterie! » répliquèrent tous les autres.

— « Non, maugrebleu! ce n'est pas une plaisanterie! répéta le colonel, les joues animées des couleurs les plus vives. Je donne mille écus à la petite; on joindra à cette somme les quatre mille cinq cents francs que les billets vont produire; cela lui fera une dot de sept mille cinq cents francs.... »

— « Mais, mon colonel, dit encore le même officier, ne vaudrait-il pas mieux nous réunir pour former cette somme, et l'offrir à cette jeune fille.... »

— « Ta, ta, ta, ta! le mariage n'est-il pas une loterie? Libre à celui qui aura le numéro gagnant d'épouser s'il veut la petite..... »

— « Mon colonel, encore une objection; avons-nous donc le droit de disposer ainsi de cette enfant...... »

— « En disposer? Eh! qui diable en dispose si ce n'est le sort? Moi, qui lui tiens lieu de père, je ne

lui dis pas : *Tu appartiendras à celui-ci ou à celui là....* Je laisse au destin à en décider ; au destin *qui est supérieur aux Dieux.....* Voyons, Messieurs, combien sommes-nous ? »

— « Il faut faire l'appel. »

— « Faisons l'appel ! »

Ces Messieurs étaient au nombre de cinquante. Quelques-uns d'entr'eux trouvaient, comme le jeune capitaine, qui venait de se prononcer assez vivement, qu'on devait ne pas pousser plus loin la plaisanterie ; mais la crainte de passer pour avare, fit qu'aucun d'eux n'osa manifester l'intention de se séparer du reste de la compagnie, et le capitaine lui-même, se vit contraint de prendre les deux billets qui restaient ; tant la fausse honte a d'empire sur l'âme la plus droite ! Tant on redoute quand on vit dans le monde, de ne pas faire comme tout le monde, et de paraître blâmer par sa conduite, ce qu'on sent être blâmable dans celle des autres !

— « Morbleu ! dit le colonel en réunissant devant lui la somme de quatre mille cinq cent francs qu'il venait de recueillir en billets, en argent et en or, heureux qui aura le premier numéro sortant ! car la petite vaut à elle seule dix fois sa dot. Elle est gentille, elle est douce, elle est économe, elle est sage.... Cela fera une bonne petite femme de ménage. »

— « Oh ! vous pouvez la vanter maintenant tout à votre aise, dit une voix ; vous en voilà débarrassé. »

— « Mais non pas sans bourse délier ! Messieurs, que le *gagnant* vienne me demander à déjeûner demain ; je saurai ce que cela veut dire. »

La porte de la salle s'ouvrit, et un officier d'ordonnance entra d'un air affairé : « Messieurs, dit-il, à vos quartiers ; l'Empereur vient d'arriver. »

A l'instant la salle fut vide ; il était deux heures après minuit, et le lendemain à quatre heures du du matin, les troupes étaient sous les armes, attendant impatiemment leur Empereur. Son arrivée annonçait qu'au repos allaient succéder de nouveaux combats, de nouvelles victoires, et déjà l'on brûlait d'entendre le signal du départ. Si, pendant la paix, les militaires Français oublient tout pour le plaisir, dès que sonnent les clairons, ils oublient tout pour la gloire ; pour la gloire, cette maîtresse exigeante et chérie dont les faveurs ne paraissent jamais, à ceux qui les obtiennent, trop chèrement payées.

Les jours suivants la plus grande activité régna dans Berlin ; une nouvelle campagne allait s'ouvrir ; dès l'aurore les sons éclatants de la musique militaire se faisaient entendre ; au bruit des tambours se mêlait celui des lourds caissons et de l'artillerie roulant sur le pavé et faisant trembler, en passant, les murs des maisons, les vitres des fenêtres : plus d'amour, plus d'intrigues galantes ; plus de longs loisirs à donner aux douces causeries ; on se voyait encore, mais en courant ; les pleurs des femmes coulaient, tandis que le sourire était sur les lèvres de ces Français volages déjà fatigués de leur bonheur, et toujours impatients de voler aux armes et d'aller soumettre d'autre contrées, où s'offriraient, sous une forme nouvelle, ces mêmes plaisirs dont aujourd'hui l'habitude leur faisait une lourde chaîne. Des plaisanteries ou des railleries, par-

fois amères, étaient souvent la seule réponse qui fut faite aux reproches, aux regrets, aux larmes de la beauté qu'on allait délaisser; quand l'homme n'aime plus; quand les soins de la politique ou de la guerre absorbent toutes ses pensées, son égoïsme et son injustice naturelles se montrent sans voile; l'amour lui avait appris à les cacher; des intérêts plus grands, plus chers, du moins à son ambition, lui font oublier de se couvrir encore d'un masque trompeur et l'amante abandonnée, cherche souvent en vain dans celui qu'elle aimait, ce qui avait pu justifier, à ses propres yeux, sa faiblesse.

— « Auguste, disait à un jeune officier une jolie petite femme de vingt ans à peine, si vous m'aimiez, vous me permettriez de vous suivre. »

— « C'est parce que je t'aime, c'est parce que tu m'es plus chère que la vie, répondait le jeune militaire, que je dois sacrifier mon bonheur à ton repos, à ta réputation..... Louise, je t'en conjure, essuie tes larmes; elles tombent toutes sur mon cœur..... Ce n'est pas comme ma maitresse, c'est comme ma femme qu'un jour tu pourras me suivre..... La mort de ton époux est trop récente.... Eh! d'ailleurs, est-ce le moment de demander à former ces liens si doux !..... Pourquoi m'exposer à un refus ?..... Dans quelques mois..... »

— « Dans quelques mois vous m'aurez oubliée ! »

— « Moi, t'oublier! dis, le crois-tu ? »

Un sourire brilla à travers les larmes de la jeune veuve; elle tendit la main à son ami; il pressa cette main contre son cœur, puis la porta à ses lèvres,

et Louise crut quen effet elle ne serait jamais oubliée.

En la quittant, le capitaine Auguste prit le chemin de l'hôtel du Grand Frédéric.

— « Arrivez-donc, lui cria le colonel de Rochelle du plus loin qu'il l'aperçut. Je pars ce soir. Voici d'abord la dot; quant à la petite, elle vous attend impatiemment..... Ce sont depuis deux jours des lamentations et des gémissements à n'en plus finir..... Voulez-vous la voir? Victor, amène-la sur le champ. »

— « Mon colonel, dit le jeune capitaine d'un air fort sérieux, je ne saurais considérer que comme une plaisanterie..... ce qui s'est passé l'autre soir au café de l'Empereur.... »

— « Allons, est-ce qu'il faut recommencer ces inutiles débats ! »

— « Ils ne sont point inutiles, mon colonel.... Je ne me crois aucun droit sur cette jeune fille ni sur la somme dont elle seule peut disposer..... »

— « Arrangez-vous avec elle comme l'entendrez ; mais, par la mort diable, emmenez-la, emmenez-la tout de suite!..... Il y a trois jours qu'elle ne devrait plus être ici... »

En ce moment parut Lisbeth ; ses yeux rougis par les pleurs, les joues pâlies par le manque de sommeil et par la douleur.

— « Vos bagages sont-ils prêts ? » Demanda le colonel d'un ton bourru.

— « Oui, Monsieur, » répondit Lisbeth qui s'était arrêtée tout près de la porte ; il y avait dans l'accent qui accompagnait ces mots, quelque chose de sec, de décidé, et même de dédaigneux.

— « En ce cas, bon voyage. »

Lisbeth s'inclina sans parler. Soudain elle fond en larmes, et, se précipitant aux pieds du colonel, elle saisit sa main et s'écrie au milieu des sanglots : « Oh ! par pitié.... un mot.... un seul mot d'affection.... reprenez vos dons.... reprenez-les.... mais soyez.... un moment.... mon père !.... Ce n'est pas l'abandon..... ce n'est pas la misère..... que je crains.... Ce que je crains.... c'est cet isolement.... c'est cette indifférence... Oh ! qui m'aimera.. si vous ne m'aimez pas, vous qui connaissez.... mes peines si amères.... vous qui savez... pourquoi j'ai dû.... fuir.... ma pauvre tante... »

— « Vous êtes un enfant, répliqua le colonel sans se montrer ému de cette douleur si touchante et si vraie, ni de ces sentiments si naturels qu'il ne pouvait comprendre. Le capitaine Auguste, que voilà, vous aimera tout autant que vous voudrez. »

Lisbeth se releva brusquement, s'essuya les yeux et dit avec amertume : « Je vois trop tard à quel point je me suis trompée!.... Personne ici n'a le droit de disposer de moi ! »

— « Non, Mademoiselle, personne, s'écria vivement le capitaine. »

— « Arrangez-vous tous les deux, je vous le répète, dit le colonel d'un air mécontent. Victor, porte cet argent chez Mademoiselle à qui je fais mes adieux. » Et sans attendre la réponse, il sortit, laissant ensemble Lisbeth et le jeune militaire.

— « Mademoiselle, dit ce dernier, veuillez vous asseoir et m'écouter un instant. »

Lisbeth s'asait ; elle était si tremblante qu'elle pou-

vait à peine se soutenir ; Auguste prit un siége auprès d'elle ; mais il se passa quelque temps avant qu'il réussit à trouver une phrase convenable pour commencer l'entretien ; et cependant le silence en se prolongeant, augmentait l'embarras que tous les deux éprouvaient au même degré.

— « Ce que vous paraissez redouter le plus, dit enfin le capitaine, c'est l'isolement..... c'est l'indifférence qu'on trouve chez les personnes qui nous sont étrangères.... Mademoiselle, je comprends ces sentiments.... je les comprends d'autant mieux..... qu'ils ont été long-temps les miens..... Uniquement chéri par une mère que je chérissais alors uniquement aussi, j'ai senti loin d'elle tout ce que l'isolement, tout ce que l'indifférence peuvent avoir de plus amer..... Si j'avais en ce pays cette excellente mère qui ne vit que pour son fils, ce serait chez elle que je vous conduirais ; près d'elle vous sentiriez se rechauffer votre cœur glacé par l'injustice.... et la dureté des hommes.... Mais ma mère est en France..... Ici je n'ai personne..... cependant, il serait possible.... veuillez me dire quels sont vos désirs, quels sont vos projets. Je sais..... pour quel motif vous avez dû quitter votre famille...... Mademoiselle, comme vous isolé, comme vous sans parents, sans autre appui que moi-même, je vous offre tout ce que je peux offrir, les soins et l'affection d'un frère. »

— « Oh ! je vous remercie !.. dit Lisbeth en joignant les mains et en levant vers Auguste ses beaux yeux remplis de larmes... Voilà la première fois, depuis que j'ai quitté Breslau, que des paroles amicales me sont

adressées! Et pourtant qu'ai-je fait de mal! Hélas! j'ai cru trop légèrement, oh! oui, bien légèrement, qu'on prendrait pitié d'une pauvre fille sans appui!... Voilà ma seule faute, Monsieur, oui, c'est là seule. »

— « Je le sais, dit Auguste, et il passa doucement entre les siennes une des mains de Lisbeth. Vous êtes, Mademoiselle, trop émue en ce moment pour que nous puissions prendre une résolution.. Avez-vous quelque motif qui vous porte à sortir aujourd'hui même de cette maison? »

— « Mon Dieu, non; j'y suis bien... mais M. le colonel... »

— « Il part cette nuit. Si vous le souhaitez, je dirai un mot à la maîtresse de l'hôtel afin qu'elle vous continue les mêmes soins; et si vous le permettez, je viendrai ce soir ou demain.... »

— « Oh! tout ce que vous voudrez, Monsieur. » Peut-être suis-je injuste et ingrate... envers M. le colonel... car enfin il ne me doit rien... je ne lui suis rien... rien qu'une charge... il aurait pu partir sans me dire adieu... et au lieu de cela, il m'a recommandée à vous... il me laisse même de l'argent... mais j'aurais mieux aimé... enfin, c'est son caractère... j'ai essayé de lui parler... mais depuis quatre jours il est continuellement en colère... personne n'ose l'approcher... Puisque vous voulez bien avoir cette bonté, Monsieur, revenez ce soir; d'ici là, j'aurai eu le temps de penser un peu... à présent, je ne sais pas comment j'ai la tête... c'est que j'ai tant pleuré, tant pleuré! »

Le capitaine se leva, et quitta Lisbeth qui se retira aussitôt dans sa petite chambre. En y trouvant la somme,

énorme pour elle, qu'elle croyait devoir à la générosité du colonel de Rochelle, la pauvre enfant s'accusa de nouveau d'ingratitude, et prenant la plume elle essaya de réparer son injustice en écrivant au colonel pour le remercier de ses bontés et pour lui offrir les vœux et les prières d'un cœur pénétré de gratitude.

Cette lettre fut remise à M. de Rochelle au moment où il allait monter à cheval. Il sourit en la lisant; il sourit, et il devait sourire; car dans cette âme-là ne se trouvait ni sensibilité, ni humanité; car pour cette âme-là tout ce qui composait l'espèce humaine n'était que des marionnettes, des jouets qu'on pouvait briser ou rejeter loin de soi quand on avait cessé de s'en amuser; de telles âmes, bien rares chez les militaires, sont communes chez les diplomates.

Auguste revint le soir, ainsi qu'il l'avait promis. En acquérant dès le matin la certitude que Lisbeth ignorait de quelle source provenait la dot que lui laissait le colonel, il s'était senti soulagé d'un lourd fardeau. — « Qu'elle l'ignore toujours, si c'est possible, s'était-il dit; puisse-t-elle ne jamais apprendre qu'il est des hommes tellement endurcis, que la voix de l'innocence et du malheur est sur eux sans pouvoir, et qu'ils croient pouvoir se jouer des droits les plus sacrés de l'humanité! »

Confiante comme on l'est à dix-sept ans, alors même qu'on vient de perdre quelques-unes de ces illusions, Lisbeth se montra bientôt à son nouvel ami ce qu'elle était, simple, aimante et toute prête à voir dans autrui les qualités qu'elle possédait. Elle lui raconta toute son histoire; elle lui peignit la bonté de sa tante; elle dit les soins qu'on avait pris de son éducation afin de la

mettre en état d'entrer, comme cantatrice, dans la musique de la chapelle de quelque prince régnant: son oncle aurait bien voulu faire d'elle une actrice; mais sa tante ne le voulait pas: on lui avait fait apprendre le français, l'italien; elle savait un peu d'histoire, de géographie et elle était déjà assez bonne musicienne.

Pendant qu'elle parlait, le jeune capitaine réfléchissait et se demandait ce qu'il pouvait faire pour cette jeune fille dont les discours, autant que l'extérieur, annonçaient tant de candeur et un cœur plein de droiture. Il n'y avait qu'une seule personne à Berlin à qui Auguste pût la recommander, à qui il pût la confier en disant sans détour ce qu'elle était, et comment il se trouvait chargé de la protéger contre l'insulte; mais cette personne verrait-elle Lisbeth des mêmes yeux que lui, et voudrait-elle ouvrir sa maison à la pauvre orpheline? Plus il regardait cette jeune fille, plus il la trouvait jolie; malheureusement sa beauté ne pouvait être une recommandation près de Louise, de Louise jalouse comme une italienne. Louise, d'ailleurs, voudrait-elle croire qu'il la connaissait seulement depuis le matin? voudrait-elle ajouter foi à cette singulière histoire?... Il résolut cependant de chercher dès le soir même à l'intéresser à Lisbeth, et il prit congé de celle-ci en promettant de revenir le lendemain.

— « Voyez la seulement, disait Auguste à la jolie veuve qui l'avait écouté d'un air boudeur; faites-lui vous raconter elle-même son histoire: la seule chose que je vous demande, c'est que par vos questions elle ne puisse deviner comment le hasard m'a rendu son protecteur. Vainement j'ai voulu amener ces Messieurs à

sentir l'inconvenance, pour ne pas dire plus, de ce qu'ils osaient faire; les têtes étaient trop montées, les cerveaux trop échauffés pour qu'on voulût m'écouter. J'ai souhaité, je l'avoue, que le sort me favorisât.... mais, dans ce souhait, ma Louise peut-elle voir autre chose que le sentiment qui pousse un honnête homme à tendre une main secourable à l'opprimé, au faible?.. et la preuve, c'est que j'ai tardé plusieurs jours avant de me présenter chez le colonel de Rochelle. »

— « Et elle est jolie, dites-vous? »

— « Oui, c'est une jolie personne. »

— « Plus jolie que moi, n'est-ce pas? »

— « Ah! Louise! »

Il y avait tant d'amour dans le regard qui accompagna ces mots, tant d'amour dans l'accent d'Auguste, que Louise, sourit et dit d'un air ouvert: « Eh! bien amenez-la-moi.... ou bien non, je l'enverrai chercher demain dès le matin.... Je ne veux pas que vous retourniez chez elle; je ne le veux pas, entendez-vous? »

— « Mais comment la déciderez-vous à suivre la personne que vous enverrez?... Il faut du moins que je lui écrive un mot. »

— « Eh! bien écrivez.... mais très brièvement.

— « Oh! le plus brièvement possible.... mais j'y pense.... Elle ne sait même pas mon nom, et moi j'ignore le sien. »

— « Oh! la bonne folie! s'écria Louise tout-à-fait rassurée.

— « Je crois pourtant qu'elle s'appelle Lisbeth.... oui, la maîtresse de l'hôtel l'a nommée ainsi. »

— « Écoutez, demain à midi, venez me prendre, et nous irons ensemble.... »

— « C'est impossible ; puis-je vous conduire dans cet hôtel qui est rempli d'officiers ? Non, Louise, non ; rien encore n'a trahi notre douce intelligence ; je veux conserver sans tache la réputation de ma fiancée.... car tu es ma fiancée, n'est-ce pas ? O Louise, si j'oubliais jamais que recherchée, entourée d'hommages tu as préféré un homme sans fortune, sans nom, sans famille.... »

— « C'est bon, c'est bon ! dit Louise en souriant et en rougissant tout ensemble. Comment donc ferons-nous ? Eh ! bien, allez-y Auguste ; vous me l'amenerez. »

Le lendemain, Lisbeth, conduite par le capitaine, fut présentée à la jolie M.me Erbthal, veuve, depuis quelques mois seulement, d'un riche négociant ; et le jour même elle était installée dans la maison en qualité de demoiselle de compagnie.

Toute une semaine se passa avant que Lisbeth pût trouver l'occasion de remercier son jeune protecteur de l'asile qu'il lui avait procuré. M.me Erbthal se montrait fort aimable pour elle ; mais la pauvre demoiselle de compagnie devait quitter le salon dès qu'il arrivait quelque visite, et la jalouse veuve prenait ses mesures pour qu'Auguste ne l'entrevît même pas ; car Lisbeth vêtue à la mode des dames de Berlin, avait beaucoup gagné en quittant le petit béguin qui cachait sa jolie chevelure tout naturellement bouclée ; sa taille élégante et svelte n'était plus défigurée par des vêtements de mauvais goût ; et l'espoir de ne plus être sans appui dans le monde, de trouver une amie sincère dans la femme qui l'avait accueillie avec tant de bonté, en ren-

dant le calme à son cœur oppressé, avait aussi rendu à ses traits délicats l'expression de naïve confiance et de douceur qui en faisait le charme principal.

Le capitaine ayant promptement deviné l'âme aimante de la jeune fille, se doutait du besoin qu'elle éprouvait de lui témoigner sa reconnaissance; mais il n'osait montrer le désir de la voir ni même de prononcer son nom, tant il craignait de donner un moment d'inquiétude à Louise, et comme Louise ne parlait pas, mais pas du tout de Lisbeth, il se taisait aussi, et cette contrainte jetait une sorte de froideur dans les relations, jusqu'alors si tendres, des deux amants.

La veille du départ, Auguste arriva chez la jolie veuve avec la résolution de demander à faire ses adieux à Lisbeth. Après avoir hésité vingt fois, il amena enfin cette prière, en prenant tous les ménagements que lui inspirait l'amour; à l'instant la figure de Louise changea.

— « Oh! dit-elle d'un ton plein d'amertume, en cet affreux moment où je ne songe qu'à vous; en ce moment où je n'ai pas une pensée, pas un sentiment qui ne vous appartiennent, vous Auguste, vous pouvez vous occuper d'une autre! »

— « Louise, répondit-il avec émotion, je respecte cette injustice même, car elle prend sa source dans ta douleur et dans ton amour... Mais serais-je digne de ma Louise, si je pouvais m'éloigner sans donner une faible marque de souvenir à cette malheureuse orpheline?... Avant de vous connaître, elle n'avait trouvé partout qu'inhumanité et dureté... »

— « Priez M.lle Bloum de descendre, » dit Louise au domestique qu'elle venait de sonner.

A la vue du jeune capitaine, les plus vives couleurs se répandirent sur les joues de Lisbeth; elle n'effleura pas même du bout de ses doigts la main qu'il lui présentait pour la conduire à un fauteuil, et s'avançant à la hâte vers M.me Erbthal, elle prit une chaise et se plaça un peu en arrière.

— « Je n'ai pas voulu partir, Mademoiselle, dit Auguste, sans prendre congé de vous. »

— « Vous partez! » s'écria Lisbeth dont les couleurs disparurent à l'instant.

— « Oui, mademoiselle; demain, à la pointe du jour. »

Il y eut un moment de silence. Louise avait les yeux attachés sur Auguste qui regardait attentivement les fleurs du tapis dont le parquet était couvert. Lisbeth ne regardait, ne voyait rien, et elle retenait avec effort les larmes qui soudain avaient gonflé ses paupières.

Le silence se prolongeait cependant; Louise le rompit la première. — « Mademoiselle Bloum, dit-elle, auriez-vous la complaisance d'aller vous informer si M. de Kopf est encore chez maman? »

Lisbeth se leva; elle parut hésiter un instant; mais soudain, s'avançant vers le capitaine, elle dit précipitamment et d'une voix étouffée: « Puisse le ciel... conserver vos jours!... Puissent mes prières... » Elle ne put achever et elle s'enfuit en sanglotant.

— « Louise, dit Auguste, et il prit une main qu'on voulut retirer d'abord et qu'on finit par lui laisser, Louise je n'ai pas besoin de vous recommander cette jeune fille! Elle est malheureuse, elle a besoin de vous... cela suffit avec un cœur comme le vôtre. »

— « Oui, cela suffit, répondit un peu sèchement la jolie veuve. Parlons de vous, s'il vous plaît. »

La bonne intelligence tarda peu à se rétablir, et lorsqu'enfin il fallut se quitter, le serment de s'aimer toujours fut mille et mille fois répété par le cœur et par les lèvres.

Chaque jour Lisbeth, bien long-temps avant l'heure où il faisait jour chez M.me Erbthal, avait lu et relu dans le journal tout ce qui avait rapport à la marche de l'armée; bientôt parurent quelques bulletins. Oh! comme son cœur battait quand elle arrivait à la liste des blessés! Elle y cherchait un nom, un seul nom, en frémissant à l'idée de l'y trouver. Elle avait deviné que la jeune veuve aimait le capitaine; et elle tâchait de découvrir, sans le demander, s'il avait donné de ses nouvelles: quoiqu'il ne lui eût jamais écrit, Lisbeth parvint à reconnaître son écriture; le timbre de la grande armée l'avait aidée dans cette découverte, et souvent le matin, en regardant l'adresse des lettres apportées par la poste et qu'elle était chargée de remettre à Louise, elle passait une heure entière en contemplation devant celle qu'un secret instinct lui disait être d'Auguste; puis Lisbeth soupirait en se disant bien bas: « Qu'elle est heureuse! »

Le bruit de la sanglante et glorieuse bataille d'Eylau parvint à Berlin avant l'arrivée du bulletin; dans quelle affreuse anxiété Lisbeth passa cette journée! Louise se montrait agitée, inquiète; pour la première fois elle laissa échapper quelques mots qui trahissaient son secret, et Lisbeth fut ce jour-là, près d'elle, plus attentive, plus affectueuse que de coutume: Louise aussi

était de son côté moins réservée, moins hautaine... Le bulletin arriva, et en même temps une lettre du capitaine; Lisbeth était là quand M.me Erbthal ouvrit cette lettre, et Lisbeth pouvait à peine respirer; les yeux fixés sur la jeune veuve elle cherchait à s'assurer s'*il* n'avait pas été blessé.... Louise surprit ce regard éloquent... « Laissez-moi seule, dit-elle avec sécheresse. »

— « Un mot, madame, un seul mot! s'écria Lisbeth les joues en feu. Le capitaine... n'est pas blessé? »

— « Non, » répondit Louise plus sèchement encore. Mais peu importait à Lisbeth cette humeur à laquelle elle avait dû s'accoutumer. Elle courut s'enfermer dans sa chambre, et là, oubliant les caprices de Louise, le cœur plein de reconnaissance, elle se jeta à genoux en s'écriant : « O mon Dieu! je vous rends grâce! il n'est pas blessé! »

(*La suite au prochain numéro.*)

TABLEAU DES OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES, *faites à Nantes, à 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

MARS 1831.

Jours du mois	Phase de la Lune.	MATIN à sept heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Reau.	Hygr. à cheveu	Vents.	SOIR, à trois heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Reau.	Hygr. à cheveu	Vents.	ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
		mèt.	p. l.					mèt.	p. l.					
1		0,756	28	+ 3,6	+ 3	80	o. n. o.	0,759	28,0,8	+13,6	+ 11	65	ouest	Soleil, nuages, vent.
2		0,760	28,1	+11,2	+ 9	80	ouest	0,761	28,1,4	+12,5	+ 10	80	ouest	Couvert, brumeux, pluvieux, vent.
3		0,758	28	+11,2	+ 9	84	ouest	0,758	28	+12,5	+ 10	75	o. s. o.	Soleil, nuages, vent, pluie.
4		0,755	27,10,8	+11,2	+ 9	85	ouest	0,755	27,10,8	+13,0	+ 11	80	ouest	Couvert, pluie, vent, brume.
5		0,750	27,11,2	+ 10	+ 8	85	sud	0,754	27,10,3	+12,5	+ 10	85	s. o.	Couvert, nuageux, pluie, vent, brume.
6	☾	0,748	27,7,6	+11,2	+ 9	80	s. o.	0,752	27,9,5	+12,5	+ 10	80	s. s. o.	Pluvieux, grand vent, couvert, brume.
7	6 h. 4'	0,756	27,11,2	+ 10	+ 8	80	ouest	0,756	27,11,2	+ 15	+ 12	78	o. s. o.	Brumeux, nuageux, vent, pluie.
8	soir.	0,754	27,10,3	+ 10	+ 8	85	ouest	0,750	27,8,6	+13,0	+ 11	85	ouest	Brumeux, couvert, vent, pluie.
9		0,750	27,8,6	+ 7,5	+ 6	80	ouest	0,753	27,9,9	+12,5	+ 10	80	ouest	Nuageux, brumeux, vent, pluie le soir.
10		0,755	27,10,8	+ 6,2	+ 5	78	nord	0,757	27,11,6	+12,5	+ 10	80	ouest	Couvert, pluvieux, brumeux.
11		0,757	27,11,6	+12,5	+ 10	80	ouest	0,758	28	+12,5	+ 10	80	nord	Vent.
12		0,760	28,1	+ 6,2	+ 5	80	ouest	0,758	28	+12,5	+ 10	78	o. n. o.	Nuageux, brumeux, vent, pluie, tempête le soir.
13		0,756	27,11,2	+ 7,5	+ 6	75	ouest	0,757	27,11,6	+12,5	+ 10	65	s. o.	Nuages, soleil, vent, brume.
14	●	0,755	27,10,8	+11,2	+ 9	75	s. o.	0,756	27,11,2	+12,5	+ 10	65	s. o.	Brumeux, couvert, nuageux, vent.
15	5 h. 43'	0,760	28,1	+ 7,5	+ 6	70	sud	0,760	28,1	+12,5	+ 10	65	s. s. o.	Tempête, brumeux, couvert, pluie.
16	matin.	0,756	27,11,2	+11,5	+ 11	75	ouest	0,758	28	+13,6	+ 11	67	s. o.	Couvert, brume, vent.
17		0,760	28,1	+12,5	+ 10	82	ouest	0,761	28,1,4	+ 15	+ 12	67	ouest	Soleil, vent, petite brume.
18		0,762	28,1,9	+ 8,0	+ 7	70	n. e.	0,762	28,1,9	+12,5	+ 10	65	n. e.	*Idem, idem, idem.*
19		0,763	28,2,3	+ 3,6	+ 3	70	n. e.	0,763	28,2,3	+12,5	+ 10	60	est	*Idem, idem, idem.*
20	☽	0,762	28,1,9	+ 6,2	+ 5	60	n. e.	0,761	28,1,4	+ 15	+ 12	55	e. n. e.	*Idem, idem.*
21	10 h. 11'	0,760	28,1	+ 6	+ 4	65	e. n. e.	0,760	28,1	+ 15	+ 12	55	n. e.	Grand vent, nuageux, soleil.
22	soir.	0,762	28,1,9	+ 10	+ 8	70	n. e.	0,762	28,1,9	+12,5	+ 10	55	n. e.	*Idem idem, idem*
23		0,760	28,1	+ 3,1	+ 2,5	65	n. e.	0,756	27,11,2	+ 10	+ 8	50	est	Nuageux, grand vent, pluie, tonnerre le soir.
24		0,752	27,9,5	+ 1,2	+ 1	60	est	0,747	27,7,2	+ 6,2	+ 5	40	est	Nuageux, soleil, vent.
25		0,740	27,4	+ 3,1	+ 2,5	60	est	0,738	27,3,2	+18,6	+ 15	60	est	Brume épaisse, soleil, vent.
26		0,740	27,4	+12,5	+ 10	70	est	0,742	27,5	+ 15	+ 12	60	n. e.	Nuageux, vent, brume.
27		0,755	27,10,8	+ 8,6	+ 7	65	est	0,755	27,10,8	+18,6	+ 15	55	sud	Nuageux, couvert, vent.
28	◎	0,754	27,10,3	+ 8,6	+ 7	70	n. e.	0,753	27,9,9	+17,5	+ 14	65	n. e.	Brume épaisse, soleil, vent.
29	8 h. 15'	0,756	27,11,2	+11,2	+ 9	80	e. s. e.	0,757	27,11,6	+17,5	+ 14	75	s. e.	Nuageux, vent, brume.
30	matin.	0,758	28	+ 8,6	+ 7	75	est	0,759	28,0,8	+12,5	+ 10	70	est	Nuageux, couvert, vent.
31		0,760	28,1	+ 4,4	+ 3,5	75	est	0,760	28,1	+ 10	+ 8	65	e. s. e.	Grand vent, nuages, pluie.

RÉCAPITULATION jusqu'au 31 Mars 1831.

Baromètre....	Plus grande élévation................	= 0,763 mill. = 28 p. 2 3 lig.
	Moindre élévation....................	= 0,738 mill = 27 3
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur..........	— 15 Réaumur. = 18,6 centigrades.
	Moindre degré de chaleur.............	— 1 idem. — 1,2 centigrades.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité.................	= 85 degrés.
	Moindre humidité.....................	= 40 degrés.

Jours dont le vent a soufflé.		Nombre de beaux jours	19
Du N.	2	de couverts.	12
N.-E.	5	de pluie.	10
E.	8	de grêle	0
S.-E.	1	de vent	29
S.	2	de gelée.	6
S.-O.	3	de tonnerre.	1
O.	10	de neige	0
N.-O.	0	de brouillard.	18

RUETTE, *Opticien.*

MELLINET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

17.e Volume. An 1831. 102.e LIVRAISON.

LE

LYCÉE ARMORICAIN,

Revue de l'Ouest.

Lisbeth.

ÉPISODE DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE.

SUITE (1).

M.me Erbthal aurait pu s'attacher à jamais un cœur qui ne demandait qu'à l'aimer ; mais unissant à une âme froide une tête ardente, étant incapable de sentir l'amitié, elle n'avait rien de ce qu'il fallait pour compren-

(1) Voyez la dernière livraison, page 259.

dre l'âme si sensible de Lisbeth dont la beauté d'ailleurs lui portait ombrage. Entourée de flatteries, dès son enfance, Louise avait ignoré ce que c'est que d'être aimée, jusqu'au moment où Auguste s'était attaché à elle avec toute l'ardeur d'une première passion : elle croyait la partager cette passion qui plaisait à sa vanité ; mais Louise se trompait : la tête s'était montée, le cœur était resté froid. Cependant Auguste avait toutes les qualités qui séduisent les femmes et attachent les hommes. De beaux traits, des yeux où se peignait la bonté de son âme, une taille élevée, des manières distinguées, une fierté mêlée de douceur, une imagigination vive, une âme ardente, une noble franchise, un cœur droit, une réputation sans tache. A vingt-quatre ans il avait été nommé capitaine après être entré dans la carrière militaire comme simple soldat ; et ici l'on ne pouvait attribuer à la faveur cet avancement rapide ; c r Auguste n'avait ni protecteur, ni famille pour le pousser dans le monde : il ne connaissait d'autre parent que sa mère, et elle-même ignorait à qui elle devait le jour.

Tel était celui que Louise se glorifiait de préférer à tout autre ; si elle se trompait sur les sentiments qu'Auguste lui inspirait, elle était de bonne foi du moins : mais Lisbeth, guidée par cet instinct du cœur que possèdent, au plus haut degré, s femmes aimantes, avait deviné qu'Auguste n'était pas véritablement aimé, et après avoir essayé de s'attacher à celle qu'elle regardait comme sa future épouse, elle cédait maintenant à l'éloignement qu'elle ressentait pour M.me Erbthal, et que celle-ci augmentait par sa froideur et ses caprices.

Peu à peu Lisbeth avait été bannie, mais non pas ouvertement, du salon, puis de l'appartement de Louise, et elle n'avait plus de demoiselle de compagnie, que le nom : retirée dans sa chambre, elle y passait sa vie seule, toujours seule, sans autre compagnie que ses pensées ; et sa tête, exaltée par le sentiment encore ignoré qui remplissait son cœur, formait mille et mille projets qui tous avaient Auguste pour unique but.

Le temps en s'écoulant augmentait l'exaltation dans laquelle vivait Lisbeth : depuis la bataille d'Eylau, l'image d'Auguste blessé, mourant, sans secours, sans consolation, la poursuivait jour et nuit. Elle ne voulut pas suivre M.me Erbthal à la campagne où toute la famille allait passer la belle saison. A Berlin, les nouvelles de l'armée arrivaient plus promptement... Comment donc quitter Berlin, en ce moment ! car l'armée avançait toujours ; car il y avait journellement des combats partiels et souvent sanglants...

Le bulletin de la bataille de Friedland est dans les mains de Lisbeth.... Avant d'avoir lu, son cœur a eu un pressentiment.., un pressentiment affreux... Le soir même elle avait quitté Berlin, et elle courait en chaise de poste sur la route de Friedland.

— « Mais, ma belle enfant, il est aussi bien qu'on peut l'être, à l'ambulance, disait le chirurgien-major qui ne s'impatientait pas des importunités de Lisbeth, parce qu'elle était jeune et jolie. Je conviens qu'il serait mieux dans une maison particulière ; mais tout est plein, mon enfant... Cependant, si le capitaine avait la bourse bien garnie... »

Lisbeth, sans en écouter davantage, partit comme un trait.

— « Oh ! s'il ne faut que de l'or pour l'arracher de cet enfer où régnent les souffrances les plus affreuses ; s'il ne faut que de l'or, disait Lisbeth en marchant sans rien voir de ce qui l'entourait ; j'en ai. Dieu merci !.. Que j'ai bien fait de conserver entre mes mains cette somme !... Sans cela aurais-je pu venir ici ?... Oui, j'y serais venue, mais à pied ; mais sans lui apporter aucun secours... Dieu soit loué mille fois ! »

Le soir même le capitaine fut placé dans une maison particulière, et Lisbeth s'établit auprès de lui. Il ne la reconnaissait pas ; il avait le délire, et dans son délire le nom de Louise s'échappait sans cesse de ses lèvres. Oh ! comme ce nom faisait pleurer Lisbeth, et elle ne comprenait pas pourquoi !.. Les blessures d'Auguste étaient nombreuses et graves ; celles surtout qu'il avait reçues à la tête. Le chirurgien avait témoigné la crainte qu'il ne perdît la vue, et recommandé les plus grands ménagements, un silence absolu dans la chambre du blessé ; mais, en dépit de toutes les précautions, Auguste avait deviné qu'une femme, qu'une femme attentive et tendre veillait jour et nuit près de son lit de douleur ; plusieurs fois déjà il avait appuyé ses lèvres sur la petite main qui lui présentait les potions amères ordonnées par le docteur, et le tremblement de cette petite main avait excité dans son cœur la plus douce émotion. Tout bas, tout bas, il murmurait le nom de Louise ; un soupir répondait seul à ce nom... Oh ! comme Auguste brûlait de voir arriver le moment où il pourrait dire : « *Je t'ai devinée... je savais que c'était toi...* »

Ce moment arriva, et une voix tremblante, une

voix qui n'était pas celle de Louise, s'écria : « Vous m'aviez devinée! Vous saviez que c'était moi! »

Auguste écarta brusquement le rideau; à la pâle clarté d'une veilleuse il regarda la jeune femme dont il tenait la main entre les siennes; mais ses yeux encore faibles ne distinguaient point les traits de ce visage à moitié penché vers lui.

— « Louise! dit-il en hésitant, pourquoi vouloir me tromper? »

On ne répondit pas. — « Je vous en conjure, parlez qui que vous soyez! » s'écria Auguste avec une émotion toujours croissante.

— « Calmez-vous, au nom du ciel!... Cette agitation... »

— « D'un mot vous pouvez la faire cesser... Votre nom.... »

— « Lisbeth. »

La main d'Auguste cessa de retenir celle qu'il serrait doucement peu d'instants auparavant, et Lisbeth, s'éloignant de quelque pas, s'assit en silence. De grosses larmes tombaient goutte à goutte sur ses joues, sans qu'elle songeât à les essuyer.

— « Lisbeth! » dit Auguste d'une voix faible. Lisbeth courut à lui. — « Je co nais ce nom, ajouta-t-il. Vous êtes de cette ville? »

Un non! faiblement prononcé, fut la réponse; il y eût encore un moment de silence.

— « Se pourrait-il!... s'écria soudain Auguste. Mais non... c'est impossible!... »

— « Je vous en prie, Monsieur, dit Lisbeth, tâchez de vous calmer... le plus grand repos vous est ordonné... »

— « Un mot, un seul mot. Comment ai-je pu inspirer un intérêt assez vif à une personne qui m'est inconnue... »

Lisbeth hésitait; elle ne savait pas mentir, et elle n'osait dire la vérité dans la crainte de causer à Auguste une émotion pénible; oui pénible! car, déjà trompé dans son espoir, que n'éprouverait-il pas en apprenant qu'une étrangère avait fait ce que Louise aurait dû faire seule, puisque Louise l'aimait... et puisqu'elle était aimée.

Voyant qu'Auguste s'agitait, l'entendant soupirer et se plaindre tout bas, Lisbeth se résigna à avouer qui elle était.

— « Monsieur, dit-elle, je suis Lisbeth Bloum; cette pauvre orpheline... »

— « Lisbeth Bloum!.. Louise est donc ici?... Parlez, parlez au nom du ciel! »

— « Non, Monsieur... Je suis venue... seule... »

— « Comment; elle vous a envoyée seule... »

— « Personne ne m'a envoyée... je suis partie sans prendre congé de personne... »

— « Et pourquoi ce voyage? Pourquoi... »

— « Vous étiez blessé... » Ces mots furent prononcés avec l'accent de la tendresse et en meme temps du reproche; mais l'amour fermait le cœur d'Auguste à tout ce qui n'était pas Louise.

— « Louise sans doute l'ignorait?. » demanda-t-il impatiemment.

— « Elle l'ignorait alors », répondit Lisbeth d'un ton assez froid.

— « Dans quelle inquiétude elle doit être!... Depuis combien de jours suis-je ici? »

— « Depuis quinze jours, Monsieur. »

— « N'est-il pas arrivé de lettre pour moi ? »

— « Le wagmeister m'en a remis plusieurs. »

— « Oh ! donnez-les vîte ? »

Lisbeth hésitait ; elle céda enfin aux instances d'Auguste, et elle dit, en les lui présentant : « Mais vous ne pouvez lire encore. »

— « Je veux l'essayer du moins. »

— « C'est ce que je ne saurais vous permettre. »

— « Oh ! je vous en conjure ! »

— « Non, c'est impossible. »

— « Quelles sont celles qui viennent de Berlin ? »

— « Les voici. »

Auguste s'en saisit et les porta avidement à ses lèvres. Lisbeth s'éloigna ; ses yeux étaient secs, ses joues étaient en feu, et son cœur battait violemment; elle avait frissonné à la pensée qu'Auguste la prierait peut-être de les lire haut ces lettres qui contenaient, sans doute, les expressions de la tendresse la plus vive : elle se disait qu'elle aurait répondu par un refus, et pourtant s'il l'avait souhaité... Oh ! non, non mille fois ! jamais ses lèvres n'auraient pu prononcer les mots tracés par la plume de Louise !

Le jour suivant, malgré la défense expresse du docteur, et sans écouter les prières de Lisbeth, Auguste s'obstina à vouloir essayer d'écrire ; Lisbeth dut céder et mettre l'adresse à la lettre qui contenait ce peu de lignes à peine lisibles :

« Je vis encore, et je vis pour t'aimer, ma Louise,
» plus que jamais je sens que l'amour, c'est pour moi
» la vie. On m'ôte la plume ; adieu.

» Ton Auguste »

Le jeune officier ne s'aperçut pas du changement bien grand qui s'était fait depuis la veille dans Lisbeth. Il était l'objet des mêmes soins; mais ces soins n'étaient plus, pour la pauvre enfant, une source de pures jouissances. Quelque chose d'amer avait remplacé dans son âme la joie si douce qu'elle avait goûtée jusqu'alors à se consacrer tout entière à Auguste. Il avait fallu, à celui-ci, faire un effort sur lui-même pour parvenir à témoigner du moins quelque reconnaissance d'un si grand dévouement; il en était plus inquiet que satisfait; il redoutait le mécontentement de Louise, non pour lui, mais parce qu'il se figurait ce qu'elle éprouverait en apprenant que cette Lisbeth, qui déjà avait excité en elle une jalousie vague, était accourue pour lui prodiguer ses soins et ses veilles. A cette pensée se joignait celle que, si Louise l'avait vraiment aimé, elle serait arrivée à Friedland bien avant Lisbeth; et, de tout cela, résultait une froideur dont la pauvre fille s'apercevait et s'affligeait en silence. Rien n'endurcit l'âme, rien ne rend égoïste comme l'amour; il ne voit que lui; il rapporte tout à lui; il repousse, sans ménagement, tout ce qui l'importune ou le contrarie, et il substitue, souvent chez les hommes, la sécheresse du cœur à la bonté la plus vraie; Auguste en était la preuve: loin de savoir gré à Lisbeth d'un si grand dévouement, il en était importuné, et ses manières le disaient clairement.

Deux jours s'étaient passés dans une contrainte égale de part et d'autre. Enfin, Auguste qui brûlait de se débarrasser de Lisbeth, mais qui désirait savoir d'abord comment elle avait quitté Berlin, à quelle époque, et

si Louise avait été informée de son dessein, fit quelques questions auxquelles la jeune fille répondit avec candeur et simplicité.

— « Vous êtes un ange de bonté ! » s'écria-t-il soudain pénétré d'une émotion dont il n'était plus maître. « Que je suis peu digne de tout ce que vous avez fait pour moi !... »

Lisbeth se taisait ; mais combien elle était heureuse ! La voix d'Auguste était si douce ! Il y avait dans son accent tant d'affections et de sensibilité !

D'autres questions succédèrent aux premières; cette fois Lisbeth ne mit pas autant de franchise dans ses réponses ; elle trouva, au départ de Louise pour la campagne, des motifs fondés ; elle se garda de dire que Louise, après avoir témoigné un peu d'inquiétude, s'en était laissée volontiers distraire, et qu'à la campagne on passait le temps en parties de plaisir. Pour rien au monde elle n'aurait voulu affliger Auguste, en éveillant en lui la pensée qu'il n'était pas aimé, qu'on l'oubliait et que peut-être on ferait un choix parmi les nombreux prétendants dont on était entourée : mais tous ces ménagements ne pouvaient écarter du cœur d'Auguste un sentiment vague de mécontentement et de crainte qui l'obsédait nuit et jour.

— « Lisbeth, dit-il, permettez-moi de vous nommer ainsi, je vous ai offert l'amitié d'un frère, vous l'avez acceptée ; je dois remplir les devoirs qu'elle m'impose. La paix est signée ; je demanderai et j'obtiendrai facilement un congé.... Mais dans l'état de faiblesse où je suis, il me faudra encore quelques semaines de repos avant que je puisse songer à me mettre en route....

Vous me précéderez, ce sera vous qui annoncerez mon arrivée à ma mère...... à ma mère qui deviendra la vôtre... »

— « Vous précéder ! s'écria Lisbeth. Oh ! pourquoi ne pas me permettre de vous attendre ! Pourquoi ne voulez-vous pas que nous fassions le voyage ensemble. »

— « Si j'avais pu partir dès demain, nous ne nous serions point séparés ; mais ma convalescence peut être longue.... »

— « Et pendant cette convalescence qui vous soignera si je pars !.... »

— « Je ne dois point sacrifier votre réputation... Lisbeth, écoutez-moi, je vous en prie, *votre frère* vous en prie, ma *protection* est plus nuisible qu'utile à une personne de votre âge. Notre conscience, à tous les deux, est pure ; elle ne nous reproche rien ; mais cela ne suffit pas; il faut encore que le monde, trop prompt à juger d'après les apparences, ne puisse élever un soupçon ni sur vous, ni sur moi. Cependant, Lisbeth, ne croyez pas que je veuille disposer de vous sans votre aveu. Si vous désirez ne point quitter l'Allemagne, si vous avez la moindre répugnance à vivre auprès de ma mère..... »

— « Oh ! pouvez-vous le croire !.... s'écria Lisbeth les larmes aux yeux. Je ne la connais pas, et pourtant je l'aime..... Parce qu'elle est.... votre mère.... D'ailleurs, vous savez bien qu'ici je n'ai personne, pas un parent, pas un ami..... » et ses pleurs coulèrent.

Auguste eut beaucoup de peine à la convaincre qu'il

avait raison ; certainement il avait raison, mais peut-être cette raison, dont il se targuait, aurait elle eu moins d'empire dans d'autres circonstances ; sa voix est bien faible lorsque parle la passion; cette fois, c'était la passion même qui lui donnait de la force, et le surlendemain Lisbeth partait pour la France sous la conduite d'un vieux chef-de bataillon qui se rendait directement à Paris où il devait passer une partie de son congé.

La pauvre jeune fille eut le temps, pendant ce long vayage, de faire bien des réflexions amères sur la singularité de son sort. Partout accueillie d'abord, partout elle se voyait ensuite repoussée; partout elle croyait trouver un appui, qui partout lui manquait bientôt : mais la bonté de son cœur l'empêchait de se livrer à ce sentiment pénible que donnent et l'isolement et l'indifférence de ceux dont nous avions jugé l'âme semblable à la nôtre. Lisbeth se disait : « Pourquoi me plaindre? je suis étrangère à tout le monde.... Je n'ai aucun droit à cette protection que je réclame.. .. La pitié se lasse bien vite, et je ne peux demander que de la pitié.»

Ce ne fut pas de la pitié, cependant, ce furent cet empressement et ces manières affectueuses qui embellissent le plus les femmes, que Lisbeth trouva dans la mère d'Auguste. L'éducation avait peu fait pour Agathe; mais le cœur y suppléait. Elle était venue attendre l'arrivée de la diligence ; car son fils lui avait écrit pour lui recommander vivement Lisbeth, et en la voyant, celle-ci reconnut les traits chéris qui étaient si bien gravés au fond de son cœur.

— « Ma fille ! dit Agathe en lui tendant les bras. »

— « Oh ! mon Dieu ! » s'écria Lisbeth tout émue, toute tremblante de joie à cet accueil inattendu. Depuis bien long-temps elle avait perdu le souvenir et la douce habitude de ces aimables attentions dont les femmes possèdent le secret, et lorsqu'elle se trouva seule avec la mère d'Auguste dans la voiture qui devait les conduire au logement que cette bonne mère habitait, elle se jeta à son cou en balbutiant : « Oh ! aimez-moi ! aimez-moi ! »

— « Je ne demande pas mieux, ma chère enfant, répondit Agathe attendrie. Mon fils m'a écrit beaucoup de bien de vous; et je crois tout ce que dit mon Auguste, car jamais, jamais il n'a su tromper sa mère. »

Agathe demeurait dans une de ces petites rues étroites et sombres qui avoisinent la rue Saint-Denis. Elle occupait à un cinquième étage deux pièces qui n'avaient d'autre vue que celle des toits des maisons voisines; les meubles en étaient de la plus extrême simplicité, mais l'ordre et la propreté régnait partout.

— « J'ai pensé, dit Agathe, que vous seriez fatiguée, votre lit est prêt, mais avant, nous allons dîner, n'est-ce pas ? Vous me parlerez de mon Auguste; de mon Auguste qui, sans vous, aurait succombé peut-être..... Vous le voyez, je sais tout. »

Lisbeth rougit et baissa la tête, c'était le regard, c'était le son de voix d'Auguste. Une seconde fois elle se jeta dans les bras d'Agathe en l'accablant de caresses.

Avant la fin du repas, qui se prolongea beaucoup, Lisbeth n'appelait plus Agathe que du doux nom de mère, et déjà toutes les deux se connaissaient aussi bien que si elles eussent vécu ensemble depuis de longues années.

Le cœur a un langage à lui; et ce langage inintelligible pour l'esprit seul, est toujours compris du cœur; un regard, un sourire en disent plus que les paroles, à qui sait entendre le sourire et le regard d'une belle âme.

Dès le lendemain Agathe, savait toute l'histoire de Lisbeth, et elle avait deviné à la fois et la passion d'Auguste pour Louise, et l'amour de Lisbeth pour Auguste, mais elle n'en témoigna rien; seulement elle se disait tout bas: « quelque jolie que puisse être la jeune veuve, assurément elle ne l'est pas autant que cette enfant! Et quel cœur, quelle candeur!.... Pauvre petite!.... si jeune, avoir déjà tant souffert et porter encore en elle le germe de tant d'autres douleurs. »

Agathe soupira, un nuage couvrit son front, l'apparition de Lisbeth le fit disparaître.

Peu de jours suffirent à Lisbeth pour devenir aussi habile que sa mère adoptive dans l'art de faire des franges; ell inventait même de nouveaux dessins, et Agathe entrevoyait avec joie le moment où une sorte d'aisance régnerait dans la maison. Elle avait voulu se charger du ménage et des courses au dehors; le dimanche on faisait ensemble une lecture si le temps était mauvais; s'il était beau, on allait se promener, et pendant la promenade, comme pendant les heures de travail, on s'entretenait d'Auguste. Agathe avait pris cependant la résolution de n'en point parler du tout afin de ne pas nourrir ce penchant à l'aimer qui éclatait jusques dans les moindres actions de Lisbeth. Mais le moyen qu'une mère ne parle point de son fils, de l'unique objet de ses affections, de son espérance et de son orgueil.

— « Ah! j'en suis bien fière! disait Agathe les yeux brillants de joie. S'il a fait son chemin, il ne le doit qu'à lui. Je n'ai pas pu lui donner une belle éducation; mais j'ai mis dans son cœur de bons principes; il est devenu honnête homme, et son amour me récompense de tout ce que j'ai souffert.... Lisbeth, je n'ai pas eu autant de bonheur que toi dans ton malheur.... Te souviens-tu de ce grand bâtiment noir devant lequel nous avons passé l'autre jour en sortant du jardin des plantes? »

— « L'hospice de la Pitié? » demanda Lisbeth.

— « Oui, l'hospice de la Pitié, répondit Agathe avec amertume. C'est là que j'ai été élevée, sans jamais entendre la voix de ma mère, sans jamais recevoir une seule caresse. J'en sortis à vingt-un ans; j'aurais pu y rester; mais j'étais lasse de cette existence.... Je l'ai souvent regrettée depuis. J'avais un état; je reçus un trousseau, deux cents francs furent remis à la maîtresse du magasin qui me prenait au nombre de ses ouvrières.... Un an après... un an après la honte était mon partage. On ne voulut pas me garder dans la maison où je travaillais..... J'étais pourtant plus à plaindre qu'à blâmer.... Alors je me retirai dans une petite chambre, et là, seule, sans consolation, sans appui, je travaillai nuit et jour jusqu'au moment où je devins mère. On voulait m'enlever mon enfant, on voulait le porter à cet hospice où mes parents m'avaient placée... « Non, non, m'écriai-je, il saura du moins qu'il a une mère!... » Je le gardai; je le nourris de mon lait.... toujours il eut le nécessaire... mes devoirs envers lui étaient grands, oh! bien grands!

C'était lui qui porterait toute la vie la honte de la faute de sa mère... Il ne me la jamais fait sentir; jamais il ne s'est plaint de n'avoir d'autre nom que celui d'Auguste.... Une seule fois, il avait dix-huit ans alors, et il se croyait amoureux d'une jeune fille du voisinage. Je ne savais comment lui en parler : il n'avait rien, pas d'état, il allait être de la conscription...... « Auguste, lui dis-je, tu aimes Henriette! » Il ne répondit pas. Je n'osais rien ajouter, et Dieu sait pourtant que je voulais et devais parler. — « Ma mère, dit-il enfin, non, je n'aime pas Henriette..., c'est-à-dire, je ne l'aime plus. » — « Tu ne l'aimes plus? depuis quand donc? » — « Depuis hier. » — « Et comment cela s'est-il passé si vite? » — « J'ai réfléchi!.... » Il se jeta à mon cou et m'embrassa en disant tout bas : « Vous nous avez sauvés tous les deux! » — « Et comment cela, mon Dieu? » Il hésita, et dit en baissant encore la voix : « Je serai soldat, demain peut-être.... je ne dois pas songer au mariage. ... Ma mère, voici ma main : je vous jure que jamais je ne ferai verser à personne les larmes amères que je vous ai vue répandre si souvent sur vous et sur moi. » Il détourna la tête sans rien ajouter; mais je l'avais compris.... Et il a tenu parole, Lisbeth! Il est resté honnête homme; il n'a point séduit l'innocence...... Oui, je suis fière de mon Auguste! Il est la joie et l'orgueil de sa mère. »

Les questions de la jeune fille faisaient souvent durer la veillée jusqu'à onze heures ou minuit, et Dieu sait si Lisbeth pouvait dormir le reste de la nuit! Mais ses rêveries n'avaient pas cette douceur qui ac-

compagne les premières séductions de l'amour, le poison de la jalousie rendait amers les bords de cette coupe enchanteresse où la jeunesse puise souvent à longs traits l'oubli de ses devoirs et de la vertu même; Lisbeth *savait*, oui elle savait qu'en ce moment Auguste était à Berlin; personne ne le lui avait dit pourtant, et elle ne le disait pas à sa mère adoptive; mais ce pressentiment du cœur ou plutôt cette certitude, se trouva vérifiée par l'arrivée d'une lettre portant le timbre de Berlin.

— « C'est d'Auguste! » s'écria involontairement Lisbeth; elle avait pris, sans y songer, l'habitude de le nommer ainsi.

Pendant qu'Agathe lisait, la jeune fille tout émue, avait les yeux attachés sur elle.

— « Tiens, dit Agathe d'un air rayonnant; il m'annonce son retour : tu peux lire. »

La lettre était courte; d'abord Lisbeth ne fut pas frappée de la contrainte qui s'y montrait pourtant à chaque ligne; mais à une seconde lecture, elle devina qu'Auguste était malheureux, bien malheureux.... sans doute par Louise; elle relut la lettre une troisième fois, et un de ces mouvements involontaires de l'âme la meilleure, la plus généreuse, un de ces mouvements de joie dont on rougit presqu'aussitôt qu'ils se sont fait sentir, accompagna pour Lisbeth la certitude de la rupture de cette liaison qu'elle avait cru devoir être éternelle; mais au même instant la pensée de la douleur où devait être Auguste serra son cœur, et elle eut honte d'elle-même; puis quand elle fut seule, Lisbeth se souvint qu'Auguste disait, en ter-

mimant sa lettre : *mes compliments à M.*[lle] *Bloum* ; et cette froideur l'oppressa comme un poids de glace.

— « Je mérite cette punition ; s'écria-t-elle tout haut les larmes aux yeux. Oui, je la mérite...., car j'ai pu me réjouir de la perte de son bonheur ! »

Oh ! comme plus tard, quand la raison a remplacé les illusions du jeune âge, comme on regrette ces orages de l'âme, ces alternations de souffrance et de félicité qu'un rien fait naître et détruit tour-à-tour ! Comme on regrette ces larmes abondantes et ces tourments désirables, ces joies d'enfants, ces joies suivies de si grandes douleurs qui animent la vie et la font passer au variée, aussi pleine, aussi rapide, c'est un songe !.... de même que la clarté du jour fait évanouir ce songe, de même l'expérience met en fuite, et pour toujours, cette félicité trompeuse et mêlée de tant d'amertume, que donne l'amour.

Enfin il est là cet Auguste dont la présence ennivre sa mère d'un bonheur qui tient du délire ; il est là, et Lisbeth n'ose le regarder ; mais sans lever les yeux, elle a vu combien il est changé ; comme toute sa contenance annonce une profonde mélancolie, un de ces chagrins rongeurs qu'on porte partout, qui partout se font sentir et troublent l'âme jusque dans le sommeil !

Agathe comprenait à merveille l'embarras de Lisbeth ; mais elle ne concevait rien à la foideur, à la sécheresse de son fils ; Auguste en souffrait pour Lisbeth, pour cette Lisbeth qui avait donné à Auguste les soins de la tendresse la plus vraie, qui n'avait pas hésité à sacrifier une grande partie de ce qu'elle pos-

sédait, pour l'arracher à une mort presque certaine.... Plus Auguste se montrait réservé avec sa sœur adoptive, plus Agathe au contraire la comblait de caresses et de témoignages d'affection; mais rien ne pouvait rendre à la jeune fille l'air d'aisance et d'enjouement qu'elle avait la veille encore; elle était silencieuse, pensive, et ce fut avec une sorte de plaisir qu'elle vit arriver le moment de se retirer dans sa petite chambre.

Auguste était resté seul avec sa mère; celle-ci feignit de ne pas s'apercevoir dabord de sa préoccupation; mais peu à peu la bonté, la tendresse de cette pauvre mère dont il avait été si long-temps séparé, et qu'il revoyait après avoir couru tant de dangers, amolirent son cœur qu'il voulait lui fermer; ce cœur s'ouvrit; le nom de Louise sortit de ses lèvres avec un soupir, et bientôt Agathe sut ce qu'elle brûlait de savoir.

— « Voilà donc, dit-elle, la cause de tes manières étranges avec Lisbeth! Je n'y comprenais rien..... ce n'est pas une jeune fille, c'est un ange que cette enfant-là!.... tu l'as traitée avec une froideur.... cela n'est pas bien, Auguste, après tout ce qu'elle a fait pour toi, et ce qu'elle fait journellement pour moi!....... Non, cela n'est pas bien!.... Eh! pour qui te montres-tu ingrat! Oui, ingrat!.... c'est être ingrat que de ne pas reconnaître l'affection, dont nous avons reçu tant de preuves, par un peu d'affection..... La jalousie de ta Louise, ne me paraît à moi qu'un prétexte pour rompre sans retour. »

Auguste se leva et se mit à aller et venir dans la chambre d'un air agité.

— « Poursuivre ainsi, sans motif fondé, cette pauvre enfant, reprit Agathe; lui faire un crime d'avoir été plus dévouée que ta Louise n'avait su l'être; exiger de toi la promesse qu'elle ne resterait pas auprès de ta mère ... »

— « Cette promesse, s'écria Auguste, je ne l'ai pas voulu faire, et c'est ce qui a amené notre rupture. »

— « Cela seulement, Auguste? Écoute, mon fils, il m'en coûte de t'affliger; mais je veux en finir dès aujourd'hui sur ce sujet pour n'y plus revenir. Mon ami, une femme que l'amour ne peut guérir de sa légèreté, de sa coquetterie; une femme chez qui l'amour développe l'égoïsme, la dureté, la sécheresse du cœur; cette femme-là, vois-tu, n'aime dans son amant qu'elle-même, et parconséquent elle n'a plus d'amour, d'amour vrai s'entend; car le véritable amour, surtout s'il est partagé, fait de la femme qui l'éprouve un véritable ange de douceur, de bonté, de dévouement: il n'est pas de sacrifice au-dessus de ses forces; il n'est rien dont elle ne soit capable pour le bonheur de son amant, et, loin de le pousser à s'abaisser lui-même en manquant aux devoirs sacrés de l'humanité, elle s'en encourage au contraire, et elle se plaît à lui montrer une confiance entière, au lieu de s'humilier et de s'avilir par de honteux soupçons. Est-ce ainsi que s'est conduite ta Louise?... »

Auguste ne répondit pas: il avait beaucoup dit à sa mère, et pourtant il n'avait pas tout dit. Pour un cœur qui s'est donné sans partage, c'est quelque chose d'affreux que la nécessité de reconnaître dans l'idole qu'il s'était créée, un être ordinaire, une tête légère, un

cœur sec, une âme froide... et voilà ce qui était arrivé à Auguste... mais l'avouer! oh! non! pas même à sa mère, et, s'il l'avait pu, il se le serait caché à lui-même.

Pendant les premiers jours qui suivirent le retour d'Auguste, quelques distractions inaccoutumées vinrent interrompre la paisible uniformité de l'existence laborieuse d'Agathe et de Lisbeth; mais insensiblement tout rentra dans l'ordre, et jamais peut-être l'une et l'autre n'avaient joui d'un bonheur plus grand que celui qui était maintenant leur partage. Tout le temps dont Auguste pouvait disposer, il le passait chez sa mère; lecteur infatigable, pour lui, comme pour toutes les deux, les matinées, puis les soirées s'écoulaient avec la rapidité de l'éclair; souvent des commentaires, ou touchants, ou gais, interrompaient le lecteur; on pleurait ou l'on riait ensemble, et Lisbeth, encouragée par les manières amicales d'Auguste, par la tendresse si vive que lui montrait Agathe, reprenait son aimable caractère, sa douce gaieté, son enjouement; mais si un nuage obscurcissait le front d'Auguste, elle redevenait silencieuse, timide, et cela arrivait souvent. Tantôt il semblait avoir pour elle la tendresse d'un frère; tantôt il laissait paraître une espèce d'éloignement, et la pauvre petite ne savait plus trop à son tour quelle sorte de sentiment il lui inspirait; car sa fierté se réveillait par moment, et alors Dieu sait tous les projets qu'elle roulait dans sa tête!

Un jour, Agathe était sortie; Auguste qu'on croyait ce jour-là absent pour la matinée, arriva et surprit Lisbeth occupée à écrire: elle était tout en larmes.

— « Qu'avez-vous? » demanda-t-il d'un ton plein d'affection.

Lisbeth s'essuya vite les yeux et se hâta de cacher dans le tiroir de la table, le papier sur lequel elle avait commencé à tracer quelques lignes.

— « Ne craignez rien, dit Auguste un peu piqué, je suis discret. » Et, se détournant aussitôt, il alla se mettre à la fenêtre.

Plus il y restait, plus le trouble de Lisbeth augmentait : l'idée de lui avoir fait de la peine, la désolait ; et pourtant elle ne voulait pas dire ce dont elle s'occupait au moment de son arrivée.

Auguste, las de bouder, revint vers elle, prit son chapeau, et après avoir regardé Lisbeth d'un air sérieux, il se disposa à sortir.

— « Vous vous en allez? » s'écria-t-elle avec inquiétude.

— « C'est ce que j'ai de mieux à faire, puisque je vous gêne. »

— « Oh! pouvez-vous parler ainsi! »

— « Mais vous venez de me le prouver assez clairement. Je croyais avoir votre confiance... tout entière... Je me suis trompé.... »

Lisbeth se taisait et paraissait embarrassée.

— « Adieu, reprit Auguste. Dites, je vous prie, à ma mère que je dîne en ville.... »

— « Ainsi, vous ne viendrez pas ce soir. »

— « C'est probable. »

— « Et vous vous en allez fâché? »

— « Oh! pas du tout. »

— « Alors, donnez-moi la main. »

Auguste la lui donna ; mais d'un air si glacial, que le cœur de Lisbeth se serra.

— « Vous êtes fâché, je le vois bien! » s'écria-t-elle.

— « Non, je vous le jure,... mais je suis peiné, je l'avoue. »

— « Et de quoi donc? »

— « Pouvez-vous le demander? »

Lisbeth ouvrit un peu le tiroir, puis le referma, et Auguste fit un pas vers la porte.

— « A demain, dit-il en affectant de sourire. Vous avez vos petits secrets.... gardez-les bien.... mais soyez prudente. »

— « Mais je n'ai rien à confier! »

— « Pourquoi donc alors ce mystère, cette rougeur qui vous a trahie? Vous écriviez à quelqu'un? »

Lisbeth se détourna sans répondre.... Auguste! Auguste! s'écria-t-elle en l'entendant s'éloigner; et elle lui tendit ce papier qu'il brûlait de voir.

— « Ah! te voilà, dit Agathe qui entrait en cet instant. Je croyais que tu ne viendrais que ce soir. »

Auguste répondit avec distraction: il avait mis le papier dans sa poche, et il mourait d'envie de s'en aller. Lisbeth était rouge, tremblante.... Dès qu'Auguste eût disparu, elle se jeta dans les bras d'Agathe tout étonnée de son agitation.

— « Que t'est-il arrivé?... demanda la bonne mère avec tendresse. Est-ce qu'il t'aurait grondée! »

Il se passa quelque temps avant que Lisbeth pût répondre. Enfin elle raconta la scène qui venait d'avoir lieu.

— « A qui donc écrivais-tu? demanda encore Agathe. »

« — A lui. »

« — A Auguste! et pourquoi cela? ne le vois-tu pas tous les jours? »

— « Sans doute; mais je n'aurais jamais osé lui dire... ce que j'ai osé écrire. »

Agathe la regarda d'un air surpris. — « Explique-toi, mon enfant, car je ne te comprends pas. »

S'expliquer n'était pas chose facile. Lisbeth y réussit cependant, grâce à Agathe dont le cœur savait entendre à demi mot. Lisbeth avait deviné une grande partie de la vérité, et même la vérité tout entière, et elle avait écrit à Auguste pour lui dire qu'elle ne voulait pas être un obstacle à son union avec Louise; pour le prier de la placer dans un asile honnête et obscur; pour lui promettre qu'il n'entendrait plus parler d'elle...

— « Tu es un ange, oui, un ange! s'écria Agathe sans la laisser achever, et en l'accablant des plus tendres caresses. Elle allait ajouter quelque chose; mais elle détourna la tête, puis parla des courses qu'elle venait de faire, et Lisbeth reprit quelque tranquillité. Elle était inquiète pourtant de ce que repondrait Auguste, car Auguste répondrait certainement, et au moment même où elle se le disait, un commissionnaire apporte une lettre à son adresse.... une lettre d'Auguste à elle!...

— « Ouvre-la vite! » dit Agathe impatiemment.

Lisbeth, d'une main tremblante, leva le cachet et lut ce qui suit, en balbutiant:

« Loin d'être un obstacle à mon bonheur, vous êtes,
» Lisbeth, la seule femme à laquelle je le confierais
» sans crainte, si vous me jugiez capable de vous
» rendre heureuse. Louise était sur le point de se
» marier quand j'ai quitté Berlin. Je ne vous dirai pas

» que je suis guéri, tout-à-fait guéri de ce premier
» amour... Non, Lisbeth; des retours involontaires
» vers le passé, sont la cause de ces bizarreries que
» vous avez remarquées, et qui, je le vois à regret,
» vous ont causé une vive peine: mais ces souvenirs
» s'affaiblisent chaque jour; ils finiront par s'effacer,
» et alors, Lisbeth, j'oserai peut-être me croire digne
» de vous. »

— « Tu seras ma fille! » s'écria Agathe, ivre de joie; elle ajouta en souriant : « Je savais bien que la *raison* finirait par l'emporter... Mais, en vérité, Auguste n'aura pas beaucoup de mérite à devenir raisonnable! »

Lisbeth cacha dans le sein d'Agathe son front couvert de rougeur, et la prédiction de l'heureuse mère tarda peu à s'accomplir.

« Quand le sort d'une femme est uni à celui de
» l'homme qu'elle aime, chaque fois qu'il rentre chez
» lui, qu'elle entend son pas, qu'il ouvre la porte,
» elle éprouve un bonheur si grand, qu'il fait conce-
» voir comment la nature, en ne donnant à la femme
» que l'amour, n'a pas cependant été injuste envers
» elle. » (1)

Et cette félicité qui prend sa source dans l'amour sanctifié par la religion et par la bénédiction maternelle, comme Lisbeth savait la goûter! Depuis qu'elle était l'épouse, l'heureuse épouse d'Auguste, l'existence lui apparaissait brillante de bonheur; tout avait pris un aspect riant et nouveau; aux transports d'une joie tu-

(1) M.me de Staël.

multueuse, succédait peu à peu ce sentiment profond et doux que donne la conviction que, désormais, rien ne peut nous séparer de l'objet de notre tendresse. Auguste aussi se trouvait heureux au delà de toute expression; chaque jour il sentait mieux le prix du trésor qu'il possédait; entre sa mère et sa jeune épouse, il jouissait du plaisir si pur et si vrai d'être compris et de celui d'inspirer à l'une et à l'autre cette admiration naïve, cette confiance entière, cette espèce de respect qui s'unissent si bien chez la femme à l'amour maternel, comme à l'amour, et qui flattent chez l'homme cet orgueil qu'il porte jusque dans les sentiments les plus tendres.....

Rien ne manquait au bonheur de Lisbeth; elle avait demandé et obtenu le pardon de sa bonne tante, et son cœur battait de joie en songeant qu'elle pourrait bientôt lui présenter ces époux, qu'elle admirait tant.

— « En te voyant, disait-elle à Auguste avec le plus aimable sourire, ma pauvre tante ne m'en voudra plus de ma fuite, dont je veux toujours lui laisser ignorer la cause..... Mais, jamais, jamais elle n'aura pu croire que je m'en suis allée pour rejoindre le colonel de Rochelle.... et pourtant, Auguste, je l'aime à présent de toute mon âme, car je lui dois.... » Elle s'interrompait en rougissant; Auguste détournait aussitôt l'entretien; la reconnaissance de Lisbeth pour ce qu'elle appelait *les bontés* du colonel de Rochelle, ne pouvait être partagée pour celui qui savait à quoi s'en tenir sur ce sujet; et pourtant sans la bizarre fantaisie du colonel, il est probable qu'Auguste et Lisbeth ne se seraient jamais rencontrés.

Mais aucun des projets que formait Lisbeth pour le jour de son *entrée triomphale* à Breslau, ne devait s'accomplir de sitôt du moins : ce n'était pas en Allemagne, c'était en Espagne qu'elle allait suivre son époux.

— « Je ne chercherai pas à te retenir ; disait Agathe fière de l'avancement obtenu par son fils en pleurant, cependant en s'occupant des préparatifs du départ : suis-le, Lisbeth, puisque tu peux le suivre. Te sachant près de lui, je serai plus tranquille, car tu es son bon ange. Une fois déjà, il t'a dû la vie...... Ne pleure pas, à l'idée de l'isolement où vous me laissez tous les deux. Un jour tu sauras, ma fille, que les sacrifices faits par l'amour maternel, sont tous des sources de jouissances.... Vois-tu, Lisbeth, l'amour maternel, comme la vertu porte en lui-même sa récompense, et seul il peut remplir et satisfaire entièrement le cœur.... Non, ne pleure pas.... Te savoir près de lui, me donnera du courage..... Tu me le ramèneras ! »

Lisbeth était heureuse de pouvoir offrir à son époux la dot qu'elle croyait tenir de la générosité du colonel de Rochelle ; elle jouissait en voyant la plus grande partie de cette petite somme employée aux dépenses que nécessitaient et l'avancement en grade, et l'équipement de guerre du nouveau commandant : comme presque toutes les femmes, elle s'attachait d'autant plus qu'elle faisait plus de sacrifices.

Mais Lisbeth aimait trop pour être parfaitement heureuse ; elle avait donné toute son âme, elle donnait chaque jour, à chaque instant toutes ses pensées,

et elle s'aperçut trop tôt que l'homme ne sait point aimer ainsi; que chez lui l'amour n'est que secondaire, que bien aisément il le subordonne à ses devoirs, à ses plaisirs même, qu'en un mot il peut vivre de sa propre existence, tandis que la femme vit pour ainsi dire de celle de l'être chéri auquel sa destinée est unie. Que de fois elle pleura en secret!..... et pourtant Auguste ne lui donnait aucun sujet de mécontement réel; seulement elle pouvait croire par moment n'avoir pas toute sa confiance comme il avait la sienne, car il se refusait à lui confier le sujet des accès de noire mélancolie, auxquels il devenait plus sujet chaque jour, et alors Lisbeth se disait avec amertume. : « Il ne m'aimera jamais, comme il a aimé..... » Elle n'osait achever.

Mais bientôt les dangers sans nombre dont une guerre à mort entourait les troupes françaises dans toute l'Espagne, vinrent faire diversion à ses peines. Lisbeth reprit son courage, sa force d'âme, et Auguste trouva en elle non une faible femme, mais un compagnon d'armes, mais un ami intrépide et dévoué. Le poison, le fer, le feu, les apparences de l'amitié, la haine ouverte, tout était à craindre dans ce pays où se réveillait, à l'apparition des Français, l'amour sacré de la patrie long-temps endormi dans ces âmes à la fois timides et fières que le despotisme avait domptées, sans pouvoir les avilir; tous les moyens semblaient justes aux Espagnols pour expulser de leur territoire ces étrangers qui venaient leur donner un roi, ou pour affaiblir ces armées jusqu'alors partout victorieuses; et plus que jamais Lisbeth méritait le nom d'ange tu-

télaire d'Auguste. Vêtue en homme, elle bravait avec lui les balles et les boulets, et plus d'une fois elle détourna le fer qui menaçait ses jours; plus d'une fois, elle détourna de ses lèvres la coupe empoisonnée qui lui était présentée comme gage d'hospitalité.

Depuis l'ouverture de la campagne, Auguste n'avait pas été blessé une seule fois; cependant il se montra sombre et inquiet la veille de la bataille de Talavera. Il avait souvent essayé de décider Lisbeth à retourner en France; souvent il lui avait dit : « Que deviendrais-tu si tu me perdais!..... En ce pays tu n'as à espérer d'appui de personne; tant de périls nous environnent, que chacun ne songe qu'à soi. » Mais Lisbeth avait toujours répondu d'un ton si ferme : « Ma place est auprès de toi! qu'il n'avait osé exiger qu'elle le quittât. Le jour qui précéda cette bataille à jamais mémorable, Auguste écrivit à sa mère; un funeste pressentiment dicta cette lettre, qu'il remit à Lisbeth en lui disant : « Après demain, si je vis encore, tu me la rendras; si non...... »

Lisbeth feignit de sourire; elle s'étonnait de l'abattement d'Auguste; lui qu'elle avait toujours vu se préparer au combat comme on se prépare à une fête, il semblait tout près de céder à de vagues terreurs; il semblait redouter le lendemain.....

Tous deux passèrent la nuit debout, dans un entretien mélancolique, interrompu souvent par un morne silence; Auguste paraissait prendre plaisir à rappeler les circonstances les plus pénibles de son existence; son isolement, son abandon et l'ignorance où sa mère et lui avaient vécu de toutes les personnes de

leur famille..... Il ne s'arrêta qu'en voyant couler les larmes de Lisbeth.

— « Je t'afflige, dit-il, d'un air sombre. Jusqu'au dernier moment je te rends bien pénible cette vie que tu m'as toute consacrée..... Pardonne-le-moi, Lisbeth. Je n'étais pas digne de tant de dévouement et d'amour. Ta tendresse ne me suffisait pas.... Toujours j'ai senti le besoin d'avoir une famille..... De tenir à quelque chose dans ce vaste monde où je me suis trouvé jeté sans autre appui que ma mère..... Mon amour lui suffisait à elle.... Mais le sien, mais le tien, non, ils ne me suffisaient pas!..... Lisbeth, si je péris, n'abandonne pas ma mère..... Elle n'aura plus que toi dans l'univers...... La tâche que je t'impose, ne sera pas de longue durée...... Alors, Lisbeth, quand tu seras libre, tout-à-fait libre, quand ma mère aura succombé à la douleur d'avoir perdu son fils, retourne à Breslau........ Promets-le-moi, Lisbeth! Là du moins, tu as des parents..... Oh! si tu avais été dès le jeune âge isolée comme moi, tu saurais de quel prix ils sont ces liens de famille, ces liens du sang, si chers, si sacrés, et que rien ne peut rompre!

Lisbeth voulut dire quelques mots; mais elle ne put que balbutier. Auguste allait et venait dans la chambre avec agitation; il garda long-temps le silence. « Non, dit-il enfin, non ne me promets rien... les événements nous délient souvent de nos serments ou nous forcent à y manquer.... mais si ce que je prévois arrive, songe à cet entretien, Lisbeth.... Tu le vois, l'amour même ne peut remplir entièrement le cœur.... il y reste encore de la place pour d'autres

affections..... et pourtant combien souvent on sacrifie à l'amour ces autres affections qui seules sont impérissables!..... Lisbeth, me promets-tu de n'oublier jamais cet entretien? »

— « Je te le promets, dit-elle d'une voix étouffée. Déjà le jour commençait à paraître; Auguste peu à peu reprit sa tranquillité accoutumée; Lisbeth sentit alors s'évanouir les tristes pressentiments dont il avait rempli son âme... et cependant le soir même elle n'avait plus d'époux; et un an après la terre recouvrait les restes d'Agathe à qui Lisbeth avait prodigué, jusqu'à son dernier soupir, les tendres soins de l'amour filial.

Ce fut alors que Lisbeth sentit mieux qu'elle ne l'avait fait jusqu'à ce moment cet isolement profond dont l'âme est d'autant plus oppressée qu'on entend autour de soi ce bruit du monde, ce murmure de voix confuses qui vous rappellent si cruellement votre abandon au milieu de cette foule agitée où pas un cœur ne bat à votre nom; où pas un regard ne répond à votre regard, où personne ne prend garde à la douleur empreinte sur tous vos traits, où personne ne s'inquiète si la misère ne va pas frapper à votre porte, si déjà elle ne s'est pas emparée de la triste demeure qui peut-être se fermera pour vous demain!.... Telles étaient les pensées de Lisbeth, seule, tout-à-fait seule dans cette chambre si sombre et si misérable où la semaine précédente, elle avait fermé les yeux à la mère de son époux. La longue maladie d'Agathe avait épuisé les ressources de la pauvre Lisbeth; Lisbeth ne possédait plus rien au monde; elle

s'était dépouillée de tout pour écarter du lit de mort de sa seconde mère les privations et le besoin.

Un matin, Lisbeth, plus que jamais poursuivie par ses tristes pensées, sortit et gagna les boulevards. Son extérieur n'annonçait pas encore le dénuement où déjà elle se trouvait; ses vêtements de deuil étaient simples, mais propres. Long-temps elle marcha sans rien voir de ce qui l'entourait; soudain elle est arrêtée dans sa course rapide par un groupe de curieux qui obstruent le coté du boulevard où elle se trouve; elle allait passer de l'autre coté, lorsque la foule en s'ouvrant livra passage à un homme qu'à ses moustaches et au ruban qui brille à sa boutonnière, il est facile de reconnaître pour un militaire; il s'appuie sur un domestique et tient de la main droite une espèce de cane à béquille.

— « Badauds, archi-badauds! » dit-il d'une voix de tonnerre en regardant de travers les curieux qui s'éloignent un peu, pour se rapprocher aussitôt.

Au son de cette voix, Lisbeth est sortie de sa rêverie, et, cédant à la surprise, elle s'écrie : « Le colonel de Rochelle! »

— « Eh! oui, maugrebleu, c'est moi! » dit-il en fronçant le sourcil. « Tas de canaille!.... au lieu de courir après cet animal qui m'a jeté à terre, ils se sont assemblés autour de moi en me regardant comme si j'avais été l'ours de la foire ou le grand rhinocéros.... ventrebleu!.... »

— « Vous n'êtes pas blessé, au moins? » demande Lisbeth timidement.

— « Vous moquez-vous de moi, péronnelle? N'avez-

vous pas vu que je suis tombé sur un lit de poussière, au grand amusement de ces pékins!..... Nom d'un diable! » Et il brandit sa béquille d'un air si terrible, que chacun prit la fuite. Lisbeth seule resta; le colonel fit quelques pas; il allait s'éloigner; rassemblant tout son courage, elle s'approcha : « Monsieur le colonel, dit-elle d'une voix tremblante, je voudrais vous parler. »

— « Me parler? que diable me voulez-vous? »

— « Je suis Lisbeth Bloum, de Breslau..... »

Le colonel alors la regarda plus attentivement, et une faible rougeur colora les joues pâles de la jeune veuve.

— « Et comment diable, s'écria-t-il avec ce sourire sardonique qui lui était habituel, êtes-vous venue à Paris? qu'y faites-vous? avez-vous perdu quelqu'un de votre famille? êtes vous mariée? »

— « Je suis veuve, répondit Lisbeth en retenant avec peine ses larmes prêtes à couler.

— « Vraiment? » Et le colonel sourit encore. « Comment se nommait votre mari? »

— « C'était le capitaine Auguste..... »

Le colonel éclata de rire. « Venez avec moi, dit-il en reprenant soudain son air sérieux. Nous voici à deux pas du café Turc; entrons-y; nous renouvellerons connaissance à table. Je n'ai pas déjeûné, et vous? »

Lisbeth ne répondit pas; elle n'avait point entendu les dernières paroles du colonel : la gaîeté avec laquelle il l'accueillait, lui semblait une dérision si amère de son infortune, qu'elle regrettait maintenant de s'être fait reconnaître; et pourtant dans l'abandon où elle

se trouvait, cette rencontre pouvait avoir pour elle des suites heureuses..... Le colonel ayant répété son invitation, Lisbeth le suivit, quoique à contre cœur, et bientôt elle se trouva assise à côté de lui dans le jardin, près d'une table couverte de rafraichissements; le domestique se tenait debout à quelque distance et à portée de la voix.

« Déjeûnons d'abord, nous causerons après, dit le colonel d'un air de bonne humeur. Savez-vous que je me suis souvent inquiété de ce que vous étiez devenue! »

Ces paroles ranimèrent Lisbeth. « Ah! répondit-elle avec effusion, daignez croire que je n'ai point oublié tout ce que vous avez fait pour moi! Bien des fois j'ai souhaité de pouvoir vous écrire...... mais je ne l'osais pas. Auguste m'avait promis de vous faire part de notre mariage.... »

Le colonel sourit en disant : « Il n'était pas reconnaissant comme vous..... Ce gaillard-là ne méritait guère sa bonne fortune. »

Lisbeth rougit et baissa les yeux. Par ses réponses le colonel découvrit aisément qu'elle ignorait encore le *hazard* auquel elle avait dû la protection du jeune capitaine Auguste, et quoique M. de Rochelle s'inquiétât peu du *qu'en dira-t-on*, il ne fut pas fâché pourtant que l'histoire de la loterie eût été cachée à Lisbeth; si elle l'avait connue, il se serait trouvé mal à l'aise en présence de cette jeune femme chez laquelle un air de dignité avait remplacé les graces naïves de l'adolescence, et dont les manières annonçaient une ame forte et noble.

— « On m'a mis sous le hangar, répondit le colonel à Lisbeth qui s'informait à quel corps d'armée il appartenait maintenant. La goutte me ronge, me dévore, me torture ; je ne peux plus me tenir à cheval, je ne peux presque plus marcher..... Que diable pourrait-on faire de moi dans l'état où me voilà !.... Au lieu d'attendre qu'on me donnât ma retraite, je l'ai demandée, et je vivote ici, buvant, fumant, jurant et faisant damner ma filleule, qui me soigne du mieux qu'elle peut. »

— « Madame de Rochelle est sans doute auprès de vous ? »

— « Ma femme ! que le diable l'emporte !... jamais nous n'avons pu vivre sous le même toit : c'est satan, c'est lucifer en personne. Elle est je ne sais où, à Paris peut-être..... Cela m'est égal pourvu que je ne la voie pas.... Et vous, où demeurez-vous, que faites-vous ? Vous devez avoir une pension ? »

— « Non, Monsieur le colonel. »

— « Non ? et pourquoi cela ? Il faut laver la tête aux commis, faire tapage, crier bien haut dans les bureaux ; on n'obtient quelque chose que comme cela, ou bien en faisant briller les pièces d'or. »

— « Aucun de ces deux moyens n'est à ma disposition, repartit Lisbeth avec un triste sourire. Eh ! d'ailleurs, s'il faut l'avouer, je ne pourrai jamais me décider à demander le prix du sang de mon époux. »

— « Ventrebleu ! » s'écria le colonel en frappant si violemment du poing sur la table que les verres roulèrent à terre.

— « Oh ! ne vous fâchez pas, dit Lisbeth tout ef-

frayée, et elle regardait autour d'elle avec inquiétude.»

— « Que je ne me fâche pas, nom d'un diable ! » reprit le colonel en criant encore plus fort. « Etes-vous folle ? Le prix du sang de votre époux ! Maugrebleu ! l'Empereur ne doit donc rien aux femmes, aux enfants de ceux qui se font tuer à son service !.... Que je ne me fâche pas, quand vous venez faire du sentiment à propos de botte !... Par la corbleu ! qui diable vous a fouré dans la cervelle toutes ces fariboles ? Votre mari est mort au champ d'honneur et vous n'avez rien? Taisez-vous !.... c'est moi qui me mêlerai de cette affaire. Donnez-moi votre adresse..... »

— « Oh ! je ne veux pas que vous preniez la peine.»

— « Votre adresse, ventrebleu !..

Il fallut la donner; il fallut promettre de venir dîner le lendemain chez l'irascible colonel qui dit à Lisbeth en la quittant : « Songez bien que si demain à cinq heures vous n'êtes pas chez moi, je vous envoie chercher par deux gaillards qui vous amèneront pieds et poings liés.... »

Le jour suivant, un peu avant cinq heures, Lisbeth entrait dans la maison où demeurait M. de Rochelle. Une jeune femme point jolie, mais d'une figure ouverte et spirituelle, vint la recevoir. Elle l'accueillit d'une manière presqu'affectueuse; déjà l'entretien s'animait, lorsque les éclats et la voix du colonel partant de la chambre voisine, coupèrent subitement la parole à Lisbeth.

— « Qu'avez-vous ? » demanda la jeune femme. Elle comprit à un signe que fit Lisbeth la cause de cette interruption dans leur entretien ; elle souria et ajouta :

« Ne craignez rien ; c'est le colonel qui se fâche. J'y suis si bien accoutumée, que je ne m'en effraie plus. Pour se bien porter, il a besoin de crier, de jurer, de tempêter, personne ici ne s'en étonne et ne s'en alarme. Il est en ce moment avec mon mari.... Ne craignez rien..... »

Mais Lisbeth éprouvait un trouble, une gêne que l'accueil de M. de Rochelle ne contribua pas à diminuer.

— « Ah ! vous voilà ! » dit-il d'un ton bourru ; puis se tournant vers sa filleule : « Eh ! bien, quand dînera-t-on ici ? Est-ce aujourd'hui ou demain ? »

— « A l'instant, mon parrain, » répondit la jeune femme d'un air de bonne humeur.

Pendant le repas, le colonel ne cessa de gronder ; tout était à son avis mal assaisonné ; les domestiques n'entendaient pas le service ; rien chez lui ne se faisait à propos : à tout cela M.me Delille répondait avec douceur ou ne répliquait pas ; Lisbeth souffrait pour elle. Au dessert, la jeune femme ayant voulu empêcher le colonel de prendre de la liqueur, il bondit sur sa chaise en s'écriant : « Depuis quand donc ne suis-je plus le maître chez moi ! Par la corbleu ! votre régime m'ennuie ; j'ai beau boire de l'eau, je n'en ai que plus souvent la goutte... Je veux boire du vin, de l'eau-de-vie, du punch, des liqueurs, je saurai du moins pourquoi elle me vient, cette scélérate qui se moque de moi et des médecins. »

Lisbeth voulait se retirer de bonne heure; mais le colonel l'obligea de rester ; il vint du monde, et la soirée se passa plus agréablement qu'elle n'avait pu l'espérer.

Accompagnée par un domestique, Lisbeth retourna chez elle avec cette espèce de disposition à la gaîté et à l'espoir que donne une distraction légère aux personnes qui vivent dans une profonde solitude et dont l'esprit est sans cesse tendu vers de sombres pensées. Mais à la vue de sa misérable demeure où se trouvait à peine le nécessaire, Lisbeth sentit comme un poids qui lui tombait sur le cœur, et la nuit se passa pour elle sans sommeil. Ce n'était pas seulement son abandon et sa misère qui l'affligeaient, d'autres peines encore se mêlaient à ses inquiétudes pour le présent et pour l'avenir; elle redoutait les nouvelles qu'elle attendait de Breslau; elle savait que son oncle était fort malade; s'il succombait, sa tante et Maria se trouveraient sans ressource. Deux années auparavant, Lisbeth n'aurait pas hésité à les aller rejoindre, parce qu'alors elle aurait cru fermement pouvoir les soutenir par son travail; maintenant l'expérience lui avait appris combien peu rapporte le travail assidu d'une femme, et elle se résignait à rester à Paris afin de ne pas ajouter aux embarras de sa tante, tout en songeant aux moyens qu'elle pourrait prendre pour venir au secours de cette pauvre tante qui l'avait élevée avec tant de tendresse.

Le lendemain Lisbeth fut bien surprise en voyant entrer chez elle M.me Delille.

— « Je viens de la part du colonel dit la jeune femme sans paraître remarquer la pauvreté du logement de Lisbeth, vous demander vos papiers. Il veut dès aujourd'hui s'occuper de vous faire rendre justice. Il m'aurait accompagnée, si ses souffrances le lui avaient permis. »

Lisbeth était déconcertée : cette visite inattendue, la découverte qu'elle amenait de sa misère jusqu'alors si soigneusement cachée, tout cela la peinait, la troublait. M.me Delille feignit de ne pas s'en apercevoir, et, dès que Lisbeth lui eût remis ce qu'elle demandait, elle se retira en disant : « Le colonel désire vous entretenir relativement à cette affaire : lui ferez-vous le plaisir de venir dîner aujourd'hui avec nous ? »

— « Il m'est..... impossible..... »

— « Mais ce soir, si vous êtes libre ? »

— « Eh ! bien oui, ce soir, madame, j'aurai l'honneur de voir M. de Rochelle. »

— « Pourquoi diable, dit le colonel à Lisbeth lorsque le soir il la vit arriver, pourquoi diable n'êtes-vous pas venue dîner avec nous sans cérémonie ? Qu'est-ce que signifient toutes ces simagrées ? Vous n'avez pas fait tant de façon à Berlin. »

— « Il est vrai, répondit Lisbeth en rougissant, mon ignorance des convenances pouvait alors me servir d'excuse, mais aujourd'hui..... »

— « Parbleu ! la réponse est bonne ! aujourd'hui qu'auraient-elles à dire, vos convenances ? Rien du tout; car j'ai chez moi un jeune ménage dont la présence suffit pour faire taire tous les caquets. Aussi c'est chez moi que vous demeurerez; votre chambre est prête.. Paix, quand je parle ! Ventrebleu ! chacun se donne le mot pour me contrarier !.... et l'on s'étonne encore que je sois sans cesse en colère ! il y aurait de quoi lasser la patience d'un saint. !.. J'ai remis vos papiers à quelqu'un qui peut vous servir, et qui le fera chaudement.... Ah ! écoutez, vous verrez demain d'anciens camarades

de votre mari ; peut-être parmi eux trouverez-vous un époux.... »

— « Je ne veux point me remarier, » répliqua Lisbeth dont les joues se couvrirent d'une rougeur encore plus vive. »

— « Ta, ta, ta, vous ne serez pas veuve dans six mois..... Ecoutez, comme je sais que *votre manie* est d'être utile, vous me servirez de lectrice et de secrétaire: ma filleule a toujours cent choses à faire..... Aussi je suis seul une grande partie de la matinée. Au diable le ménage et les ménagères !.... Vous avez vu la guerre, vous ; aussi vous me comprendrez quand je parlerai de la disposition des troupes sur le terrain et vous ne me ferez pas une foule d'objections saugrenues, comme quelqu'un que je ne veux pas nommer. Demain matin, vous entrerez en fonctions. »

Lisbeth s'inclina : cet arrangement ne lui plaisait guères, mais comment oser le dire ; comment oser témoigner sa répugnance quand le désir vrai de l'obliger et de l'arracher à la pauvreté était si visible ?

Deux mois se passèrent sans que Lisbeth pût s'accoutumer, comme l'avait fait M.me Delille, à voir de sang-froid les accès de fureur auxquels, vingt fois le jour, se livrait son protecteur. Sa tristesse, au lieu de diminuer, augmentait de plus en plus, et les larmes involontaires qui coulaient sur ses joues quand le colonel lui disait de ces mots durs dont il était prodigue, le mettaient dans des colères si effroyables, qu'enfin Lisbeth, prenant son parti et rassemblant tout son courage, alla le trouver un matin, résolue à déclarer sans détour qu'elle voulait retourner en Allemagne ;

c'était un prétexte pour sortir de cette maison qui était pour elle un enfer.

— « Que voulez-vous ? » demanda le colonel en la voyant paraître. Lisbeth allait se retirer, car son protecteur n'était pas seul ; mais il la rappela d'un ton impératif ; elle s'avança timidement. Un homme de bonne mine, à l'air ouvert, au maintien agréable, fit quelques pas au-devant de Lisbeth, la salua et lui offrit un siége : elle s'assit les yeux baissés.

— « M. le baron, dit le colonel, je vous présente la veuve du colonel Auguste, brave militaire, qui a péri à la fameuse bataille de Talavera de la Reina. »

Lisbeth se leva et rendit le salut au baron.

— « Croiriez-vous, reprit le colonel, qu'elle n'a pas encore de pension ? »

— « Je le crois aisément, répondit le baron, si Madame n'a personne qui fasse valoir ses droits. »

— « Non-seulement elle n'a personne, si ce n'est moi pourtant ; mais encore ne veut-elle rien demander... ce serait, dit-elle, *le prix du sang de son mari !..* Oh ! c'est une tête... une tête d'allemande, c'est tout dire ! »

— « Madame est née en Allemagne ? » dit le baron que l'embarras, l'émotion de Lisbeth affligeaient, et qui cherchait à détourner l'entretien. « Dans quelle partie de l'Allemagne ? »

— « En Silésie ; répliqua le colonel ; c'est tout un roman que son histoire ; elle vous la contera quelque jour. »

— « Je m'estimerai heureux si Madame me juge digne de cette faveur. »

— « Ah çà, et où en êtes-vous avec votre Ministre ? »

— « Mais comme de coutume, toujours dans l'incertitude. Cependant j'espère avant un mois connaître enfin la décision de l'empereur. Cette mission m'effraie plus qu'elle ne m'inspire d'attrait, ne sachant pas la langue du pays... »

— « Vous prendrez un secrétaire. »

— « Qui peut me tromper et me faire perdre tout le fruit de mes travaux. »

Il y eût un moment de silence. Tout-à-coup le colonel regardant Lisbeth, s'écria : « Maugrebleu ! si vous étiez garçon, quelle belle fortune pour vous !... Elle parle le français comme une française, ajouta-t-il en s'adressant au baron, et l'allemand... comme une allemande... et c'est une tête... comme il en faudrait une à beaucoup d'hommes... Je veux vous faire voir un mémoire que nous avons rédigé ensemble... Eh! bien, pour quoi vous en allez-vous, Lisbeth ? »

— « Madame Delille m'attend, et si vous n'avez pas besoin de moi... »

— « Bonjour... allez, allez. »

Quand Lisbeth fut sortie, le colonel fit d'elle un éloge qu'elle eût été heureuse d'entendre ; mais la manière dont il le termina l'aurait mise assurément dans un grand embarras : « Si vous m'en croyez, dit-il au baron, vous la prendrez pour secrétaire. »

— « Y pensez-vous ! » s'écria celui-ci étonné.

— « Parbleu, si j'y pense! J'y ai pensé plus d'une fois depuis huit jours. »

— » Mais c'est une plaisanterie. »

— « Pas du tout, pas du tout : vous pouvez compter sur sa droiture autant que sur son intelligence. Elle

ne vous *trompera* pas, entendez-vous; ni présents, ni flatteries ne pourront la corrompre... et puis elle est de Breslau... vous comprenez ? elle connaît le pays... »

— « Si c'était un homme, sur votre recommandation je n'hésiterais pas... »

— « Et parce que c'est une femme vous hésitez ! Faites-lui prendre des habits d'homme; elle en a long-temps porté. »

— « Mais on n'aurait qu'à découvrir... »

— « Le grand malheur ! »

— Mon cher de Rochelle, j'aurais fait à vingt ans cette folie, mais à cinquante !... Eh ! d'ailleurs, en supposant que la chose fût possible, il nous manquerait encore... »

— « Quoi donc ? »

— « Son consentement. »

— « S'il ne faut que cela pour vous décider, l'affaire est faite. »

— « En ce cas... je dois penser... je peux présumer... »

— « Ce que vous pensez, ce que vous présumez n'a pas le sens commun. Vous *pensez*, n'est-ce pas, que c'est une femme... sans conséquence ? Vous *présumez*, n'est-ce pas, qu'elle a fait *des siennes* ? Pas du tout; si cela était, je ne l'aurais point reçue chez moi, quoique pourtant je ne sois pas rigide... Mais à cause de ma filleule. »

— « Alors comment pouvez-vous croire qu'elle voudra me suivre, sous des habits d'homme ?

— « Comment ? Parce qu'à Paris elle court le risque de mourir de faim, attendu qu'elle est honnête. Je vais vous conter son histoire. »

Quand le colonel parut à table, il avait un air de bonne humeur tout à fait inaccoutumé. Il plaisanta Lisbeth en lui donnant le titre de futur secrétaire d'un futur ambassadeur, et il finit par lui demander sérieusement si elle aurait quelque répugnance à suivre en Allemagne le baron de... que l'empereur y enverrait sous peu en mission extraordinaire.

— « Si M. le baron est marié, répondit Lisbeth, et que j'agrée à sa femme... comme dame de compagnie... »

— « Il s'agit du baron et non de sa femme; il s'agit d'affaires diplomatiques et pas du tout de conversations de salon, répondit le colonel. Au reste, vous en causerez tous les deux. Nous l'aurons à dîner demain. »

Le baron vint en effet le lendemain, puis les jours suivants; ses manières étaient affectueuses, son regard annonçait la bonté; la déférence qu'il trouvait dans Lisbeth le touchait; Lisbeth souhaitait de lui plaire, et elle y réussissait aisément; car le baron, bien disposé en sa faveur, avait ce qu'il fallait pour sentir le prix de cet esprit aimable et fin, de cette âme pure qui n'avait pas même à s'accuser d'une pensée coupable. leurs entretiens étaient sérieux; le baron paraissait vouloir s'assurer de l'utilité dont pourrait lui être Lisbeth, avant de s'expliquer relativement aux avantages qu'elle avait à espérer en acceptant sa protection.

Se trouvant un soir seul avec elle, il lui dit: « La bonté que vous me montrez, Madame, me fait un devoir de vous instruire la première que l'empereur vient de me charger d'une mission qui me retiendra plusieurs années en Allemagne. Je pars incessamment. »

— « Je vous en félicite, M. le baron, répartit Lis-

beth dont les joues s'animèrent d'un incarnat plus vif ; car le moment était arrivé où elle allait savoir sur quel pied elle serait placée chez le baron de...

— « Sans avoir encore le titre d'ambassadeur, continua-t-il, j'en remplirai cependant les fonctions. De Rochelle vous a dit sans doute que j'ai besoin d'avoir près de moi une personne qui connaisse les langues allemande et française, et sur laquelle je puisse compter comme sur moi-même ? »

Lisbeth s'inclina; son cœur battait; oh! il battait ce pauvre cœur!...

— « Le colonel m'a fait espérer, reprit le baron, que cette personne... je pourrais la trouver en vous, Madame ?... »

— « Si je peux vous être utile, M. le baron, répondit Lisbeth en balbutiant, disposez de moi. »

Le baron paraissait embarrassé; Lisbeth ne l'était pas moins; cependant elle se remit promptement, et avec la franchise d'un cœur noble, avec la candeur d'une belle âme, elle dit au baron : « Je sais, Monsieur le baron, que M. de Rochelle me juge capable de vous être d'une utilité réelle par la connaissance que je dois au hasard, des langues Allemande et Française. J'ignore s'il ne se trompe pas, s'il ne me voit pas avec des yeux trop indulgents!.... La seule chose dont je puisse vous répondre, c'est de ma discrétion et de mon zèle; et ce zèle, indépendamment de l'affection que je vous porte, sera encore stimulé par le désir d'être utile à une parenté qui m'a servi de mère et à sa fille que je regarde comme ma sœur; toutes les deux sont comme moi sans appui, sans res-

source.... Ah! combien sera vive ma reconnaissance, si vous me mettez à même de les préserver de la misère!..... Maintenant, veuillez me permettre une question..... M.me la baronne vous accompagnera sans doute? C'est, je le présume sous sa protection que je me trouverai placée? »

— « Je ne vous comprends pas! reprit le baron un air étonné. J'avais chargé de Rochelle de vous dire.... de vous expliquer..... » Il s'interrompit avec une confusion visible. Lisbeth le regardait, et mille idées bizarres se présentaient à son esprit. Le baron vivrait-il, comme son protecteur, séparé de la femme à laquelle l'unissaient les liens du mariage? Dans ce cas quel parti prendre? Le temps était passé où Lisbeth disait avec l'étourderie de la jeunesse : *Je ne m'inquiète pas des jugements du monde ; ils sont peu de chose quand on a pour soi sa conscience* ; elle connaissait trop bien maintenant le prix d'une bonne réputation pour ne pas sacrifier à la conservation de la sienne, les espérances de fortune les mieux fondées.

— « Puisque de Rochelle, reprit le baron après une assez longue hésitation, ne s'est point acquitté de la commission que je lui avais donnée, il faut que je m'en acquitte moi-même. » Il s'arrêta encore; il allait parler enfin, lorsque la porte du salon s'ouvrit, et M.me Delille, son mari, plusieurs autres personnes entrèrent ensemble. Le baron s'éloigna de Lisbeth d'un air mécontent, et il disparut avant la fin de la soirée.

— « Eh! pourquoi diable avoir été lui parler de sa femme! s'écria le colonel en fronçant le sourcil,

quand Lisbeth lui raconta ce qui s'était passé entre elle et le baron. Je ne m'étonne pas de l'embarras où vous l'avez mis. »

— « Si vous aviez eu la bonté de me prévenir, répondit Lisbeth, je n'aurais pas commis cette faute. »

— « Ainsi il ne vous a point dit sur quel pied vous seriez chez lui? »

— « Mon Dieu non. J'ai eu la maladresse de demander si M.me la baronne l'accompagnerait; si elle me prendrait sous sa protection..... Ces questions toute simples l'ont rendu confus.... »

Un bruyant éclat de rire interrompit Lisbeth.

— « Par la sambleu! j'aurais voulu être là! s'écria le colonel, que la surprise et l'embarras peints sur la figure de Lisbeth paraissaient amuser. Il devait faire en effet une pauvre mine! » Et les éclats de rire recommencèrent. M.me Delille riait d'aussi bon cœur que le colonel, au grand étonnement de Lisbeth dont les regards allant de l'un à l'autre, exprimaient l'inquiétude et le malaise.

— « Ouf! dit M. de Rochelle quand cet accès de gaieté fut passé. Parlons sérieusement, si c'est possible. Le baron vous écrira ce soir ou demain au plus tard. Acceptez les conditions qu'il vous offrira; elles sont fort avantageuses. »

— « Vous les connaissez donc, M. le colonel?.... oh! dans ce cas, veuillez me les communiquer. »

— « Je n'entends rien aux affaires. »

— « Pourquoi prolonger son incertitude? » dit M.me Delille en souriant.

— « Je vous en prie, Monsieur! » reprit Lisbeth.

— « Eh! ventrebleu! ne pouvez-vous attendre à demain ? »

— « Le baron n'est pas marié, dit vivement M.me Delille.

— « Le diable emporte la bavarde! s'écria le colonel en frappant du pied Achevez, achevez donc, corbleu! puisque vous avez si bien commencé! »

— « Et l'offre qu'il veut vous faire, ajouta M.me Delille, c'est celle de sa main. »

Les joues de Lisbeth étaient en feu. « Le baron n'estpas marié! répéta-t-elle d'une voix émue. « Ah! M. le colonel quel tour vous m'avez joué! »

— « Plaignez-vous, je vous le conseille. »

— « Pourquoi n'avoir pas daigné m'instruire de la vérité? »

— « Pourquoi? parce que vous auriez fait la bégueule; parce que vous auriez dit par vos manières : *Non, M. le baron, je ne veux pas*, avant même qu'il vous eût demandé : *Madame, me voulez-vous pour mari?*.... Oh! je connais les femmes!.... Ferez-vous bien des façons maintenant, pour accepter? »

— « En vérité.... je ne sais.... j'ignore.... »

— « Ne l'avais-je pas deviné! non d'un diable! Elle hésite!... ne faut-il pas le voir pour le croire!... Eh! ventrebleu! que voulez-vous donc? un duc, un prince, un roi, un empereur! »

— « Ne la tourmentez pas, je vous en prie, dit M.me Delille d'un ton caressant. »

Le colonel haussa les épaules et quitta le salon sans daigner ajouter un seul mot.

Lisbeth croyait rêver; levant ses beaux yeux vers

Mme Delille : « N'est-ce point.... une plaisanterie? » demanda-t-elle en hésitant.

— « Non, je vous le jure. Le colonel avait promis de faire les premières ouvertures; mais il a trouvé plus *amusant* de laisser le baron *débrouiller lui-même la fusée*; se sont ses propres expressions. »

— « Je ne sais où j'en suis! dit encore Lisbeth. Moi, née dans un rang obscur, moi réduite à vivre des bienfaits de personnes qui me sont étrangères..... »

— « L'hommage du baron n'en est que plus flatteur. »

— « Mais M. de Rochelle lui a-t-il tout dit? »

— « Oui; il lui a tout raconté sans restriction. J'étais présente à cet entretien..... et je conçois que maintenant le baron vous aime davantage; car moi-même, depuis ce moment j'ai senti redoubler mon affection pour vous. »

— « Que vous êtes bonne! dit Lisbeth touchée jusqu'aux larmes. Que dois-je faire? aidez-moi de vos conseils! »

— « C'est à vous seule à prononcer; c'est à vous de vous demander si vous pouvez espérer le bonheur dans une union formée par les seules convenances, dans une union où l'amour n'entre pour rien. »

— « Oh! je sais, dit Lisbeth avec un soupir, que l'amour peut-être une source inépuisable de déceptions cruelles, de cruelles souffrances.... » Elle s'interrompit soudain; puis elle ajouta : « Aimer *trop*, est une faute dans laquelle tombent aisément les femmes; et cette faute, on la paie chèrement!..... La raison est bonne partout, mais surtout dans les liens du mariage..

Oui; moi seule je peux prononcer..... Adieu, jusqu'à demain. »

Elle embrassa affectueusement M.me Delille, et se retira chez elle.

Une lettre du baron avait été envoyée pour Lisbeth dans la soirée même; elle la considéra long-temps sans l'ouvrir, et après l'avoir lue, elle demeura plus long-temps encore plongée dans des réflexions bien sérieuses. Lisbeth n'était point de ces femmes légères qui regardent le mariage seulement comme un moyen de fortune; qui ne voient dans un époux qu'un homme dont elles portent le nom; qu'une espèce d'intendant chargé de pourvoir à leurs besoins; elle n'était point de ces femmes qui croient que la jeunesse et la beauté donnent le droit de rendre victime des plus misérables caprices, l'époux en cheveux blancs qu'elles ont *honoré* du don de leur main par ambition ou par cupidité; non, Lisbeth n'était point de ces femmes-là. Capable de sentir le prix de l'estime et de l'affection dont elle recevait une preuve si flatteuse, elle ne se demandait point : *serai-je heureuse?* Elle se demandait seulement : *Pourrai-je le rendre heureux? Voudra-t-il se contenter de la tendresse paisible, de la reconnaissance si vraie que je lui vouerai pour la vie?*

Lisbeth ne se montra point chez son protecteur de tout le jour suivant. Après avoir examiné son cœur avec sévérité, elle répondit au baron de ce ton noble et simple qui n'appartient qu'aux belles âmes, et lorsqu'enfin elle reparut chez le colonel, sa figure portait l'empreinte de cette douce sérénité qui accompagne toujours la paix de la conscience.

— « Eh bien! demanda M. de Rochelle, avez-vous consulté *l'oracle*?..... Quelle est sa réponse? »

— « Voici ma main, répartit Lisbeth d'un air plein de candeur. Disposez-en, mon bienfaiteur, mon père! » Et elle fléchit le genou devant le colonel qui la releva brusquement et l'embrassa à plusieurs reprises en disant avec un peu d'émotion :

— « Ah! ça, est-ce de bon cœur?..... Il ne faut pas qu'un jour vous veniez me dire tout en larmes : *c'est vous qui l'avez voulu!*..... Je ne *veux* rien, entendez-vous, que votre bonheur! »

— « Je le sais, répondit Lisbeth. »

— « Le baron n'est pas jeune; il pourrait être votre père. »

— « Ce sont aussi les sentiments d'une fille respectueuse que je lui offre; c'est l'amour, le dévouement filial le plus entier..... Ah! M. le colonel, daignez me croire; ce n'est pas pour un titre, ce n'est point pour un peu d'or que j'enchaîne une seconde fois ma liberté. Sans doute la situation où le sort m'a réduite me fait une loi de ne pas rejeter des offres si généreuses..... Mais, votre ami seul peut-être pouvait me les faire accepter. »

— « Diable! en seriez-vous amoureuse, par hasard? »

— « On n'aime d'amour qu'une fois dans la vie, répartit Lisbeth en rougissant.

— « Qui vous a dit cela? »

Pour toute réponse, Lisbeth posa la main sur son cœur; le colonel sourit, et dit : « *Amen!* ainsi soit! Et mille fois *amen!* »

. . . .

Trois années s'étaient écoulées depuis que Lisbeth portait le nom de baronne de...... Lorsqu'elle revint à Paris avec son mari, qui prétendait devenir ambassadeur en *titre* à la cour de Prusse, après l'avoir été *en effet*, mais non ostensiblement, pendant ces trois années qui avaient passé, pour les deux époux, comme un songe. Leur première visite fut pour le colonel de Rochelle, qu'ils trouvèrent plus impotent et plus irascible que jamais. Il les accueillit assez bien cependant, et il sourit même, lorsque Lisbeth, qu'il trouva encore embellie, lui raconta gaîment la surprise qu'avait éprouvée M.me Muller, sa tante, en la voyant arriver à Breslau dans une *belle* voiture, et accompagnée d'un *Monsieur* dans lequel M.me Muller avait voulu absolument retrouver le colonel de Rochelle, le *ravisseur* de sa nièce.

— « Si vous saviez, ajouta-t-elle, combien elles étaient douces les larmes que j'ai versées en rentrant dans cette maison où je vous ai connu; où vous m'avez donné ce petit portefeuille vert que je vous présentai à mon arrivée à Berlin, et qui vous aida à vous ressouvenir de mon nom!... oh! je le conserverai toute ma vie! »

— « Et nous avions à peine été à Berlin, dit à son tour le baron, qu'il m'a fallu la conduire à l'hôtel de l'État-Major, où elle était allée vous rejoindre, puis à celui du Grand-Frédéric. »

— « L'hôtesse ne vous a pas oublié, ajouta Lisbeth. »

— « Je le crois, morgrebleu, bien! J'ai cassé et payé assez de meubles chez elle pour qu'elle se sou-

vienne du colonel de Rochelle !... à présent je ne casse plus rien ; car je garde le lit presque toute l'année ; mais ce sceptre, et il brandissait sa béquille, pourrait au besoin mettre à la raison les récalcitrants.... on le sait ici !... Quelle est cette jolie enfant ?... »

— « C'est ma cousine Maria, répondit Lisbeth. »

— « Si vous voulez me la laisser, je la marierai. J'ai la main heureuse, vous le savez !... approchez, jolie Maria.... approchez-donc, ventrebleu ! avez-vous peur que je vous mange ?... vous ne vous souvenez pas de moi, n'est-ce pas ? »

— « Non, Monsieur. »

— « Avez-vous un amoureux, un amant, un *Braut* ? »

— « Oui, nous en avons un, répondit pour elle le baron.

— « C'est dommage, car je suis veuf. »

Maria recula vivement : le colonel fronça le sourcil, et Lisbeth se hâta de détourner son attention en s'informant de M.me Delille.

— « Il m'ont tous planté là, repartit le colonel avec humeur. Si j'ai lassé leur patience, ils ont bien lassé la mienne. Depuis ce temps, je fais maison nette chaque semaine.... Mogrebleu, baron, vous n'êtes pas vieilli du tout !... comme vous regardez votre femme ! »

— « Elle me rend si heureux ! »

— « Et vous, Lisbeth, êtes-vous heureuse aussi ? »

— « Ah ! répondit-elle en tendant la main à son époux, je n'ai commencé à *vivre* que du moment où j'ai promis au pied des autels de ne vivre que pour lui ! »

— « Ventrebleu ! Si j'avais pu deviner que je deviendrais veuf !... »

— « Vous ne m'auriez pas mise en loterie ? »

— « Par la mort diable!... Qui vous l'a dit?... Qui vous a dit cela?... Je le devine; c'est votre mari. Il m'a honnêtement sermoné quand je lui ait fait ma confession générale.... Mais, ma foi, je suis un pécheur endurci.... et si c'était à recommencer, je le ferais encore. »

— « Non, vous ne le feriez pas, répliqua Lisbeth; j'en suis certaine. »

— « Je le ferais, mort diable! je le ferais, non pas une fois mais cent! »

— « Vous avez beau le jurer, je n'en crois rien, reprit Lisbeth. »

— « Dans ce cas, c'est que vous me trouvez fort *coupable*.... Votre silence parle pour vous.... Il suffit!... Ventrebleu! alors pourquoi venir me voir!... Partez, allez-vous en, allez-vous en! »

— « Croyez-vous donc, dit Lisbeth avec l'accent d'un cœur pénétré, que les souvenirs de ma jeunesse malheureuse et abandonnée soient effacés de mon cœur? Ah! sans vous je serais morte peut-être de misère.... Oui, toujours, toujours, je verrai en vous mon bienfaiteur! »

S. U. DUDRÉZÈNE.

VARIÉTÉS.



